

## **4. 2. LES DESTINEES HUMAINES**

### **II – LE HEROS, LE GRAND HOMME, CE QUE L’ON DIT DES HOMMES**

#### **4. 2. 14.**

*Ci-après, les évolutions qu’aura historiquement connu l’idéal de grandeur personnelle - voyant le héros devenir peu à peu un grand homme - nous intéresseront principalement en ce qu’elles indiquent quelles contraintes sont inhérentes aux discours que les hommes tiennent sur les hommes.*

*Héros est en effet celui du point de vue duquel êtres et choses existent et prennent sens. Héros est celui qui est sujet d’une histoire et à partir duquel un récit peut être constitué.*

*Chez Homère, chaque homme libre ayant pris part à l’épopée et dont on peut conter l’histoire est un hērōs. En français, “héros” est un mot rare jusqu’au XVII<sup>e</sup> siècle, s’appliquant aux demi-dieux antiques comme Hercule. Il en vint par la suite à qualifier les personnages illustres puis simplement ceux principaux des récits et romans sans se départir tout à fait, jusqu’à nos jours, de son sens premier de personnage exemplaire, portant à un degré éminent les qualités humaines et accomplissant des exploits inouïs<sup>1</sup>.*

*Cette thématique, riche mais souvent diffuse, devant nous occuper assez longtemps, nous ne nous étendrons pas dès son introduction. Précisons seulement que le thème du héros permet surtout d’interroger les conditions de l’accès individuel à la personnalité et à l’être. Car, il convient de le souligner d’emblée : à écouter les hommes parler des hommes, il est assez clair que tous n’existent pas au même degré et que beaucoup n’existent même qu’à travers d’autres.*

*Exister, c’est être capable de représenter un point de vue à partir duquel tout le reste - le monde, les choses, les autres hommes - se laisse caractériser et prend sens. Exister, c’est être un héros. Il faut prendre ce terme au sens fort car exister c’est essentiellement se distinguer et faire valoir son point de vue – au moins à ses*

---

<sup>1</sup> Comme ouvrage général sur les thèmes du héros et du grand homme, nous renvoyons particulièrement à G. Minois *Le culte des grands hommes*, Paris, Ed. L. Audibert, 2005.

*propres yeux. De sorte que ce que les hommes ont peut-être le plus de mal à penser, en regard, est leur commune co-existence.*

*Et pour entendre plus avant les termes du discours de la grandeur humaine, pour en saisir les attendus et les règles, il nous faudra considérer quelques figures historiques. Deux nous retiendront particulièrement. La première, celle de Napoléon Bonaparte, nous fournira comme la matrice du discours de la grandeur à l'âge moderne. La seconde, particulièrement difficile, celle d'Adolf Hitler, nous fournira comme une démonstration par l'absurde des contraintes qui pèsent sur l'appréhension et la restitution d'un destin historique singulier.*

*Ci-après, nous envisagerons donc successivement :*

- A) l'héroïsme et le thème du surhomme.*
- B) Le grand homme.*
- C) Napoléon.*
- D) Hitler. Avec un encart qui pourra paraître un peu surprenant à cet endroit sur le montage cinématographique.*

A) *L'héroïsme*

4. 2. 15.

*La mort d'un soldat.*

Considérons un instant cette balade dans laquelle Moussorgski s'attache au sort d'un soldat tué au combat. La victoire a été emportée par les siens, sans lui, que sa femme attend en allaitant alors qu'un corbeau s'acharne déjà sur son corps (*Zabityy* "L'oublié", 1874). Un tel sujet est singulier car il va à l'encontre des règles communes des récits. Dans la mesure en effet où il n'est nullement suggéré que la mort du soldat est un sacrifice qui n'aura pas été inutile ou que ses camarades auront vengé, etc., l'existence de ce mort - si l'on peut dire - troue l'histoire d'un vide béant.

Bien entendu, la mort d'un soldat - atroce, absurde ou indifférente - peut bien être considérée en elle-même. Elle témoigne de la sinistre cruauté de la guerre, comme dans *Le dormeur du val* de Rimbaud (1870). Mais alors il n'y a guère de sens à préciser s'il s'agit du soldat d'une armée victorieuse ou vaincue. En revanche, s'il faut rapporter une action victorieuse, les morts, dans le camp du vainqueur ne seront guère qu'évoqués, pour souligner l'impitoyable férocité des combats et faire mesurer l'effort au prix duquel la victoire a été acquise. On pourra peut-être s'attarder sur les drames humains liés à telle ou telle disparition, ils ne seront néanmoins jamais qu'accessoires au récit, dont l'objet est de rapporter une victoire. A l'inverse de la balade de Moussorgski qui, parce qu'elle considère en premier lieu ce qui, selon la logique du récit, ne devrait être que secondaire, fait du coup passer la victoire pour assez dérisoire.

Deux poèmes de Nicolas Vaptzarov sont proches de celui de Moussorgski : *Chant pour un camarade* et *Chant de la femme* (1942<sup>2</sup>).

Dès lors qu'on en parle, qu'on la met en scène<sup>3</sup>, la guerre ne tue que très abstraitement la plupart de ses victimes. Les soldats de l'autre camp que celui du point de vue duquel l'histoire est écrite, particulièrement, doivent dans l'ensemble disparaître promptement et sans trop d'effet. Ils quittent le champ tout simplement. On ne saurait guère les voir longuement agoniser, être cruellement blessés. Non que leur sort n'intéresse pas. Mais le récit serait tout désorganisé à multiplier les points de vue et les centres d'intérêt.

Parce qu'il est tout à fait fidèle à ce principe, un film comme le *Soldat Ryan* (1998) de Steven Spielberg échoue, malgré ses intentions, à rendre la guerre telle qu'elle est plutôt que telle qu'on la raconte. Dans *Les*

---

<sup>2</sup> *Poèmes choisis*, trad. fr. Paris, Seghers, 1954.

<sup>3</sup> Voir H. Puiseux *Les figures de la guerre*, Paris, Gallimard, 1997.

*Perses* (vers 472 av. JC<sup>4</sup>), Eschyle adopte le point de vue de l'adversaire, mais celui-ci adopte lui-même en l'occurrence beaucoup celui des Grecs ; au point que les Perses se nomment eux-mêmes « les barbares » ! Dans sa *Vie d'Agricola* (98<sup>5</sup>), Tacite regarde la conquête romaine du point de vue des Bretons conquis.

Notons enfin que le registre de la distanciation (le narrateur adopte un ton très détaché ce qui fait des personnages autour de lui des pantins assez absurdes), qui s'est généralisé dans la littérature depuis les années 60, ne réussit pas mieux à rendre à la guerre une véritable épaisseur (voir par exemple Kenneth Cook *Le vin de la colère divine*, 1968<sup>6</sup>).

### *Le héros dans la logique du récit.*

Comme bien d'autres réalités humaines, la guerre est difficile à appréhender dans la mesure même où, pour être dite, elle impose d'arbitrer entre le point de vue de nombreux individus - sauf à perdre tout sens, c'est-à-dire toute unité d'action. Walt Whitman estimait que la vérité de la guerre ne peut être rendue que dans ses détails anonymes. Il inspira un photographe comme Timothy O'Sullivan pour ses clichés de la Guerre de Sécession. Et cela deviendra la vision dominante de la guerre, laquelle ne parait plus en regard qu'une absurdité lointaine et insaisissable face aux drames singuliers.

Nous ne savons pas considérer l'action d'une multitude d'individus en effet sans les traiter tous de manière commune ou sans se limiter au point de vue d'un seul ou de quelques-uns. Et pour cela, encore faut-il que les ressorts de l'action ne soient pas trop embrouillés. Pour construire un récit, il ne nous faut que quelques personnages principaux et un certain nombre d'anonymes en fonction desquels l'action est à même de progresser et de prendre sens. Le sujet d'une pièce deviendrait très incertain si tous les personnages étaient également développés, notait en ce sens Diderot. Si dans *Le Misanthrope*, par exemple, Philinte eût son caractère comme Alceste (*De la poésie dramatique*, 1758<sup>7</sup>). Chaque personnage a sa vie propre qu'il voudrait étaler au grand jour mais ne le peut. Il serait intolérable que l'un vienne occuper la scène au détriment des autres, s'écrie l'un des *Six personnages en quête d'auteur* (1921<sup>8</sup>) de Luigi Pirandello.

Réciproquement, si l'histoire nie une personne en la plongeant dans le brouillard, la littérature peut le sauver. C'est là comme une manière littéraire de rendre la justice pour l'écrivain mexicain Paco Ignacio Taibo II, qui raconte douze histoires de révolutionnaires sans révolution possible et s'intéresse ainsi à l'héroïsme des défaites dans un monde qui ne s'intéresse qu'aux victoires (*Archanges*, 1998<sup>9</sup>). Mais cela suit encore la logique

---

<sup>4</sup> *Théâtre complet*, trad. fr. Paris, GF Flammarion, 1964.

<sup>5</sup> trad. fr. Paris, Vuibert, 1928.

<sup>6</sup> trad. fr. Paris, Autrement, 2011.

<sup>7</sup> in *Œuvres esthétiques*, Paris, Garnier, 1968.

<sup>8</sup> trad. fr. Paris, GF Flammarion, 1974.

<sup>9</sup> trad. fr. Paris, Métailié, 2001.

de l'héroïsme. A contrario, Jules Romains poursuit constamment une volonté « d'unanimisme », multipliant les points de vue pour embrasser le plus possible de destins. Face à des exigences croissantes de vérité et de profondeur, explique Romains, la littérature peine à s'affranchir d'un tour d'esprit qui rapporte tout à un ou quelques personnages centraux, tout un collier d'histoires se nouant autour d'eux comme dans le roman picaresque. Or cette manière de composition, qui frappe toute la littérature (il y a de l'enchaînement arbitraire et du picaresque jusque dans *Wilhelm Meister*, écrit-il), supprime toute profondeur autour des personnages et fait vite de Paris un Landerneau (*Les hommes de bonne volonté*, 1932, Préface<sup>10</sup>).

Sauf à compromettre sérieusement la narration, la plupart des personnages n'auront pas d'existence en tant que telle mais rempliront différentes *fonctions*. Or ce n'est pas seulement ainsi que sont construites nos histoires. C'est ainsi que nous concevons et percevons pour l'essentiel le monde qui nous environne. Dans notre monde immédiat, les autres, avant d'être eux-mêmes, comme nous, remplissent certaines fonctions, par rapport à nous et de manière générale par rapport aux autres. Vivre véritablement, c'est refuser les autres ! Pour les accepter, il faut savoir renoncer, se faire violence, s'affaiblir. On ne conçoit la liberté que pour soi-même, écrit Cioran (*Histoire et utopie*, 1960, p. 12<sup>11</sup>).

Aux femmes infidèles correspond un certain type de maris dont l'unique raison d'être est de se conformer à ce type de femme, écrit Dostoïevski. Dans l'existence, ces hommes ne sont donc que des maris, d'éternels maris, le complément de leur épouse, même s'ils possèdent un caractère propre (*L'éternel mari*, 1870<sup>12</sup>).

Un héros est ainsi un personnage qui, par rapport aux autres, remplit certaines fonctions centrales au cours d'un récit. Or ces fonctions sont en nombre limité montre Vladimir Propp, étudiant les contes merveilleux (*Morphologie du conte*, 1928<sup>13</sup>).

\*

### *La morphologie du conte de Propp.*

Au sens de V. Propp, représente une fonction l'action de tout personnage définie du point de vue de sa signification dans le déroulement de l'intrigue : signifier une interdiction au héros, par exemple, le détourner de son chemin, etc., sont des fonctions qu'un personnage peut être convoqué pour remplir (et s'effacer ensuite le plus souvent). Les actions sont donc

---

<sup>10</sup> 4 volumes, Paris, Flammarion, 1958.

<sup>11</sup> Paris, Gallimard, 1960.

<sup>12</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1936.

<sup>13</sup> trad. fr. Paris, Points Seuil, 1970.

moins significatives par leur contenu propre qu'en fonction de la signification globale du récit<sup>14</sup>.

Groupant les contes populaires russes, Propp entend montrer qu'ils appartiennent tous à un genre littéraire spécifique, le conte merveilleux, lequel est réductible à la succession de 31 fonctions ou segments d'actions différentes (éloignement, interdiction, interrogation, etc.) réparties entre sept types de personnages principaux, eux-mêmes définis par leur sphère d'action, c'est-à-dire par les fonctions qu'ils assument dans le récit. A la limite, il semblerait donc possible de définir un seul et unique conte dont tous les autres représentent des variantes (p. 109). De plus, au sein de ce genre littéraire, Propp se rend compte que si chacune des 31 fonctions n'apparaît pas dans tous les contes, leur enchaînement en revanche ne varie jamais.

Une formalisation comparable à celle de Propp serait-elle applicable à toutes les espèces de récit ? Serait-il possible de décrire le réseau complet des options logiquement offertes à un narrateur en un point quelconque de son récit pour continuer une histoire commencée ? Une logique des actions pourrait-elle ainsi être mise au jour ? Claude Brémont s'est attaché à répondre à ces questions dans sa *Logique du récit* (1973<sup>15</sup>). Pour Georges Polti, il existe pour tout type d'histoire 36 situations dramatiques de base telles que venger un crime, sauver une ou des personnes, etc. (*Les 36 situations dramatiques*, 1895<sup>16</sup>).

Autant dire qu'*un héros ne fait jamais ce qu'il veut*. Le périmètre de son rôle est déjà défini (certaines fonctions lui sont interdites) comme le séquençage de ses actions est prédéterminé ; exactement comme dans au moins une dizaine d'opéras de Verdi, le héros ne paraît si intransigeant, accablant à un moment d'injures l'héroïne (laquelle est elle-même par amour dans l'obligation de lui cacher ce qu'elle se promet de racheter par la mort), qu'en préparation du grand duo de la réconciliation entre les amants<sup>17</sup>.

Il n'est donc guère étonnant qu'on rencontre tant de similitudes entre les aventures des différents héros mythologiques. Certains commentateurs ont voulu l'expliquer par une filiation historique, comme si tous les contes étaient nés en un seul foyer, comme autant de chroniques tirées d'événements réels<sup>18</sup>. Mais l'origine des contes et leur appartenance à un même genre renvoient plutôt, selon Propp, aux rites et à la structure des conceptions des sociétés primitives (*Les racines historiques du conte merveilleux*, 1946<sup>19</sup>). Les héros ne relèvent que d'un imaginaire simple et même frustré. Et c'est pourquoi un héros n'a pas

---

<sup>14</sup> Voir P. Ricœur *Temps et récit II*, Paris, Seuil, 1984, p. 55 et sq.

<sup>15</sup> Paris, Seuil, 1973.

<sup>16</sup> Paris, Ed. d'aujourd'hui, 1980.

<sup>17</sup> Voir G. de Van « Verdi et l'idéal chevaleresque » *L'Avant-scène Opéra* n° 60 février 1984, pp. 10-15.

<sup>18</sup> Voir par exemple G. Huet *Les contes populaires*, Paris, Flammarion, 1923.

<sup>19</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1983. Voir également M. de Certeau *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, chap VII.

forcément de personnalité mais peut n'être qu'une sorte de pôle de rattachement d'actions, de fonctions éparses et sans lien entre elles. A la limite, sa personnalité peut être si indéfinie, si inconsistante, qu'elle accumule les contradictions. Qu'importe, un héros suit une logique d'action plutôt que de personnalité.

Il convient néanmoins de souligner que pour certains auteurs, l'enchaînement des fonctions renvoie toujours en dernier ressort à un "patron" qui définit l'histoire possible d'un personnage. De sorte que la logique des récits relève plus de rôles narratifs possibles que de séquences prédéfinies d'actions auxquelles s'ajusteraient simplement les personnages<sup>20</sup>.

*Des héros sans personnalité : les saints de la Légende dorée.*

Dans la *Légende dorée* (achevée en 1265<sup>21</sup>) de Jacques de Voragine (Jacopo da Varazze) - ce recueil de vies de saints qui fut l'un des livres les plus lus au Moyen-Age - les saints, comme le remarque Alain Boureau, n'ont encore qu'un faible degré d'individualisation (*La légende dorée. Le système narratif de Jacques de Voragine*, 1984<sup>22</sup>). Ils n'ont que peu de traits particuliers et l'auteur ne dresse d'eux pratiquement aucun portrait. Ils ne délibèrent ni ne décident. Ils n'ont pas d'autonomie psychologique. D'emblée, leur destin est tout tracé. Tout un système de signes l'annonce avant même leur naissance. Leur nom ainsi est en général explicite et dit par avance ce qu'ils réaliseront. Dans la *Légende*, tous les personnages ne font que remplir des utilités (p. 171). Les persécuteurs ainsi ne s'opposent pas vraiment aux saints d'une volonté précise. Ils n'ont pas assez d'épaisseur existentielle pour cela. Ils persécutent, voilà tout, sans qu'il y ait trop à se demander pourquoi ils le font. Les saints eux-mêmes après tout agissent mais n'oeuvrent guère. Il leur faudrait bien plus de volonté pour construire une action qui leur soit propre. Ils ne sont que les instruments de la Providence.

De plus, ils n'ont rien à prouver. Dans un tel monde, les vertus ne s'éprouvent ni ne se gagnent. Elles sont comme toujours déjà pré-distribuées entre les hommes selon un plan providentiel (p. 137). Dès lors, les récits n'ayant pas de véritables héros, l'arbitraire narratif accole, souvent au mépris de toute continuité psychologique ou historique, des événements n'ayant guère de rapport entre eux. Déjà, dans la *Poétique* d'Aristote, comme le souligne Roland Barthes, la notion de personnage était secondaire, soumise à celle d'action. Ce n'est que bien plus tard que les personnages littéraires deviendront, plutôt que de simples

---

<sup>20</sup> Voir C. Bremond *Logique du récit*, op. cit. La méthode de Propp est vertement critiquée par A. J. Greimas dans sa Préface à J. Courtés *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976.

<sup>21</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Ed. Diane de Selliers, 2000.

<sup>22</sup> Paris, Cerf, 1984. Pour Jacques Le Goff, la *Légende* n'a pas tant pour objet de retracer des vies de saints que de décrire l'histoire universelle (*A la recherche du temps sacré*, Paris, Perrin, 2011).

« actants », des êtres pleins, porteurs d'une essence psychologique (*Introduction à l'analyse structurale des récits*, 1966<sup>23</sup>).

Malgré cela, ces vies de saints paraîtront des exemples suffisamment forts pour inspirer des comportements réels. Elles fixeront pour des siècles tout un répertoire de “fonctions”, au sens de Propp, relatives à la grandeur personnelle. Se trouvant dans une situation sans issue lors de son conflit avec le pouvoir royal, Thomas de Canterbury mimera ainsi un comportement archétypique en s'offrant au martyr, écrit A. Boureau (p. 113). En fait, cette hagiographie servira même à écrire l'histoire - de manière manifeste chez un Jean de Joinville, notamment, qui prêtera à Saint-Louis tous les traits du saint et du martyr (*Livre des saintes paroles et des bons faits de notre roi saint Louis*, vers 1309<sup>24</sup>). C'est que jusqu'à la fin du Moyen Age et bien au delà, on ne disposera d'aucun registre comparable d'actes et de fonctions permettant de dire la grandeur d'un individu.

La relève viendra des romans de chevalerie, comme *Amadis de Gaule* (1508), avec lesquels se précisera notamment le thème de la retraite du héros ; ce dernier, ayant renoncé à toute vaine gloire, savourant un repos bien mérité tout en se tenant près à répondre à l'appel de la patrie en danger. Un thème apparu déjà dans l'Antiquité à travers la figure de Cincinnatus - laboureur, sénateur puis dictateur qui sauva Rome des Eques, fut porté en triomphe et retourna labourer son champ - et un thème que nombre de grands personnages choisiront réellement d'illustrer, comme Charles Quint allant finir ses jours dans le couvent de Yuste (où, sans se faire moine, il mènera bonne vie et où il aura le plus grand mal à cesser de s'intéresser aux affaires) ou George Washington repartant travailler ses terres, comme le campe Lamartine dans ses *Vies de quelques hommes illustres* (1855<sup>25</sup>).

Qu'un destin paraisse d'autant plus exceptionnel qu'il s'achève dans une humble et paisible retraite, cela tient évidemment à un effet de contraste que l'on retrouve en beaucoup d'autres places dans les légendes épiques - comme de souligner les origines obscures de qui est promis à un destin exceptionnel. De sorte qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que ceux qui soupirent après le succès et la gloire n'hésitent pas à forcer parfois considérablement leurs humbles origines. Sans doute ont-ils bien raison en cela, puisque c'est là ce qu'on attend d'eux !

\*

Au total, le répertoire héroïque est fort limité. De sorte que ses principales postures sont susceptibles d'être employées avec une grande constance. De plus, nous l'avons vu, pour occuper un point de vue particulier autour duquel un récit et même l'histoire, la grande

---

<sup>23</sup> *Communications* n° 8, 1966, pp. 1-27. Pour les héros grecs et leur évolution en conscience, voir J. de Romilly *Tragédies grecques au fil du temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1995 *Les hésitations d'Agamemnon*, 1984.

<sup>24</sup> Paris, Payot, 1928. Sur l'image de Saint Louis et son élaboration par les ordres monastiques et mendiants, voir J. Le Goff *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

Histoire, s'organise et prend sens, le statut de héros n'implique pas forcément l'épaisseur existentielle. De fait, il est de nombreux personnages historiques dont la figure confond fable et récit d'une manière pratiquement inextricable, au point que leur personnalité peut paraître très incertaine. Telle est particulièrement Jeanne d'Arc, dont le destin réel passe l'imagination et dont la légende fut pratiquement écrite en même temps que la vie - Jeanne n'était pas morte (1431), en effet, que Christine de Pisan donnait déjà son *Ditié de Jeanne d'Arc* (1429<sup>26</sup>), tandis que des aventurières comme Catherine de la Rochelle se disaient elles-aussi chargées d'une mission divine.

***Jeanne d'Arc.***

En elle-même, l'histoire de Jeanne d'Arc, telle qu'on la présente encore de nos jours, est tout simplement parfaitement incohérente ! Certes, le contexte historique doit être pris en compte. D'une certaine façon, une « envoyée » semble à l'époque avoir été attendue. Jeanne ne fut pas la seule à aller porter au roi un message divin – il y eut Jeanne-Marie de Maillé (morte en 1414), Pieronne la Bretonne (brûlée en 1430) ; au moins quatre ou cinq autres cas semblent attestés<sup>27</sup>. Comment croire une minute cependant au récit de cette humble bergère qui, à peine l'adolescence passée, manie parfaitement hommes, chevaux et armes et montre une égale adresse vis-à-vis des rites compliqués de la Cour ? A cette paysanne qui ne crois pas aux fées, aux voix des bois mais reçoit directement ses instructions de saint Michel ; à cette jeune fille de dix-sept ans qui, sans rencontrer le moindre obstacle, est d'emblée reçue et soutenue par Charles II de Lorraine avant d'enregistrer des victoires militaires miraculeuses, c'est-à-dire assez incompréhensibles (même si elles furent précédées par d'autres, comme celle de La Hire à Patay) ? A cette fille du peuple (c'est l'histoire républicaine du XIX<sup>e</sup> siècle qui insistera ce trait, seule une fille du peuple et non de la noblesse pouvant sauver la France) qui ne pense qu'à la restauration de l'Etat (le royaume et non la Nation), qui en attend une vaste réforme morale et dont on peut se demander comment, avec son patois lorrain, elle pouvait comprendre le langage de la Cour ?

Au vu de telles incohérences, certains ne se sont pas privés de refaire l'histoire de Jeanne, la voulant par exemple princesse de sang, fille d'Isabeau de Bavière et de Louis d'Orléans, le frère de Charles VI<sup>28</sup>. Dès son époque, on crut volontiers que son exécution n'avait été qu'une mise en scène et beaucoup - la ville d'Orléans même - la reconnurent sous les traits de Jeanne du Lys, épouse de Robert des Armoises, à partir de 1436, avant que cette dernière ne clame elle-même son imposture.

---

<sup>25</sup> 4 volumes, Paris, Morris & Cie, 1855.

<sup>26</sup> Oxford, Society for the study of mediaeval languages & literature, 1977.

<sup>27</sup> Voir M. Warner *Joan of Arc: the image of female heroism*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1981.

<sup>28</sup> Voir P. de Sermoise *Jeanne d'Arc et la Mandragore*, Monaco, Ed. du Rocher, 1983 ou M. Gay & R. Senzig *L'affaire Jeanne d'Arc*, Paris, F. Massot, 2007 et la réponse de l'historienne C. Beaune *Jeanne d'Arc, vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2008. Sur son procès en réhabilitation, voir R. Pernoud *Vie et mort de Jeanne d'Arc. Les*

Jeanne d'Arc représente-elle l'une des plus grandes manipulations de l'histoire ? Il est clair qu'après le Traité de Troyes, Charles VII pouvait avoir besoin d'une telle légende pour établir sa légitimité et cimenter les volontés contre les Anglais. Souvent brocardée à l'époque des Lumières, par Voltaire ou Montesquieu, elle redeviendra une héroïne nationale avec Michelet puis Péguy et d'autres (elle ne sera sainte qu'en 1920). Et, quoi qu'il en soit, Jeanne d'Arc offre le cas exemplaire d'un personnage reçu en bonne place dans les manuels dont la cohérence est "héroïque" et épique bien plus qu'historique – en quoi Jeanne ne trouve d'ailleurs guère de figures mythiques qui la précèdent, sinon bibliques, comme Déborah ou Judith. Cela, visiblement, suffit assez à notre appréhension du monde.

### *Une logique héroïque universelle ?*

Par-delà les époques, les héros partagent de mêmes canevas d'actions, typologies de situations et répertoires de fonctions. De là, on ne peut que se demander s'il est quelque logique universelle de l'imaginaire héroïque ?

L'épopée de certains héros - celle d'un Oedipe par exemple - franchit facilement les frontières géographiques et temporelles, tout de même que des correspondances fortes peuvent être trouvées entre les mythes de héros par delà les cultures : le héros est d'ascendance royale mais sa naissance est précédée de difficultés, ses parents étant notamment mis en garde contre le danger que représentera pour eux à terme l'enfant. Le nouveau-né est voué à la mort ainsi. Il est sauvé par des animaux ou trouve des parents de substitution de basse condition. Bientôt, il se venge du père qui l'a condamné et est reconnu pour ce qu'il est. Un grand nombre de ces éléments de base se retrouvent dans les mythes de Sargon Ier, le fondateur de Babylone, de Moïse, d'Oedipe et d'autres<sup>29</sup>.

Par delà les cultures, il semble qu'il y ait des itinéraires types pour les héros et notamment celui qui paraît suivre le séquençement propre aux rites de passage : séparation, initiation, retour (voir 1. 9. 9.). Selon ce schéma, extrait de son monde habituel, le héros affronte des forces fabuleuses sur lesquelles il obtient en fin de compte une victoire décisive. Il revient alors dans son monde, doté de pouvoirs, pour dispenser ses bienfaits<sup>30</sup>.

Dans les contes de fées, a-t-on noté, les itinéraires des principaux personnages sont également très souvent les mêmes mais, à la différence de ce qui survient dans les mythes de héros, les victoires sont d'ordre

---

*témoignages du procès de réhabilitation 1450-1456*, Paris, Hachette, 1953.

<sup>29</sup> Un comparatisme des mythes de héros a été particulièrement développé par J. G. Von Hahn *Sagwissenschaftliche Studien* (Jena, E. Schenk, 1876).

<sup>30</sup> Voir J. Campbell *Les héros sont éternels*, 1949, trad. fr. Paris, Seghers, 1978. Sur Joseph Campbell, qui aurait inspiré la *Guerre des étoiles* à George Lucas, voir L. Amanieux *Ce héros qui est en chacun de nous : la puissance des mythes*, Paris, A. Michel, 2011.

presque uniquement domestique (Cendrillon par exemple). Elles n'engagent qu'un nombre très restreint de personnes. La rêverie héroïque semble se dégrader là en une rêverie seconde.

Les mythes de héros sont portés par la dynamique d'un fantasme universel, explique Otto Rank (*Le mythe de la naissance du héros*, 1909<sup>31</sup>). Le héros représente le moi enfantin et ses mythes réalisent les fantasmes propres à ce que Freud nommait le "roman familial" (dans une lettre à Wilhelm Fliess de 1897) - un concept dont Otto Rank s'attache à suivre la naissance et les effets.

\*

*Otto Rank. Le roman familial.*

Dès les premières années de l'enfance apparaît souvent le sentiment que l'on est un enfant illégitime comme si, pour compenser une affection pour ses parents qu'il estime insuffisamment payée en retour, l'enfant s'inventait d'autres parents plus aimables. Il s'imagine ainsi que ses parents ne sont pas ses vrais parents, lesquels - des célébrités évidemment - ont été obligés de le confier à cette famille d'adoption. Un jour, néanmoins, ils reviendront le chercher, etc. L'enfant retrouve ainsi nombre des ressorts propres aux mythes de héros. Lesquels, selon Rank, ne représentent en fait que des sortes de romans familiaux collectifs.

Le roman familial est une élaboration fantasmatique et consciente pour surmonter une crise, une déception qui menace l'idylle familiale, c'est-à-dire cette certitude de la jeune enfance que la mère est la femme la plus belle et le père un homme incomparable. C'est là, assure Rank, après Freud, un fantasme aussi répandu que généralement oublié mais que la cure psychanalytique permet d'attester. Il concerne particulièrement les enfants puînés et connaît des variantes : un enfant peut s'imaginer ainsi qu'il est seul légitime parmi ses frères et sœurs, ce qui pourrait correspondre à la volonté de supprimer fantasmatiquement la relation de parenté avec un frère ou une sœur qui a attiré sexuellement. Car le roman familial sert, comme tout fantasme, l'accomplissement d'un désir.

Mais Rank envisage également que le roman familial puisse être une survivance d'un âge lointain où les enfants devaient affronter réellement et compenser symboliquement le manque d'amour d'un père cruel, le chef de horde que Freud imaginait aux origines de l'humanité (voir 1. 8. 5.).

---

<sup>31</sup> trad. fr. Paris, Payot, 1983.

*Narcissisme et rêverie.*

Quoi qu'il en soit, du roman familial retenons surtout qu'il met au jour les deux éléments de base de tout héroïsme :

1) *un narcissisme dont la fonction première est de réapproprier le monde au moi.* Alors que les repères familiaux enfantins vacillent et avec eux la position d'un moi qui se croyait au centre du monde, le roman familial assure à sa façon que le monde est toujours facile et immédiatement maîtrisable - il n'hésite pas à en convoquer les héros, les personnages les plus importants et illustres, au titre de vrais parents. Héros est celui qui fait le monde plus facile pour les autres.

2) Permettant ainsi un ajustement de l'existence, le roman familial prend la forme d'*une rêverie diurne, d'un rêve éveillé.* Non pas seulement une rêverie qui fait plaisir mais un songe bâti de manière consciente qui compense et permet une revanche - même purement fantasmagorique. *Une rêverie qui agit, qui est un acte.* Une histoire qui dynamise, mobilise. Telles sont les histoires de héros.

Un héros est la justice en marche, écrit O. Rank. Il est surtout telle figure dont nous épousons les contours et qui agit pour nous autant que nous l'agissons. Le héros agit et tout tient au *style* de cette action beaucoup plus qu'à ce qu'elle réalise effectivement. D'ailleurs, *l'héroïsme ne demande que quelques images.*

\*

*Ressorts imagés de l'héroïsme.*

A l'occasion de l'an 2000, le magazine *Time* dressait la liste de ceux qui, selon lui, étaient les grands hommes du millénaire écoulé - en l'occurrence presque tous anglo-saxons pour les plus importants depuis le XVI<sup>e</sup> siècle mais peu importe. Pour le XX<sup>e</sup> siècle, *Time* retenait pour premières figures : Einstein, Roosevelt et Gandhi, soit trois symboles 1) de la modernité du siècle et de ses avancées scientifiques, 2) de l'importance qu'y auront pris les USA et enfin 3) de la spiritualité, à laquelle il faut bien réserver sa part.

Que ces trois personnages sont bien devenus de tels symboles, personne sans doute ne le contestera. Et c'est bien en ce sens qu'ils sont des héros : leur seule image nous agite et suffit à évoquer bien des choses... qu'on ne sait d'ailleurs guère qu'évoquer. De fait, combien de Français seraient capables de parler avec quelque précision de l'action de Gandhi ou de

Roosevelt ? Sans parler de l'œuvre d'Einstein, limitée à quelques mots-clés (la bombe, la relativité) et à une formule célèbre.

Mais il est des épopées qui, pour se limiter à quelques formules, parfois à quelques photos seulement (pensons par exemple à Che Guevara), n'en sont pas moins très efficaces. C'est que les histoires de héros sont comme toujours déjà prêtes et attendent moins un mobile qu'un prétexte pour être prêtées à tel ou tel individu. Einstein ainsi fut d'emblée présenté comme un héros dans le contexte de l'après Première guerre mondiale, alors qu'on tentait, à travers la figure de quelques grands savants, de réconcilier les peuples européens entre eux et avec l'image qu'ils avaient d'eux-mêmes. De là, l'épopée de la relativité : la théorie trop géniale pour être comprise et qui est d'abord rejetée avant qu'on ne découvre qu'elle contient - presque - le secret de l'univers, etc.

***La figure d'Einstein.***

Par ailleurs le succès durable de la figure d'Einstein peut se comprendre en ceci qu'à travers elle l'intelligence - qu'Einstein incarne encore de nos jours plus que quiconque - se voit comme neutralisée en tant qu'elle pourrait représenter une valeur individuelle discriminante entre les hommes. C'est notre vanité qui nous pousse au culte du génie, note Nietzsche. Il nous faut l'imaginer très loin de nous pour qu'il ne nous blesse pas. On ne désire pas les étoiles (*Humain trop humain*, 1878, § 162<sup>32</sup>).

Beaucoup se sentent en effet soulagés, sans doute, quand on leur explique que seul Einstein et quelques génies – la figure du sorcier n'est pas très loin - peuvent comprendre la nature du monde. Ils en tirent la certitude de ne pas être plus bêtes que la plupart des autres ! La vulgarisation scientifique nous comble lorsqu'elle insiste à plaisir sur le fait que les résultats scientifiques sont de véritables affronts au bon sens. Nous voilà dispensés d'avoir à comprendre ! Nous pouvons entièrement nous consacrer au plaisir de croire et d'admirer.

A travers la figure d'Einstein, l'intelligence ne paraît plus ainsi être qu'une sorte de don, d'excroissance cervicale particulière - Einstein s'est d'ailleurs pris à ce jeu, qui légua son cerveau à la science - qui destine quelques-uns aux salles de physique et s'épanouit dans un formalisme mathématique que très peu maîtrisent et qui ne sert de toute façon pas à grand chose, sinon à construire des engins bien dangereux tels que bombes et fusées.

La figure d'Einstein est finalement le principal symbole de sociétés au sein desquelles la science est quelque chose en quoi il faut croire plus qu'essayer de comprendre et où le savant est moins celui qui pousse les autres à penser que celui qui les en dispense. Einstein était étonné de sa propre

---

<sup>32</sup> trad. fr. en 2 volumes Paris, Gallimard, 1987.

gloire. C'est que le génie qu'on lui prêtait ne lui ressemblait guère, note Maurice Merleau-Ponty (*Einstein et la crise de la raison*, 1955<sup>33</sup>).

Cela ne signifie pas, bien entendu, que la Relativité n'est pas une théorie géniale. Toutefois, son "succès" populaire et le statut de héros d'Albert Einstein ne sauraient se comprendre, par comparaison à d'autres théories et d'autres savants, si l'on néglige le contexte dans lequel naquit cette popularité et surtout l'exploit ultérieur qui la prolongea : la fission nucléaire, véritable travail d'Hercule à l'âge contemporain, que l'imagerie populaire attribue d'ailleurs volontiers au seul Einstein. C'est là un comble du point de vue historique sans doute mais une telle action ne doit imaginativement avoir qu'un seul auteur et celui-là.

La logique héroïque n'accepte en effet d'actes qu'impérieux, c'est-à-dire éminemment simples, tant dans leurs mobiles que dans la désignation de leurs responsables. L'héroïsme veut des exploits éclatants. Dans nos sociétés, les sportifs peuvent ainsi occuper facilement le pinacle - certains auteurs voyant même dans les luttes sportives, l'ultime ressort de la citoyenneté. Une métaphore idéale du politique<sup>34</sup>. Les grands sportifs forment certainement, en tous cas, comme une réserve de héros-troupiers permanents et indéfiniment renouvelables. Leurs exploits, il est vrai, sont héroïques jusqu'à l'épure : se battre et vaincre, sans avoir à produire de motifs. Une dramaturgie élémentaire qui pour être satisfaite appelle certains compléments (un adversaire redoutable menace de tout emporter, il sera finalement surpassé, etc.) mais rien au total que ne puisse mettre en scène le simple affrontement momentané et bref - les scansions publicitaires font partie intégrante d'une dramaturgie sportive dont la tension, pour être rentable, doit procéder par à coups - de deux équipes.

Quant aux sports qui alignent des concurrents multiples (courses automobiles et cyclistes, athlétisme, etc.), les commentateurs auront vite fait de réintroduire quelque duel entre deux ou trois favoris, au point que les autres participants seront à peine individualisés.

La société se scénarise véritablement à travers ses héros. Leurs histoires comblent des images absentes, impossibles. Ils expérimentent ce qu'on ne pourra jamais faire et vont là où l'on ne peut aller, pour dire ce qui est. A travers les destins héroïques, ce sont les principales expériences d'une société qui trouvent à être dites. En ceci, l'inconnu est cependant assez

---

<sup>33</sup> in *Signes*, Paris, Gallimard, 1960.

<sup>34</sup> Voir P. Duret *L'Héroïsme sportif*, Paris, PUF, 1993, p. 128 & P. Vassort *Football et politique*, Paris, Ed. de la passion, 1999.

largement ramené à des scénarios, à des images prédéterminées et est ainsi donné pour connaissance ce qui n'est qu'une reconnaissance<sup>35</sup>.

Quant à l'organisation des récits eux-mêmes, ce phénomène de reconnaissance se traduit par un effet très courant qui tient à ce que le lecteur ou le spectateur est volontiers plus perspicace que le héros. Le premier a deviné, il sait déjà quand le second, selon le déroulement de l'intrigue, cherche encore ou ne s'est rendu compte de rien. Mais l'on attend néanmoins que le héros confirme ce que nous avons deviné. Il demeure le pivot de l'histoire, comme s'il était le plus réel.

Retraçant des exploits et des expériences notables, les histoires de héros visant la postérité. A travers elles, le temps est suspendu et les héros extraits de la vie courante. Chez les Grecs, en ce sens, les histoires de héros prenaient volontiers la forme d'une oraison funèbre<sup>36</sup>. Polybe souligne de même l'importance des obsèques et des panégyriques auxquels elles donnaient lieu chez les Romains pour établir la figure des héros et transmettre les valeurs de l'héroïsme guerrier (*Histoires*, IV<sup>e</sup> siècle, VI, VI, 53<sup>37</sup>). D'où le scandale de l'avilissement qu'Achille fait subir à la dépouille d'Hector, comme pour lui interdire l'accès à la mémoire héroïque des hommes.

Nous l'avons dit, l'enjeu de grandeur des héros antiques – et au-delà, cet enjeu est encore particulièrement sensible dans les sagas islandaises (fin XII<sup>e</sup>-mi XIV<sup>e</sup> siècles<sup>38</sup>) – est de prendre conscience de leur destin et de l'accepter. C'est là tout le sens de l'honneur, qui est mis notamment à exécuter les arrêts du sort, sans se dérober. Or cet héroïsme vit d'une certitude : le jugement final porté sur chaque homme ne meurt jamais. Il sera ainsi exprimé dans une langue économe, laconique mais décisive. Le héros réclame un discours, dont le régime le plus propre est l'épopée.

\*

#### 4. 2. 16.

##### *L'épopée.*

Ce que nous enseigne le roman familial est que se raconter une histoire, rêvasser peut avoir la force d'une affirmation qui produit une compensation dans la vie réelle. Contes, fables et rêveries procurent une sécurité imaginaire, dont on tire une confiance dans la vie,

---

<sup>35</sup> Voir G. Leblanc *Scénarios du réel*, 2 volumes, Paris, L'Harmattan, 1997, I, p. 94.

<sup>36</sup> Voir N. Loraux *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la "Cité antique"*, Paris, Payot, 1993 & E. Rohde *Psyché*, 1893, Paris, Payot, 1928, chap. IV.

<sup>37</sup> trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1977.

<sup>38</sup> *Sagas islandaises*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1987.

note Bruno Bettelheim ; qui affirme que si l'on ne peut ainsi rêver, on a de grandes difficultés à contrôler la réalité (*Psychanalyse des contes de fées*, 1976<sup>39</sup>).

Il faudrait savoir mieux désigner cette foi qu'on alloue à ses propres histoires mais nous en savons finalement fort peu quant à ce réel rêvé qui nous agite. Il est à croire pourtant que, comme le soulignait Balzac, beaucoup de jeunes gens se sont trouvés rentrant chez eux désespérés d'avoir rompu pour toujours avec une femme adorée en secret et à présent condamnée après être apparue sous un jour insoupçonné ; une femme avec laquelle ils n'avaient cependant pas d'autres rapports que l'échange de quelques mots sept ou huit fois par hiver. Que d'orages nés et calmés sans être sortis du fond des cœurs ! (*Ferragus*, 1833, p. 43<sup>40</sup>).

On a voulu rapprocher cette foi de celle qu'on accorde aux romans<sup>41</sup>. Mais les romans ne font sans doute jamais que bénéficier d'un crédit plus large, que recueillent les fictions en général et nos propres rêveries ; dont le régime littéraire propre paraît davantage être l'épopée<sup>42</sup>.

Epopée dont historiquement les romans dérivèrent d'ailleurs dès le XV<sup>e</sup> siècle via les chansons de geste, poèmes tirés de récits historiques (*gesta* : actions accomplies, hauts faits) qui prolongeaient une veine épique inlassablement remaniée depuis l'Antiquité : Charlemagne, ainsi, était campé dans l'emploi d'Alexandre le Grand, sachant que l'épopée de ce dernier imitait elle-même la geste des anciens héros grecs<sup>43</sup>. De sorte qu'il y a une continuité directe entre les mythes et les épopées<sup>44</sup> et entre les épopées elles-mêmes : de l'*Iliade* jusqu'aux visions romantiques de la Révolution, en passant par l'idéal des croisades, un auteur reconnaît un même scénario de salut, reconnaissable souvent dans le détail, celui d'un Persée tuant le Dragon pour délivrer une Andromède<sup>45</sup>.

*L'épopée ne désigne pas seulement un genre littéraire mais le langage même de la valeur humaine.*

L'épopée représenta d'abord la mise en forme rythmée, c'est-à-dire scandée selon une versification précise, d'*épos*, de récits prononcés oralement par les poètes. *L'Iliade* en fournit le meilleur exemple. L'épopée devint un genre littéraire à l'époque alexandrine, désignant le

---

<sup>39</sup> trad. fr. Paris, Pluriel R. Laffont, 1976.

<sup>40</sup> Paris, LGF/Livre de poche, 1983.

<sup>41</sup> Voir M. Robert *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972.

<sup>42</sup> Voir P. Sellier *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1970.

<sup>43</sup> Voir J. Lacarrière & C. Raynaud (Dir) *Le conquérant de l'absolu. Alexandre le Grand. La vie légendaire*, Paris, Ed. du Félin, 1993.

<sup>44</sup> Voir G. Nagy *Le meilleur des Achéens. La fabrique du héros dans la poésie grecque archaïque*, 1979, trad. fr. Paris, Seuil, 1994.

<sup>45</sup> Voir C. Baudoin *Le triomphe du héros. Etude psychanalytique sur le mythe du héros et les grandes épopées*, Paris, Plon, 1952, p. 230.

récit poétique de quelque grande action (le mot n'apparaît toutefois pas avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en français et en anglais).

S'en tenir à cette définition conduit néanmoins à exclure du registre de l'épopée des oeuvres écrites en simple prose comme les sagas scandinaves. De sorte que, sans entrer dans les longs débats ayant eu lieu sur ce point, nous choisirons d'emblée pour notre propos de considérer l'épopée selon des caractères autres que sa versification et notamment le fait qu'elle ne mobilise qu'un petit nombre de personnages centraux, fortement individualisés et dont la psychologie ne marque aucun recul par rapport à l'action : ils font ce qu'ils pensent et pensent ce qu'ils disent. Comme le soulignait Aristote, le caractère des personnages épiques n'est présenté qu'à travers des actions, c'est-à-dire des choix (*Poétique*, 1450a & 1454b<sup>46</sup>). C'est là une différence importante par rapport au roman, lequel s'efforce toujours peu ou prou de dresser le tableau d'une âme en fouillant la distance entre le paraître et l'être de ses personnages.

Comme l'être des personnages de l'épopée tient tout entier à l'action qu'ils remplissent, note Aristote, leurs caractères sont non seulement nettement marqués les uns par rapport aux autres mais ils sont de plus forcément symétriques : noble/vil, gentil/méchant, etc. Pour avoir un sens, toute action appelle sa réaction. Et chaque action trouvant ainsi son exact pendant, son issue souhaitable s'impose de soi. Le héros choisit sans hésitation la vérité contre l'erreur manifeste, la probité contre l'ignominie, etc. Le propre du héros est d'être *décisif* - de là un parler volontiers laconique et le fait qu'il ait toujours le dernier mot. On ne saurait gouverner sans laconisme, dira Saint-Just.

L'homme homérique ainsi est sans la moindre intériorité, a-t-on noté. Il n'a pas de motivations secrètes. Il dit ce qu'il a à dire et il fait ce qu'il dit. Il est comme un champ de forces ouvert<sup>47</sup>. Tel apparaît aussi bien Napoléon dans *Le mémorial de Sainte-Hélène* ou dans les *Mémoires* de son valet de chambre (voir ci-après).

Lorsque Nietzsche affirme que la volonté héroïque n'est ni bonne ni mauvaise mais est avant tout une volonté qui, injuste et sans conscience, s'affirme dans l'oubli de ce qui l'a précédée et ne connaît qu'un seul droit, celui de ce qui est prêt à être, Nietzsche reproduit une image épique de l'héroïsme. Il reconnaît d'ailleurs que pour être aperçue et consacrée, cette volonté héroïque suppose la foi en une histoire monumentale (*Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, 1874<sup>48</sup>).

---

<sup>46</sup> trad. fr. Paris, Le Livre de poche, 1990.

<sup>47</sup> Voir J. Redfield *Nature and culture in the Illiad*, London, Duke University Press, 1994, p. 21.

<sup>48</sup> trad. fr. Paris, GF Flammarion, 1988.

Chez Corneille, note Jean Starobinski, le pouvoir de ses héros s'impose simplement en apparaissant (*L'œil vivant*, 1961<sup>49</sup>). C'est là une expression toute archaïque du pouvoir. Qui triomphe sans lutte et dont la toute-puissance doit être immédiatement obéie. L'acte du héros est souverain, comme un vestige du saisissement devant le sacré et sa lumière. L'acte héroïque est un éblouissement. Avec lui, la vérité éclate aux yeux de tous. La gloire ainsi est la vraie vie, qui achève la volonté. Une plénitude de l'être sous le regard du monde – Corneille explique ainsi qu'il pas fait de narration de la mort de Polyeucte, parce qu'il n'avait dans le cours de la pièce devant personne susceptible d'en saisir l'enjeu devant qui la faire ou la faire écouter (*Polyeucte*, 1640, Adresse au lecteur).

Et ce pouvoir, insiste Starobinski, les héros cornéliens n'ont généralement pas même à le conquérir. Ils le détiennent de naissance. Il est inscrit dans la grandeur de leur nom. Ce qui correspondait sans doute au désir suprême auquel pouvait rêver en son temps un bourgeois comme Corneille.

Ainsi, parce que, tels qu'on nous les décrit, les grands hommes sont tout entier à ce qu'ils font, ils paraissent souvent manquer singulièrement de subtilité. Leur vie même semble assez étouffante. Le discours des hommes politiques, de même, est le plus souvent massif et plat, au point de ne rien apprendre, comme si l'on savait, avant de les entendre, non pas tant ce qu'ils vont dire que tout ce dont ils ne vont pas parler. Mais ce sont là autant de contraintes épiques. De nos jours, en effet, l'épopée littéraire a disparu et n'évoque plus guère que de vieilles oeuvres pesantes, largement privées de lecteurs – toutefois, quoique Victor Hugo ait jugé dans la préface de son *Cromwell* (1827) que l'âge de l'épopée était passée, supplantée par le drame à l'époque moderne, *La légende des siècles* (1883) est encore une épopée par bien des aspects.

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le libraire parisien Augustin Courbé tenta, sans succès, de relancer l'épopée en publiant, entre 1654 et 1658, *Alaric ou Rome vaincue* de Georges de Scudéry, *La Pucelle ou la France délivrée* de Jean Chapelain, *Clovis ou la France chrétienne* de Jean Desmarets de Saint-Sorlin et une deuxième édition du *Saint Louis ou la couronne reconquise* du père jésuite Le Moyne. Voltaire, qui doutait que le français puisse convenir à la tragédie (*Discours sur la tragédie en accompagnement de Brutus*, 1730) tentera encore de montrer qu'il convient à l'épopée (*La Henriade*, 1723).

Cependant, l'épopée n'aura pas disparu sans nous avoir légué, libérés de tout ancrage littéraire formel, de nombreux schèmes héroïques que nous projetons encore largement sur nos grands hommes, nos vedettes et autres dieux du stade. Aussi peut-on avec certains critiques définir l'épopée avant tout par son style : un type de récit inscrit dans une vie simple

---

<sup>49</sup> Paris, Gallimard, 1961.

et pure, dans laquelle le passé paraît absolu et irrécusable, le narrateur omniscient et objectif<sup>50</sup>. Sachant que ce qu'on gagne ainsi en compréhension est aussi bien perdu en précision. Car les limites du genre épique sont alors particulièrement floues.

On notera ainsi que si l'épopée littéraire au sens strict a disparu (mais on a pu souligner que le style épique est réapparu, sous une forme particulièrement simple et même frustrante, dans les séries et les films hollywoodiens depuis quelques décennies), sa langue survit dans nos journaux télévisés, dont le style repose essentiellement sur la récitation de phrases courtes, volontiers solennelles et se prêtant à exprimer des idées simples et à rapporter des faits plutôt que de fournir des explications. Le propre d'une épopée est de pouvoir être claironnée : avant la bataille d'Hastings (1066), un jongleur récitait les exploits de Roland pour enflammer les chevaliers normands.

Le style épique, en effet, ne s'est jamais tout à fait dépris des contraintes de l'oralité : repérer facilement les personnages, caractérisés par quelques traits seulement, limiter les personnages secondaires, définis avant tout en complément du héros principal ou par contraste avec lui, ménager quelques redondances, adopter une composition par épisodes facilement mémorisables, quitte à paraître sans liens entre eux. En rajouter, enfin, dans l'enchantement devant la grandeur en abusant de l'hyperbole, de la représentation magnifiée.

De là, de nos jours, ces sujets privilégiés que sont faits divers, catastrophes et accidents pour les informations télévisées. Leur structure de narration est parfaite : une cause facilement identifiable, une séquence de faits illustrables, des conséquences aisément descriptibles<sup>51</sup>. Et c'est ainsi qu'à force de devoir être renouvelées tous les soirs à 20 heures, nos épopées modernes en sont venues à ne plus tant conter des actes héroïques qu'à compter inlassablement des vies brisées.

\*

Comme la tragédie, qu'Aristote présente pour être sa fille, l'épopée est concentrée sur une unique action dont le sens est connu dès le début et balisé par quelques signes du destin. De sorte que l'intérêt d'intrigue se reporte sur les causes secondes susceptibles d'intervenir. Mais à la différence de ce qui intervient dans la tragédie, le principe épique consiste avant tout à rendre possible une coïncidence parfaite entre les hommes et leurs actes. C'est pourquoi il ne peut y avoir de situations longuement bloquées ou indécises dans l'épopée. Images et

---

<sup>50</sup> Voir D. Madelénat *L'épopée*, Paris, PUF, 1986.

actes s'y enchaînent moins qu'ils ne se juxtaposent et, pour aller plus vite encore, l'épopée n'hésitera pas à faire appel au merveilleux, à l'invraisemblable.

L'épopée se nourrit d'action et fuit à ce titre les imbroglios (plus appropriés à la comédie), autant qu'elle néglige les transitions (que le roman lui pourra prendre le temps d'exposer). En quoi l'épopée consacre l'action comme une dynamique permettant de surmonter la jungle des détails et de brûler les étapes - représentation qui obéit à une commodité littéraire évidente mais qui n'en est pas moins très commune et à l'aune de laquelle on juge *réellement* du grand chef, du grand réformateur, de l'homme d'action, etc.

A contrario, on notera qu'un Bonaparte affirmera que sa force fut justement de n'avoir jamais négligé les détails.

*L'épopée fonde l'être par la parole.* Elle justifie la communauté des hommes, les hiérarchies, le charisme des chefs. Elle magnifie le monde tel qu'il va. Longtemps emprunte d'une vision toute féodale du monde, selon laquelle seuls les chefs disposent de la parole et de l'initiative, elle ménagea ainsi une place de plus en plus large aux peuples au cours du XIX<sup>e</sup> siècle - mais traités alors comme une seule masse unanime, réunie en un seul lieu et parlant d'une seule voix. Une création épique que propageront les idéologies politiques au moins jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Chez Michelet, le grand homme s'efface derrière le peuple : le dernier héros est non pas Napoléon mais la Révolution. Chez Lamennais, déjà, le peuple avait acquis une dimension christique (*Paroles d'un croyant*, 1833<sup>52</sup>). Un trait que conservera ensuite le Proletariat.

Ce traitement du peuple, déjà patent dans la vision donnée de l'histoire romaine au XVIII<sup>e</sup> siècle (chez Rousseau notamment), caractérisera particulièrement l'opéra russe dès *La vie pour le Tsar* (1836) de Mikhaïl Glinka et ses grandes pages chorales laissant le peuple prendre la parole. Dans l'hymne de couronnement *Zadok the Priest* (1727) de Haendel la voix collective du peuple chante déjà à l'unisson. Sous la Révolution française, se multiplieront également les Hymnes patriotiques, Te deum pour la fête de l'Être suprême et autres Chants de victoire de Gossec, Méhul, Lesueur, Catel, Cambini ; grandes œuvres chorales au nombre d'exécutants illimité puisque tout le peuple devait participer à leur exécution.

\*

*Le héros est un être de parole.*

---

<sup>51</sup> Voir H. Duccini *La télévision et ses mises en scènes*, Paris, Nathan, 1998, pp. 22-23.

<sup>52</sup> Paris, Garnier, 1858.

Un héros, nous l'avons vu, n'est pas tant un être qu'un rôle autour duquel et par rapport auquel plusieurs autres peuvent être comme naturellement distribués. Un héros est avant tout un point de rassemblement autour duquel un discours s'organise. Ce n'est donc pas tant que la distance est grande du héros à la réalité. C'est que *le héros n'a d'autre réalité que celle du discours qui l'institue. Il est moins défini par des caractères pris chez des hommes réels qu'il ne sert tout au contraire à caractériser ces derniers*<sup>53</sup>.

C'est pourquoi la carrière d'un héros est assez indépendante de l'être réel qui a pu lui servir de prétexte. Napoléon Bonaparte, ainsi, est redevenu un héros – en France et en bien d'autres pays - après sa mort à partir de la publication du *Mémorial de Sainte-Hélène* (1823<sup>54</sup>) mais en discontinuité avec la propagande de l'Empire à laquelle le *Mémorial* appartient encore assez largement<sup>55</sup>.

Et longtemps après cette date, on a également cru qu'il n'était pas mort et regroupait de nouvelles armées, ne se déplaçant que la nuit pour ne pas être reconnu. La légende prit en Alsace. En Russie, on le reconnut dans des voyageurs insolites. D'autres exemples semblables pourraient facilement être trouvés : le roi Sébastien du Portugal, disparu au combat en 1578 et qui devait revenir chasser les Espagnols. Le prince Dimitri, héritier de la couronne de Russie mort obscurément en 1598, dont on attendait la réapparition, etc.<sup>56</sup>.

De situations en emplois-types, les histoires de héros s'écrivent largement sans eux, comme leur logique paraît posséder ceux qui les écrivent bien plus qu'ils ne la possèdent. C'est ainsi par exemple que les saints chrétiens finirent par ne plus guère se distinguer des héros païens. Dès qu'il lui fallut être édifiante, l'hagiographie emprunta en effet tous les schémas épiques reconnus, jusqu'à surenchérir même sur l'épopée antique dans l'outrance des situations et la répétition des épisodes à effets<sup>57</sup>.

On a dit que le héros aura représenté l'idéal du XV<sup>e</sup> siècle. La grandeur morale ne plus pu alors être envisagée sans éclat ni rayonnement. Même les allégories religieuses devinrent ainsi triomphales en Italie. Jésus fut placé sur un char de gloire, partageant en deux l'histoire du monde. Tandis que Savonarole présentait l'histoire de la foi comme une marche triomphale.

La fonction fait l'être ainsi et il sera difficile à un chef d'Etat, qu'il le veuille ou non, de ne pas remplir le rôle de père avisé, de dernier recours, que lui prêtent si volontiers les histoires qui parlent des Grands.

---

<sup>53</sup> Voir M. Scheler *Le saint, le génie, le héros*, posthume 1933, trad. fr. Paris, Eglhoff, 1944, pp. 56-57.

<sup>54</sup> Paris, Seuil, 1968.

<sup>55</sup> Voir S. Hazareesingh *La légende de Napoléon*, 2004, trad. fr. Paris, Tallandier, 2005.

<sup>56</sup> Voir Y-M. Bercé *Le roi caché*, Paris, Fayard, 1990.

<sup>57</sup> Voir S. Czarnowski *Le culte des héros et ses conditions sociales*, Paris, Alcan, 1919.

En France, dans les années 1970, le Président de la République recevait près de six cents lettres par jour, s'adressant le plus souvent à lui comme à un ultime justicier auquel soumettre une condamnation, un problème de logement, etc.<sup>58</sup>. Comme si le Président - ou mieux encore la Présidente, qui recevait le même genre de lettres - pouvait tout et notamment réviser un jugement...

Nombre de légendes parlent inévitablement de rois se déguisant et se mêlant à leurs sujets dont ils sondent ainsi à leur insu la véritable valeur. Qu'un supérieur nous découvre, comme à la dérobée, tel que nous sommes dans nos meilleurs moments quand nous parvenons si mal à être nous-mêmes en sa présence et n'osons pas lui avouer ce que nous pensons, est une représentation et un souhait inévitable face à l'autorité.

\*

S'incarnant d'abord dans un être de chair, le héros tend à devenir une figure en soi, portée par un discours et coupée de toute réalité sensible et presque de toute histoire. C'est une règle épique en effet que la capacité d'action est inversement proportionnelle à l'universalité de l'héroïsme. Un héros universel est celui d'une seule action ou presque, tandis que les héros qui agissent beaucoup n'ont justement rien d'universalisable. Umberto Eco examine de ce point de vue l'exemple de Superman (*De Superman au surhomme*, 1978<sup>59</sup>).

### *Superman.*

Avec ses super-pouvoirs, Superman séduit. N'est-il pas tout à fait ce que nous voudrions être à certains moments ? Mais il n'en pose pas moins à l'évidence un problème à ses scénaristes dès lors qu'il s'agit pour eux de relancer l'histoire. Superman ne saurait guère en effet avoir d'ennemis à la hauteur de ses dons et il faut ainsi lui inventer des talons d'Achille assez ridicules (il craint les radiations de kriptonite). Seuls de tels ressorts cependant sont susceptibles d'occuper Superman car, pour le reste, ses pouvoirs sont si énormes qu'ils n'autorisent aucun développement. Superman a les moyens de changer le monde et s'il agissait à la hauteur de ses capacités, il provoquerait la fin de l'histoire. On comprend que ses scénaristes le confinent plutôt dans son petit monde et ne lui attribuent que des exploits finalement insignifiants compte tenu de ses pouvoirs.

---

<sup>58</sup> Cité in Y-M. Bercé *op. cit.*, p. 412 et sq.

<sup>59</sup> trad. fr. Paris, Grasset, 1993.

*Les anti-héros.*

Un héros perd toujours en puissance ce qu'il gagne en humanité et en individualité. Et cette règle épique amène à prendre avec quelque précaution la notion d'anti-héros, soit le fait que dans les produits culturels modernes - et tout particulièrement au cinéma - des hommes simples et ordinaires, quelquefois même antipathiques (mais jamais franchement haïssables) aient pu disputer les premiers rôles aux héros tout puissants.

Au sens propre, un anti-héros ne serait pas même un personnage vis-à-vis duquel l'auteur ou le réalisateur ne pourrait cacher agacement ou mépris (on cite à cet égard le film de Robert Aldrich *En quatrième vitesse/Kiss me deadly*, 1955), car cela encore n'empêcherait pas l'histoire d'être bâtie autour de ce personnage. Au sens propre, anti-héros serait un personnage auquel on finirait par s'apercevoir que l'histoire racontée n'appartient pas. Ce serait simplement un faux héros. Au sens propre, un anti-héros est pratiquement un non-sens.

On voit là l'exigence du public de pouvoir s'identifier aux personnages qu'on lui propose. On y décèle l'indice - éternelle rengaine ! - d'une époque en crise et sans repères, où plus personne ne semble capable de vaincre le cours du temps et d'incarner un idéal créateur. A moins que notre époque, suggère-t-on aussi bien, n'ait tout simplement plus besoin de héros. C'est là une idée déjà assez vieille : nous sentons que les temps des époques héroïques est passé. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités et les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune du genre humain, écrivait déjà Alphonse de Lamartine (*Jocelyn*, 1836, Avertissement de la première édition<sup>60</sup>).

Les anti-héros eux-mêmes n'ont rien de particulièrement moderne. Après le Pechorin de Lermontov (*Un héros de notre temps*, 1840<sup>61</sup>), la *Foire aux vanités* (1847<sup>62</sup>) de William Thackeray est un roman sans héros. On n'y trouve pas de personnage masculin vraiment central en effet, tous étant par ailleurs assez bas – nos lecteurs doivent s'attendre à une histoire prosaïque, est-il annoncé (p. 103) – mais Becky Sharp servira de modèle à Tolstoï pour Anna Karénine. Ici, j'ai rassemblé exprès tous les traits de l'antihéros, écrit Dostoïevski (*Notes d'un souterrain*, 1864, A propos de neige fondue<sup>63</sup>). Et bien avant cela, Rabelais, Cervantès ou Scaron avaient usé de héros ridicules. Paralysé par les interrogations et le doute, Hamlet est l'anti-héros parfait en son temps. Plus loin encore, Suétone dans ses *Vies des douze Césars* (I<sup>o</sup>-II<sup>o</sup> siècles ap. JC<sup>64</sup>) n'avait pas hésité à rabaisser les augustes empereurs romains, de César à Domitien, en rappelant leurs travers d'hommes – ce que Procope de Césarée fera ensuite particulièrement avec Justinien (*Histoire secrète*, VI<sup>o</sup> siècle<sup>65</sup>). Ignorant délibérément la grande histoire, Suétone accumule faits et détails scabreux et nous livre l'une des rares visions

---

<sup>60</sup> Paris, Garnier, 1969.

<sup>61</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1976.

<sup>62</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1994.

<sup>63</sup> trad. fr. Paris, Flammarion, 1992.

<sup>64</sup> trad. fr. Paris, Folio Gallimard, 1975.

<sup>65</sup> trad. fr. Paris, Firmin-Didot, 1856.

des grands hommes, parmi celles que nous a légué l'Antiquité, qui ne soit pas animée d'un souffle et d'une construction épique. Assez étrangement, Suétone aurait servi de modèle à Eginhard, le biographe de Charlemagne, notamment quand ce dernier sera couronné Empereur d'Occident à Rome le 25 décembre 800, affectant de l'être presque à son insu, ce qui paraît un peu gros. Mais l'acceptation résignée des plus hautes charges est une pose fréquente chez ceux qui exercent le pouvoir.

Suétone se situe au fil d'une véritable tradition de dénigrement des grands, qui s'attache à les faire chuter de leur piédestal. Chez les Grecs, Aristophane ridiculisait Périclès et Alcibiade. Zoïlos s'en prenait à Homère et à Platon (on a pu nommer "zoïles" les petits esprits qui s'en prennent aux grands). Plus près de nous, Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes* (1659<sup>66</sup>), n'est pas moins féroce que Suétone, décrivant Henri IV comme un vulgaire paillard, puant la charogne et à la virilité chancelante et qualifiant Louis XIII de "cruel, comme tous les surnois".

### *Héros, anti-héros et logique de l'action héroïque.*

A une époque où produire des sujets de fiction est devenu une activité industrielle, les anti-héros ne peuvent qu'avoir la faveur des scénaristes, tant il est vrai qu'un inspecteur de police perspicace et qui n'est pas assez haut placé dans la hiérarchie pour pouvoir se dispenser d'enquêter lui-même sur le terrain, représente, s'il s'agit de multiplier les intrigues, une manne bien plus importante qu'un héros aux super-pouvoirs qui ne sait rien faire sans enfileur un juste-au-corps moulant. Pour le reste, pourquoi le spectateur s'identifierait-il finalement davantage à Colombo qu'à Superman ? Plus réel, ancré dans un pays, un métier qui ne sont pas les nôtres, le premier ne nous est-il pas finalement plus lointain que le second qui semble habiter quelque espace de nos rêves ? Quoi qu'il en soit, rien ne permet de dire que héros et anti-héros n'obéissent pas aux mêmes ressorts épiques. Les mêmes contraintes de narration pèsent sur l'emploi des héros, que ceux-ci présentent un caractère exceptionnel, "héroïque" ou des traits communs.

Pour s'en convaincre, il faut jeter un oeil sur le film *Police Fédérale Los Angeles (To live and die in LA, 1985)* de William Friedkin, un thriller nerveux et violent que rien ne distingue de centaines d'autres sinon qu'il laisse exécuter froidement et sans s'y attarder son héros principal à dix minutes de la fin. Sa mort n'étant qu'une péripétie, celui qui jusque là avait été le héros se trouve relégué à un rang très secondaire en un temps record, laissant le spectateur en proie à un intéressant sentiment d'inconfort. Faisant disparaître son personnage principal au bout de 26 minutes mais laissant sa réapparition possible presque jusqu'à la fin, *L'Avventura* (1960) de Michelangelo Antonioni ne provoque pas le même sentiment. Dans *Psychose* (1960) d'Alfred Hitchcock, le personnage principal disparaît trop tôt (dès le premier tiers du film) pour ne pas être remplacé.

\*

---

<sup>66</sup> Paris, Gallimard, 1980.

Une certaine généralisation des anti-héros, à partir des années 60 a fait croire que l'on s'était définitivement débarrassé des héros. On se mit en effet à trouver assez ridicule et à brocarder les héros tout-puissants et sûrs d'eux-mêmes. Beaucoup de romans et de films voulurent alors montrer le vrai côté des choses. Et la figure commune des héros – qu'un acteur comme John Wayne pouvait alors incarner – sembla d'un seul coup étriquée, paternaliste et réactionnaire. On a vu là l'influence décisive du marxisme.

Dans *Le cuirassé Potemkine* d'Eisenstein (1925), le matelot Vakoulinitchouk a tout d'un héros classique mais le film évite soigneusement de consacrer cette image bourgeoise. Le matelot est tué pendant l'émeute. Le marxisme, notamment avec Sartre, célébrera les militants, surtout ceux qui se sacrifient mais rejettera les héros, souligne Octavio Paz, (*Rire et pénitence*, 1966 & 1979, *Memento Jean-Paul Sartre*<sup>67</sup>). Par principe, en effet, le marxisme n'avait plus besoin des héros (qui furent pourtant célébrés en URSS) mais cela venait de loin et ne lui était pas propre.

Sous une optique réaliste, déjà, Diderot voulait que les caractères des personnages de théâtre s'élargissent à leur condition sociale. Non plus un avare comme Arpagon mais un bourgeois, représentant de sa classe, dont l'avarice pourrait bien être l'un des principaux travers. L'art devait ainsi s'ouvrir à une dimension de critique sociale, comme il est sensible dans la peinture d'un Courbet par exemple (voir 2. 1. 4.), aussi bien que dans le roman tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Sous la perspective marxiste, cette dimension critique devra être historique et surtout didactique. On en trouve la meilleure expression dans certains textes de Berthold Brecht, pour qui l'art doit illustrer le combat idéologique et doit ainsi viser à instruire et à transformer le public. De sorte qu'il n'est nul besoin de tenir compte des goûts du public et de sorte que les critiques d'art deviennent tout à fait inutiles (*Contre la gloire organique*, 1929<sup>68</sup>). Pourtant, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, on verra apparaître de véritables stars du théâtre, comme Sarah Bernhardt. Mais humanisées, porteuses d'une histoire singulière et souvent émouvante et dont la consécration avait pour principal critère la célébrité que ces stars avaient pu acquérir<sup>69</sup>.

Cette célébrité dépendit largement des capacités de reproduction et d'amplification qu'apportèrent les premiers grands médias. Avant 1850, les portraits de célébrités pouvaient ne pas du tout se ressembler (c'est ainsi qu'il ne nous est resté que des portraits assez dissemblants de Mozart) et il ne fut guère possible, avant 1900, qu'une célébrité diffuse partout les mêmes images d'elle-même<sup>70</sup>.

---

<sup>67</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1983.

<sup>68</sup> *Ecrits sur le théâtre*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 2000, p. 168 et sq.

<sup>69</sup> Voir A. Lilti *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.

<sup>70</sup> Voir S. Marcus *The Drama of celebrity*, Princeton University Press, 2019.

\*

Si les anti-héros ne sont jamais que des héros présentant un profil d'hommes ordinaires, c'est là comme une règle désormais de tout héroïsme. Aussi talentueux ou exceptionnels puissent-ils paraître, les individus qui accèdent à la célébrité sont de nos jours quasi inévitablement décrits comme modestes, tendres, sympathiques - bref, comme tout le monde au fond. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Gilbert K. Chesterton notait déjà en ce sens que les journalistes avaient développé une nouvelle manière de parler des riches, des puissants et de les flatter (*Le culte des riches*<sup>71</sup>).

*Les héros se doivent désormais d'être ordinaires.*

A l'âge classique, pour flatter, les courtisans usaient de l'hyperbole. Ils comparaient le roi au soleil, à Hercule, etc. De cet homme ordinaire, dont les travers et turpitudes s'épalaient aux yeux de tous et sur les épaules duquel reposait pourtant tout l'appareil de l'Etat, il fallait faire un être extraordinaire.

A l'âge moderne, alors que les situations de pouvoirs, de richesse et d'influence auront tendance à être plus disséminées mais la puissance directe sans doute beaucoup moins partagée, il faudra, pour donner des célébrités une image flatteuse, s'attarder au contraire à décrire leur vie quotidienne. Du grand banquier américain Pierpont Morgan, note Chesterton, on ne dira jamais qu'il est beau comme Apollon. On décrira ses vêtements, ses passe-temps. On rapportera son amour pour les chats et sa haine des médecins, etc. Les biographies modernes multiplient les anecdotes et la révélation des petits secrets, comme la presse populaire les ragots. Beaucoup sont tentés de deviner là comme la rançon d'un âge démocratique d'égalisation des conditions et d'affranchissement des barrières sociales. Cela est cependant douteux car la description du quotidien des célébrités ne remet nullement en question leur exceptionnalité - comme cela pouvait être le cas chez Suétone. De Pierpont Morgan, on fera un sauveur, un prophète en son genre, note Chesterton, nullement un simple idiot qui se trouve aimer les chats et détester les médecins. Cela ne fait finalement que souligner la singularité des grands personnages, comme si le plus extraordinaire chez ces individus était d'être ordinaires. Et en exhibant leurs côtés "comme tout le monde", c'est comme si l'on dépouillait les gens normaux des valeurs qui leur restent, estime Chesterton.

---

<sup>71</sup> in *Le paradoxe ambulante*, trad. fr. Actes sud, 2004.

Comme si le seigneur s'invitait à la table du serf pour manger son dernier pain. Mais c'est peut-être négliger la vanité qu'on peut trouver à connaître tous ces détails : parce que le grand génie est finalement comme eux, les jeunes lecteurs se confortent dans l'impression de leur propre génie, notait E. T. A. Hoffmann (*Le chat Murr*, 1822<sup>72</sup>).

Longtemps le public fut friand d'entendre rapporter les frasques de ses stars, qui passaient pour des personnages à part, auquel beaucoup était permis. Aujourd'hui, a-t-on noté, le public est bien plus sourcilleux quant à la moralité des gens connus. C'est qu'à travers les réseaux sociaux, explique-t-on, une proximité nouvelle se développe, une relation « parasociale » voyant les personnages connus devenir comme des amis imaginaires. Le public juge désormais bien davantage ses idoles. C'est qu'il s'est mis au même niveau qu'elles. La dépréciation des héros classiques et l'humanisation des célébrités semblent ainsi n'avoir d'autre ressort qu'un orgueil commun que les médias de masse auront exacerbé mais, comme nous le verrons, nullement créé. C'est ce que suggère une lettre méconnue d'Antoine de Saint-Exupéry à André Breton.

Peu d'écrivains auront été aussi lus en France, au XX<sup>e</sup> siècle, que Saint-Exupéry – aucun n'a vu autant de ses formules entrer dans le langage courant (« C'est Mozart qu'on assassine ! », etc.). Or la littérature de Saint-Exupéry est toute héroïque. Elle dramatise des actions à travers lesquelles se gagne la dignité humaine. Car la vérité, pour l'homme, sont les épreuves et les défis qui font de lui un homme. Tous, suggère Saint-Exupéry, nous éprouvons le besoin de naître, c'est-à-dire de nous surpasser dans l'exigence de l'action (*Terre des hommes*, 1939<sup>73</sup>). Saint-Exupéry cultive ainsi un élitisme de l'action. Il ne s'agit pas de castes de héros et tout homme peut se distinguer mais il s'agit bien de sortir de la masse humaine. De sortir d'une société dissoute en individus indifférents les uns aux autres et *qui n'ont rien de plus grand qu'eux-mêmes*. Le contraire d'un tel héroïsme est l'orgueil, le contentement de soi, l'incapacité à voir plus loin que ses intérêts immédiats et c'est ce que Saint-Exupéry répondra à ceux qui, comme les surréalistes, ne goûtaient guère ses discours sur la grandeur humaine, y devinant des relents nationalistes et fascistes (*Lettre à André Breton*, 1942). Tous ceux qui, juge-t-il, ne tolèrent rien au-dessus d'eux et ont la certitude d'incarner le bien. Tous ceux qui mettent à bas ce dont l'homme peut se réclamer pour accepter la mort – la patrie, la morale, la religion – et qui condamnent tout ce qui ne se rabaisse pas à leur niveau, au nom d'une idéologie intolérante, qui leur fait adopter les procédés des SA.

---

<sup>72</sup> *Contes fantastiques III*, trad. fr. Paris, GF Flammarion, 1982.

<sup>73</sup> *Œuvres complètes*, 2 volumes Paris, Pléiade Gallimard, 1994 & 1999.

Cette lettre fait briller les derniers feux de l'héroïsme classique dans la littérature française. Mais elle ne marque pas la fin de l'héroïsme. Plutôt *son appropriation par chacun pour parler désormais de lui-même*.

\*

A l'âge moderne, l'épopée a subi l'influence décisive des romans. Elle s'est intéressée aux motivations et aux origines des héros. Elle a intégré à ses récits l'anecdote et la vécille. Elle a mué en des formes narratives nouvelles : la biographie, le reportage, à travers lesquels l'intérêt s'est déplacé des actions à leurs motifs, des exploits aux efforts les ayant rendus possibles et aux conditions dans lesquelles ils ont été réalisés. En quoi le style épique est sans doute devenu moins grandiose mais ne s'est nullement affadi, au contraire.

Par ailleurs, dès lors que derrière les actes on sonde les motifs et les intentions, ne peut-on se retrouver à héroïser des personnages dont on rejette les actions ? Victor Hugo a exploré cette perspective dans son *Lucrèce Borgia* (1833). L'héroïne est un monstre. Mais elle est mère. Dès lors, le monstre fera pleurer !, écrit Hugo. « Ayez pitié des méchants ! s'écrie Lucrèce Borgia. Vous ne savez pas ce qui se passe dans leur cœur » (I, I, sc. IV). Plus proche de nous, toutefois, se demandant si un jeune homme pur et courageux mort pour Franco lors de la guerre civile espagnole peut être un héros, Javier Cercas semble ne pas oser de réponse ferme (*Le monarque des ombres*, 2017<sup>74</sup>).

Dès lors qu'elle est présentée sous une forme romancée, la vie des célébrités est interminable. Dans le cadre de l'épopée classique, cela n'aurait guère eu de sens, comme dans la littérature biographique moderne, d'écrire des ouvrages pour révéler quelques *nouveaux* aspects de la vie des héros, ou éclairer de manière nouvelle leur personnalité. Tandis que les épopées modernes sont inépuisables et le champ héroïque lui-même n'a plus guère de limites. On ne ressent plus guère d'obstacle à raconter des vies effroyablement banales ; ces vies "minuscules" auxquelles un romancier, Pierre Michon, s'attache à consacrer un chapitre de roman, comme pour les sauver (*Vies minuscules*, 1984<sup>75</sup>). Tout bruit et même le silence, devient musique dès lors qu'il est isolé et présenté comme une œuvre, voulait montrer John Cage (voir 1. 4. 5.). Toute vie, même la plus ordinaire et la plus anonyme, peut se hisser au rang d'un mythe dès lors qu'elle est bien écrite, montre la romancière Carol Shields dans *La mémoire des pierres* (1993<sup>76</sup>).

---

<sup>74</sup> trad. fr. Paris, Actes sud, 2018.

<sup>75</sup> Paris, Gallimard, 1984.

<sup>76</sup> trad. fr. Paris, Calmann-Lévy, 1995.

L'historien Alain Corbin a dressé la biographie d'un parfait inconnu, un sabotier analphabète (*Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu 1798-1876*, 1998<sup>77</sup>). La micro-histoire entend éclairer les logiques sociales ou symboliques en s'intéressant à des figures, souvent singulières, demeurées au niveau des gens du commun<sup>78</sup>.

*Les héros de 15 minutes.*

Les héros, ainsi, n'ont pas disparu. Ils pullulent au contraire, comme si l'existence moderne tout entière était devenue héroïque. Nous sommes tous en train de raconter et d'analyser notre vie comme l'on faisait auparavant des héros dans les livres. Etre, à la limite, suffit à faire le héros. De là, à chacun de trouver un style, des formules pour bâtir sa propre épopée. On connaît sans doute ces chansons de Charles Aznavour (*Je m'y voyais déjà*, 1960) et de Daniel Balavoine (*Le chanteur*, 1978) dans lesquelles des chanteurs parlent de la carrière à laquelle ils aspirent ou aspiraient, l'un imaginant même sa propre fin dans des conditions édifiantes... Nous sommes entrés dans un âge où chacun s'approprie incessamment les schémas épiques pour bâtir sa propre histoire, son propre rêve.

A ce bovarysme obligé, les médias modernes apportent une considérable contribution. Avec eux sont apparus les héros nés de rien - de recevoir simplement l'éclairage public pendant un bref moment - les héros de 15 minutes. Des héros dont les actes réels n'ont plus guère d'importance, les médias recherchant surtout à présenter certains types de personnalité précis, comme dans le film de Stephen Frears *Héros malgré lui* (1992). A la limite, on en arriverait à cette situation où un parfait inconnu pourrait se retrouver célèbre du jour au lendemain, comme par le seul effet d'une contagion sociale et sans savoir pourquoi, comme dans le roman *L'idole* (2004<sup>79</sup>) de Serge Joncour.

\*

En même temps, demeurent quelques grandes figures, des héros-étalons, plus universellement célébrés que jamais, la puissance des médias aidant. A notre époque, les héros se sont ainsi multipliés et particularisés dans tous les domaines. La modification des règles épiques, nous venons de le voir, l'aura permis. Mais, au total, nos héros sont moins triomphateurs que patients et même souffrants, dès lors qu'à travers cette souffrance

---

<sup>77</sup> Paris, Flammarion, 1998.

<sup>78</sup> Voir notamment G. Levi *Le pouvoir au village. La carrière d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle* (1985, trad. fr. Paris, Gallimard, 1989). Voir également J. Revel (dir) *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil/Gallimard, 1996.

s'incarnent des vertus de courage, de ténacité, de fidélité à un idéal - valeurs au nom desquelles on peut bien célébrer les conquérants de l'inutile, tous ceux, sportifs et collectionneurs d'exploits physiques, dont les victoires sont aussi splendides que dérisoires. Héros était celui qui mettait sa vie en jeu au nom d'un but supérieur. Ce fut encore le cas d'un Nelson Mandela mais héros est désormais plus souvent et plus simplement celui qui est capable de faire ou de subir une chose très pénible ou difficile. Ayant cessé d'être un problème métaphysique, a-t-on souligné, le mal ne se ramène plus guère de nos jours qu'à la difficulté pratique d'atténuer et d'alléger les maux de la vie...<sup>80</sup>

*Caractère victimaire des héros modernes.*

Une enquête menée auprès de lycéens de la région parisienne confirme ce caractère victimaire des héros modernes, surtout dès lors que leur souffrance est liée à la défense d'une cause juste : Nelson Mandela est le personnage qui recueille le plus de suffrages<sup>81</sup>. Les autres figures les plus citées sont celles de Martin Luther King, Mère Térésa, l'abbé Pierre et (de manière assez surprenante en France) Malcom X. Les grands noms du sport et du spectacle n'apparaissent qu'au deuxième rang ; artistes et savants sont encore moins souvent cités. Si une souffrance ou un sacrifice particulier ne la justifie pas, la célébrité est de nos jours banalisée. Comme le note J. G. Ballard, les séries qu'Andy Warhol a réalisé de Marilyn Monroe ou de Liz Taylor l'illustrent parfaitement. Ces célébrités y paraissent prêtes à être consommées comme des potages en sachet. Leur représentation en série expurge tout ce qu'elles peuvent avoir de tragique et les couleurs que Warhol leur donne rappellent les livres à colorier de l'enfance (*La foire aux atrocités*, 1969 & 1990, p. 33<sup>82</sup>).

Le régime propre de l'héroïsme n'est plus guère celui de l'éblouissement. Au contraire, un trop grand tapage, un exploit trop net desservent le héros et entachent sa célébrité d'un soupçon.

En 1920, ce fut le cinquantième anniversaire de la III<sup>e</sup> République en France en même temps que la première cérémonie rendue à un soldat inconnu de la guerre qui venait de s'achever. On pensa donc lier les deux événements et installer ensemble au Panthéon, Gambetta et le soldat anonyme. On renonça vite à ce projet, le destin politique du premier semblant bien artificiel par rapport aux sacrifices des combattants de la Grande Guerre, dont on s'interrogea sur la manière adéquate de les célébrer<sup>83</sup>.

---

<sup>79</sup> Paris, Flammarion, 2004.

<sup>80</sup> Voir I. Hassan *Crise du héros dans le roman américain contemporain*, Paris, M. J. Minard, 1963.

<sup>81</sup> Voir A. Muxel *Les héros des jeunes Français : vers un humanisme politique réconciliateur* in P. Centlivres, D. Fabre et F. Zonabend (Dir) *La fabrique des héros*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1998.

<sup>82</sup> trad. fr. Paris, Ed. Tristram, 2003.

<sup>83</sup> Voir J. Ajalbert *Comment glorifier les morts pour la patrie ?*, Paris, G. Crès, 1916.

*L'héroïsme pur.*

Seulement, parce qu'il est devenu moins tapageur, il serait vain de croire que l'héroïsme a disparu. En fait, il est plus envahissant que jamais. Correspondant essentiellement à l'affirmation d'une conscience face au monde, l'héroïsme peut être partout. Dès lors que les schémas épiques sont devenus éminemment plastiques, il n'est plus de cause, plus d'événement, qui ne puisse – qui ne doive - avoir ses héros. Les services d'information peuvent les produire à la demande.

On sait que c'est ce que fit l'armée américaine en Irak en 2003 pour la "libération" du soldat Jessica Lynch.

De nos jours, plus que jamais, exister c'est être un héros. Et que l'héroïsme soit devenu une affaire de conscience plus que d'exploit assure une continuité entre les héros célèbres et les héros anonymes. Après les figures mentionnées ci-dessus, les lycéens citent également comme héros des membres de leur famille. Notre époque n'aura fait ainsi que rendre plus vivace que jamais cette logique épique qui tient à une perception légendaire de soi, bâtie selon des schémas récurrents et qui forment l'armature de nos rêveries. Que cette édification fantasmatique de nous-mêmes ait ou non recours à un tiers héroïsé (on se rêve en empruntant les traits d'un héros), que la rêverie de soi ait lieu ou non par procuration, *l'héroïsme désigne plus que jamais le langage premier sous lequel l'homme est à même de se dire et de se penser.* Mais il faut ici plus précisément distinguer entre les héros, qui fournissent un répertoire d'actes et de postures mais auxquels on ne s'identifie pas forcément et les stars et désormais de simples « influenceurs », qui plaisent surtout pour l'identification qu'elles suscitent, à travers un look, un style de vie ou des performances, sur un marché dont la rotation doit par conséquent être beaucoup plus rapide.

Le domaine héroïque est devenu appropriable et l'on y voit volontiers un trait propre à notre époque. Toutefois, si certains dispositifs actuels accentuent certainement ce trait – comme les réseaux sociaux, qui peuvent créer l'illusion d'une proximité quasi instantanée aux célébrités - il semble que les récits et imageries héroïques aient toujours eu cette fonction de mettre à la disposition du plus grand nombre les figures de héros, en même temps que de permettre au peuple de s'approprier, à son niveau leurs exemples et leurs vertus. C'est notamment ce qu'invite à souligner la littérature de colportage à l'âge classique, telle qu'elle est décrite par Robert Mandrou (*De la culture populaire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La*

*Bibliothèque bleue de Troyes*, 1964<sup>84</sup>). Dans ces almanachs et courts romans, sans réels auteurs, souvent directement composés par les ouvriers des imprimeries et qui circulaient de villages en villages, étant plus souvent dits que lus, les bergers sont les plus heureux des hommes. Ils le sont davantage que les nobles dans leurs châteaux. On critique les riches, les bourgeois, les clercs et les curés, qu'on vole sans scrupules (des brigands comme Cartouche ou Mandrin sont d'ailleurs très populaires). Mais on exalte certaines valeurs nobles.

Très représentatif de l'histoire dite « des mentalités », cet ouvrage veut reconstituer les représentations courantes de l'époque, notamment pour comprendre comment elles soutenaient idéologiquement les structures et les inégalités sociales d'alors. Cependant, nombre de représentations paraissent en forte continuité avec les nôtres : l'amour et les passions comme premiers moteurs, le crédit dont bénéficient les révoltés, les héros comme modèles de vie inspirants, ayant surmonté des épreuves, ce qui conduit à regarder avec faveur des victimes ou des personnages ayant subi des échecs exemplaires, etc.

A partir d'exemples héroïques, chacun est invité à écrire le roman de sa propre vie. Et sans doute nos contemporains ne s'en privent-ils pas. De plus en plus souvent, à les écouter parler d'eux-mêmes, leur ton de voix, la construction de leur discours étonnent. On dirait qu'ils répondent à une interview !

Cette notation toute subjective n'engage évidemment que l'auteur, qui ajoute que cela lui paraît plus frappant aux Etats-Unis qu'en Europe.

Cela, les émissions de télé-réalité l'illustrent jusqu'à la caricature. Fondées sur l'observation interminable de personnages les plus communs possibles, elles présentent comme un exploit le simple fait d'être soi, comblant par-là le narcissisme jusqu'à l'extase, conférant aux petits événements de vies banales un intérêt national et adaptant à leur mesure les schémas épiques, jouant de ce luxe que seul les médias délivrent : le commentaire public sur soi, la présentation publique de soi par un tiers et à la troisième personne, qui reste l'un des signes extérieurs d'importance les plus manifestes dans nos sociétés. Certaines émissions, à cet effet, sollicitent la collaboration de psychologues et de psychiatres, délivrant de doctes commentaires sur la personnalité de ceux qui sont en représentation. En termes de contenu des récits, cependant, comment appliquer des schémas épiques à des situations, à des personnes banales, au mieux pittoresques ? L'héroïsme moderne a trouvé depuis longtemps la réponse à cette question en creusant une veine inépuisable : la passion amoureuse.

---

<sup>84</sup> Paris, Stock, 1964.

Dans la littérature française, a-t-on ainsi noté, l'héroïsme épique s'est transmué peu à peu en une sorte d'égotisme supérieur - d'abord, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, avec l'apologie des passions fortes et la théorie du beau crime chez Diderot (*De la poésie dramatique*, 1758), puis la morale du surhomme chez Stendhal et Balzac, avant que l'héroïsme ne devienne finalement le propre de l'Artiste et surtout de l'amoureux. Avec Racine, la tragédie héroïque verse volontiers dans l'analyse des passions (*Andromaque*, 1668). L'amour y devient la passion dominante (*Britannicus*, 1669). Dans l'*Orlando* de Haendel (1733), Roland est encore exhorté à se consacrer à la gloire plutôt que de penser à l'amour, sentiment efféminé qui perturbe la raison mais auquel tous les personnages de cet opéra, de fait, se consacrent<sup>85</sup>. A l'âge moderne, la passion amoureuse deviendra un signe d'élection entre individus, de sorte qu'aimer à la folie suffira à définir le héros. Gratuite, béatifiante, irrésistible et justifiante, la passion aura toutes les vertus de la grâce<sup>86</sup>. Dieu me dira peut-être : il te sera beaucoup pardonné parce que tu as beaucoup aimé, s'écrie Julien Sorel (*Le rouge et le noir*, 1830, p. 633<sup>87</sup>).

\*

#### *L'héroïsme des romances.*

Héroïques, ainsi, sont les romances, construites sur l'idée que l'humanité véritable - l'humanité désirable - est toute singulière, exceptionnelle et ne saurait à ce titre que relever d'un destin, inscrit dans les traits même de l'être amoureux et qui rejette la plupart des autres individus dans l'inexistence. Il faut que le héros soit terne ou, plus précisément, figé dans l'expression d'un certain type d'individus, pour que les personnages secondaires soient nombreux - comme chez Zola ; comme dans le roman de Sinclair Lewis *Babbitt* (1922<sup>88</sup>), où George F. Babbitt, agent d'affaires immobilières, est l'Américain moyen. Tandis que dans les romances courantes, la plupart des personnages sont frappés par une inexistence de moyens, pourrait-on dire, tant les vertus sont toutes accaparées par les héros aimés, qui cumulent beauté, chance, intelligence, etc. Comme si l'on était toujours seul à aimer et à pouvoir être aimé. Cela, pourtant, ne nous choque guère. Nous l'acceptons comme naturel, comme véracé

---

<sup>85</sup> Dès l'anonyme *Roman d'Enéas* (1160, Genève, Slatkine, 1975), le romanesque amoureux le dispute à l'épopée guerrière.

<sup>86</sup> Voir P-H. Simon *Le domaine héroïque des lettres françaises, X<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, A. Colin, 1963.

<sup>87</sup> Paris, Gallimard, 2000.

<sup>88</sup> trad. fr. Paris, Stock, 1947.

même et, de fait, cet héroïsme amoureux est aussi patent et aussi indiscuté dans la “grande” littérature que dans les passions débitées en feuilletons et romans de gare.

*Le succès de la collection Harlequin.*

S’il s’agit d’expliquer l’énorme succès de la collection *Harlequin* ou d’autres - ces romans “à l’eau de rose” dont les tirages n’ont guère d’équivalent et qui touchent des femmes de tous profils et de toutes conditions - on ne sait en général que mobiliser les inévitables “tartes à la crème” sociologiques (un refuge face à la crise, à la perte des valeurs, etc.) et psychanalytiques (l’homme idéalisé de ces romans représenterait en fait la mère perdue de la petite enfance, etc.). Les choses, pourtant, sont sans doute beaucoup plus faciles à comprendre si l’on remarque que dans le monde d’Harlequin, la passion est épurée de tout tiers<sup>89</sup>. Les amants se suffisent et autour d’eux les êtres ne font que remplir des utilités, des fonctions, comme l’inévitable “rivale” dont le portrait permet de faire valoir par contraste la jeunesse, la douceur et la retenue de l’héroïne et qui, dans l’économie de l’intrigue, a essentiellement pour fonction de faire comprendre à notre héroïne qu’elle est amoureuse et de faire valoir de manière objective, par son opposition jalouse, la beauté de celle-ci. Chez les autres, l’amour est un fiasco ou il n’existe pratiquement pas. De fait, le grand mâle ombrageux le rencontrera comme pour la première fois chez la frêle héroïne, si les autres - ces garces ! - se tiennent à leur place. Dans ces romances, même la mère est effacée - l’héroïne est souvent orpheline. Dans une littérature romanesque particulièrement destinée aux femmes, la maternité est pratiquement absente, a-t-on noté<sup>90</sup>. En revanche, la sexualité y occupe de plus en plus de place. Or c’est proprement cette neutralisation des tiers qui fait rêver. Cette élaboration fantasmatique d’un monde épuré et libre et non l’intrigue en elle-même, que la grande majorité des lectrices, sans doute, n’est pas assez stupide pour prendre pour argent comptant<sup>91</sup>. Pas davantage que les enfants ne croient vraiment aux contes qu’ils aiment entendre raconter. Et pas davantage qu’un public – plus masculin cette fois – qui se passionne pour les exploits de quelque footballeur et accède à travers eux, par procuration, à un triomphe narcissique de puissance et d’acclamations, n’imagine qu’ils vont changer le monde<sup>92</sup>.

---

<sup>89</sup> Voir A. Houel *Le roman d’amour et sa lectrice*, Paris, L’Harmattan, 1997, p. 134.

<sup>90</sup> Voir M. Coquillat *Romans d’amour*, Paris, O. Jacob, 1988.

<sup>91</sup> Voir J. Radway *Reading the romance*, University of North Carolina Press, 1984, qui souligne la compétence des lectrices, notamment pour deviner quand c’est un homme qui se cache sous le pseudonyme de l’auteur.

<sup>92</sup> Voir J-P. Toussaint *Football*, Paris, Minuit, 2015.

En ce sens, la fiction héroïque se suffit à elle-même. Elle est son propre attrait. A travers elle, un instant, le monde est clair et facile, plein de choses et de valeurs qui existent en elles-mêmes, par delà le jugement d'autrui qui est neutralisé dans l'unanimité. *Dans l'affirmation de l'objectivité d'une valeur, il y a l'incontestable plaisir d'être déchargé du poids des autres. C'est pourquoi il est plaisant d'avoir des héros : ils vainquent les autres pour nous en rendant, par l'exemple, nos valeurs incontestables.* Ils soumettent les autres pour nous, au sens où ils les obligent à se taire, à rester à leur place, à ne pas déranger. Et c'est pourquoi, aussi bien, nous voulons nos héros *incontestables*, en leur allouant toutes les vertus disponibles. Sous ce jour, admirer est un plaisir *dynamique* dont le propre est de nous délivrer moins du monde que de nos semblables. Dès que l'esprit ne se reconnaît plus dans les choses autour de lui, il souhaite l'intervention d'une seule tête, d'un chef. Ainsi naît l'appel à la dictature, note Paul Valéry (*Regards sur le monde actuel*, 1931, p. 918<sup>93</sup>). La masse idéalise la grande volonté, note Nietzsche, car chacun se dit que s'il avait la même, il n'y aurait plus de limites à son égoïsme. Le grand homme, ainsi, doit avoir toutes les qualités de la masse. Moins elle aura honte devant lui, plus il sera populaire (*Humain trop humain*, 1878, § 460<sup>94</sup>).

Notations très banales qu'Antoine de Saint-Exupéry formule de manière moins méprisante : le chef n'est pas celui qui sauve les hommes mais celui que les hommes sauvent. Chef est celui qui nous montre assez d'estime pour avoir besoin de nous. Il est le génie du peuple ainsi mais il n'y a pas de génie qui remplace la poussée en avant d'une population (*La morale de la pente*, 1940<sup>95</sup>).

Dans cet élève qui réussit en classe, nous aurons tendance à reconnaître non pas celui que les maîtres préfèrent ou qu'un certain système de sélection favorise mais *le meilleur*. L'excellence étant ainsi donnée pour objective et non pas liée à l'appréciation de tel ou tel qui pourrait ne pas être d'accord avec nous, nous aurons neutralisé la médiation de tous tiers dans son appréciation. Nous aurons rendu le monde clair. Et bientôt, au bout de cette logique, notre héros-bon-élève sera jugé être loin au-dessus de tous les autres... L'amoureux agit-il différemment ? Et n'est-ce pas ainsi qu'on papote ? L'épopée s'enracine dans l'oralité commune, avons-nous souligné. Dès lors, écoutez donc les gens raconter ce qu'il leur arrive. Tout, à les entendre, s'est passé de manière très simple. Ils ont clairement fait valoir leur point de vue et les autres, en face, n'ont pu que reconnaître qu'ils avaient raison ; ils se sont tu ou bien ont été de mauvaise foi, jusqu'au ridicule, etc. Chacun rejoue son rôle en parlant et l'améliore en l'épurant de l'opposition des autres, des fâcheux. Chacun passe son temps à

---

<sup>93</sup> *Œuvres complètes II*, Paris, Pléiade Gallimard, 1960.

<sup>94</sup> trad. fr. en 2 volumes Paris, Gallimard, 1987.

raconter des histoires. Et c'est ainsi que la vie a un sens car raconter, c'est consolider son identité.

\*

*Un imaginaire commun pour dire sa propre singularité.*

Il est facile sans doute de souligner l'inconsistance de nos rêveries courantes. Nous voudrions être connus de toute la Terre et nous nous contentons en fait de l'estime de cinq ou six personnes, remarquait Pascal (*Pensées*, 1670, n° 120 Lafuma<sup>96</sup>). Il reste qu'une vie ne paraît guère pouvoir se soutenir sans recourir à quelques images, à quelques formules communes. *L'homme n'est qu'un rêve. Dès qu'il pense sa propre existence, il s'en dépossède aussi bien en se fiant à un imaginaire commun, héroïque, pour affirmer sa singularité. D'emblée, l'intensité d'existence est contradictoirement pensée comme une intensité de reconnaissance.*

*Une création collective.*

On a souligné maintes fois le caractère de création collective de l'épopée et des figures de héros. A travers le parcours de ses héros, un groupe expérimente ce qui est pour lui la valeur sociale fondamentale. Il acquiert une perception de sa propre existence en tant que telle. La société existe à travers ses héros, peut-on ainsi souligner en une perspective durkheimienne<sup>97</sup>. De sorte que dans le statut des héros joue un essentiel phénomène d'accrétion collective. En termes économiques, on parle d'un effet de halo qui conduit, une fois un mérite reconnu à un homme ou à une institution, à formuler tous les autres jugements à l'unisson. Un effet qui frappe les membres d'une entreprise, aussi bien que les analystes et les journalistes et qui peut conduire à ne plus du tout reconnaître la situation économique réelle<sup>98</sup>. En photographiant la grange la plus photographiée d'Amérique, note Don De Lillo dans son roman *Bruit de fond* (1984, pp. 21-23<sup>99</sup>), on ne vient pas enregistrer une image mais en consolider une. Chacune en effet renforce encore le mythe. Tout de même, les premiers acheteurs du *Thriller* (1982) de Michael Jackson – le disque sans doute le plus vendu de toute l'histoire de la musique - ont simplement acheté un disque qu'ils aimaient, note un auteur.

---

<sup>95</sup> *Œuvres complètes II*, Paris, Pléiade Gallimard, 1999.

<sup>96</sup> *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963.

<sup>97</sup> Voir S. Czarnowski *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick, héros national de l'Irlande*, Paris, Alcan, 1919. Sur cet ouvrage, voir D. Fabre *L'atelier du héros* in P. Centlivres, D. Fabre & F. Zonabend (Dir) *La fabrique des héros*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1998.

<sup>98</sup> Voir P. Rosenzweig *The Halo Effect*, Free Press, 2007.

<sup>99</sup> trad. fr. Paris, Stock, 1986.

Mais passé un certain niveau de ventes et dès lors que les médias ont commencé à en traiter comme d'un événement, le disque a sollicité la réponse de chacun, comme si chacun en achetant ou en n'achetant pas était invité à voter - ceux qui achetaient étant ainsi invités à consommer leur propre acte de consommation<sup>100</sup>. Le succès est comme la foule qui s'entasse dans le café où il y a déjà foule et déserte le café d'en face, non parce qu'on y est mal servi mais parce qu'il est vide. Le phénomène s'auto-entretient et l'on en arrive au constat que, dans tous les domaines, 10% des individus ont une contribution qui égale celle des 90% restants – 16 compositeurs, a-t-on calculé, ont produit la moitié des œuvres de musique classique enregistrées et jouées aujourd'hui et 235 autres compositeurs l'autre moitié<sup>101</sup>.

Comment était la grange la plus photographiée d'Amérique avant de le devenir ? En quoi était-elle différente des autres granges ? Avait-elle quoi que ce soit de différent ? C'est précisément ce qu'on ne peut dire, parce qu'il y a le mythe et que nous en faisons partie. Exactement comme il nous est à peu près impossible de savoir qui était Hitler jeune à Vienne, nous qui savons ce qu'il a fait par la suite. Nous ne pouvons plus concevoir un Hitler avant Hitler et, serions-nous même capables de nous transporter à cette époque, nous ne pourrions le voir comme il était et était vu alors.

#### *Le rêve d'un animal hiérarchisé.*

On a souligné tout ceci mais rarement ce qu'il indique : que les premières images qu'un homme a de lui-même sont toujours empruntées aux autres - elles sont celles que lui concède l'imaginaire commun. Ainsi, alors qu'aujourd'hui de nombreux romans sont écrits par des femmes, a-t-on remarqué, on rencontre rarement des personnages féminins centraux aux physiques ingrats ou médiocres, inaptes à aimer les hommes ou à s'en faire aimer<sup>102</sup>. De sorte que *s'il est un domaine où l'homme marque particulièrement son ancrage dans le fonds de son espèce, c'est l'héroïsme sans doute. C'est la manière dont se formule l'idéal de grandeur personnelle et la conception de l'homme qu'il implique : l'individualité s'affirme dans l'exemplarité, c'est-à-dire dans une prééminence particulière que les valeurs communes valident. N'est-ce pas là le caractère que doivent inévitablement prendre les rêveries d'un animal qui, à l'instar du loup ou du dauphin, est naturellement grégaire et fortement hiérarchisé ?*

**4. 2. 17.**

---

<sup>100</sup> Voir G. Marcus *Lipstick Traces*, 1989, trad. fr. Paris, Allia, 1998, pp. 126-127.

<sup>101</sup> Voir D. K. Simonton *Greatness : who makes History and why ?*, New York, Guilford Press, 1994.

<sup>102</sup> Voir V. Despentès *King Kong Theory*, Paris, Grasset, 2006, p. 10.

*L'humanité sous le signe de la rareté*

Quoi qu'il en soit, le régime épique a ceci de particulier qu'il dessine un monde où toutes les existences n'ont ni la même valeur ni surtout la même intensité mais où toutes, néanmoins, sont coordonnées et forment un tout, la place et le rôle de chacun étant nettement marqués et différentes fonctions ainsi distribuées. Tous ceux qui ne s'intègrent pas à ce schéma ou lui apportent peu ayant tendance à être fondus dans la masse – à ne pas être cités au générique. Par leur construction même, *les schémas épiques situent les chances de l'humain dans un petit nombre d'hommes, dont ces héros qui rassemblent volontiers toutes les vertus et la force et la beauté ("the winner takes all")*.

“O la vile chose, et abjecte que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité”, s'écrie Montaigne avec Sénèque (*Essais*, 1580-1588, II, fin de l'Apologie<sup>103</sup>). Telle est bien la devise de l'héroïsme. Cet exclusivisme qui revendique pour un seul toutes les vertus est sans doute un autre effet marquant du narcissisme que nous avons reconnu à la source des rêveries constitutives des fictions héroïques. *C'est là surtout une vision qui nous est si naturelle que nous ne remarquons pas ce qu'elle signifie : que la véritable humanité est, d'un commun entendement, inscrite sous le registre de la rareté, la plupart des hommes devant communément nous demeurer indifférents et ne pas faire partie de notre monde parce que notre attitude familière n'est pas de rechercher l'humanité dans la diversité humaine mais, tout au contraire, dans quelques individus auxquels on prêterait un grand nombre de qualités*. Le surhomme, ainsi, est une rêverie pérenne (on le retrouve aujourd'hui dans les perspectives transhumanistes, voir 3. 3. 17.), quoiqu'un paralogisme épique.

***Le surhomme.***

*Logique du surhomme.*

L'héroïsme a ceci de difficile que sa définition est très incertaine. Il devrait tenir à la reconnaissance d'un exceptionnel pouvoir d'agir chez un individu, qui ne procède pas de quelque causalité externe, magique ou divine mais d'un ressort interne et qui témoigne ainsi des capacités de l'homme en général<sup>104</sup>. Mais si cela, qui fait le fonds de l'humanité, n'est atteint que par quelques héros, l'homme vrai est rare, la plupart des hommes demeurant en-deçà de leur humanité. Logiquement, pour rendre compte de l'héroïsme, il faut donc faire intervenir une grâce (les héros sont bénis des dieux) ou dire que les hommes les plus exceptionnels sont, par un effet de sur-nature, plus qu'humains. Comme s'ils existaient pour qu'il puisse y avoir des hommes plus grands

<sup>103</sup> 3 volumes, Paris, Garnier, 1948.

<sup>104</sup> Voir P. Zumthor *Essai de poétique médiévale*, 1972, Paris, Seuil, 2000, p. 384 et sq.

qu'eux, qui sont déjà plus grands que tous. Comme si le destin de l'homme passait par l'action de certains hommes capables de surmonter et de hisser l'espèce.

Comme l'écrit Ralph Waldo Emerson, la race humaine évolue à travers quelques individus qui semblent exister plus intensément que les autres (*Les surhumains*, 1850<sup>105</sup>). Portés par le désir de franchir les limites du monde - animés par ce *pothos* ou envie d'aller toujours plus loin, vers l'ailleurs et l'impossible, que les historiens anciens attribuaient à Alexandre le Grand - les héros sont des surhommes. Ils représentent le soleil de leur race, écrit Carl Gustav Jung (*Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, 1912, p. 345<sup>106</sup>). Le héros peut être qualifié de surhomme car il n'est plus lié à ce que furent les hommes - y compris ses ancêtres, aussi prestigieux soient-ils. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté, écrira Nietzsche dans le Prologue de son *Zarathoustra* (1883-1885<sup>107</sup>). L'homme est un passage et un déclin.

Qu'importe que tout ceci puisse être payé du malheur d'innombrables autres hommes. Pour Machiavel, le grand homme est certainement au-dessus des lois communes. Il peut bien agir contre sa parole, contre la charité, l'humanité et la religion (*Le Prince*, 1532, chap. XVIII<sup>108</sup>). A travers nombre de lieux communs sur le nécessaire égoïsme et la dureté non moins nécessaire du grand homme d'action, l'héroïsme a des valeurs qui ne sauraient être confondues avec les valeurs morales - auxquelles elles s'opposent mêmes par essence qui, trop humaines, s'appliquent à la communauté des hommes sans distinctions (mais il y a un héroïsme moral). Le héros, précisément, a quitté cette humanité là. Il ne saurait être jugé comme les autres hommes mais seulement pour ce qu'il dévoile de la nature humaine, dont il est comme l'agent par ses actes et qu'il précède en quelque sorte par nature en tant qu'il est sur-humain.

Le surhomme n'a donc plus de compte à rendre à l'humanité commune. Plus même, il la dépasse à ce point qu'il ne peut guère attendre qu'elle le reconnaisse à sa juste valeur. Peut-on croire, en effet, qu'un chien s'attache à son maître pour ses qualités les plus humaines ? Machiavel ainsi se rend bien compte que le héros ne saurait guère être reconnu comme tel par le vulgaire. Lequel ne retiendra que ses actions d'éclat. Le surhomme est distinct des hommes. Il n'est pas un héros en ceci. Sa supériorité doit pourtant être dite du point de vue des hommes, selon leurs valeurs, ce qui est impossible - comme cela éclate chez Nietzsche.

\*

*Nietzsche.*

Plus personne ne voit en Nietzsche l'idéologue ayant pu fournir quelques éléments de doctrine au nazisme et cela est à la fois regrettable et fort étonnant. Regrettable car, ainsi édulcorée, on s'interdit d'appréhender véritablement une pensée que les nazis ont pu utiliser, il faut bien le reconnaître, sans trop forcer les textes, contrairement à ce qu'on admet désormais le plus souvent de nos jours. Cela est fort étonnant car il faut quand même une ferme cécité pour choisir de ne pas

---

<sup>105</sup> trad. fr. Paris, A. Colin, 1895.

<sup>106</sup> trad. fr. Paris, Le Livre de poche, 1993.

<sup>107</sup> trad. fr. Paris, Idées Gallimard, 1971.

lire ou de ne pas commenter - en assurant vaguement qu'elles sont contredites par d'autres passages de l'œuvre - ce genre de formules, fréquentes sous la plume de Nietzsche : "une aristocratie saine doit prendre sur elle de sacrifier sans mauvaise conscience une foule d'êtres humains qu'elle rabaissera à l'état d'hommes diminués, d'esclaves" (*Par-delà bien et mal*, 1886, IX<sup>e</sup> Partie, 258<sup>109</sup>).

De fait, tout ce qui a trait au thème du surhomme chez Nietzsche fait l'objet de nombreuses préventions de la part des commentateurs, qui s'empressent souvent de le rattacher à une thématique nietzschéenne plus générale, comme pour le désamorcer – Heidegger a montré l'exemple dans *Qu'appelle-t-on penser ?* (1954, p. 55 et sq.<sup>110</sup>). Le surhomme – rebaptisé "l'outre-homme" à l'occasion<sup>111</sup> – représente, nous dit-on ainsi, la négation radicale de toute transcendance par rapport à l'homme, etc. On imagine ce qu'auraient inspiré à Nietzsche lui-même de tels embarras, de telles pudiques précautions face à sa propre pensée !<sup>112</sup>

Certes, le surhomme nietzschéen n'est pas l'homme ordinaire assouvissant ses passions jusqu'à la démesure, ni ne correspond à une nouvelle espèce d'homme ayant rejeté l'humanité au point de paraître cruel et terrible à ceux qui ne peuvent se hisser jusqu'à sa hauteur. Le surhomme nietzschéen n'est pas un homme supérieur. Il n'est pas même cet homme nouveau que les tyrannies modernes s'efforceront de créer, s'il est vrai qu'il a néanmoins de commun avec lui de surmonter l'humanisme chrétien, une fois prononcés la mort de Dieu et le dépassement des valeurs et de désigner l'homme comme un simple passage (*Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, De l'homme supérieur).

Libéré du ressentiment qui jusque là s'employait à abaisser le pouvoir de la volonté, il est essentiellement l'homme d'un vouloir restauré dans son innocence – ce que veut le cœur ardent naît du caractère violent et sauvage de la vie. Le génie, la forte individualité ne sont ni le sage, ni l'homme d'Etat. Ceux-ci veulent l'anéantissement d'eux-mêmes pour la réalisation d'un bien qui les dépasse. Ils veulent quelque chose d'illogique et ne sont pas intelligents (*Humain trop humain*, 1878, § 235<sup>113</sup>). Le surhomme ne saurait donc être un héros au sens laudatif du terme. Ni un grand homme car, parmi eux, la fausse monnaie règne, écrit Nietzsche (*Par-delà bien et mal*, 268). Le succès a toujours été le plus grand des menteurs.

Le surhomme retrouve l'existence en ce qu'elle se suffit à elle-même et ne réclame plus le soutien de quelque arrière-monde idéal. Le surhomme nietzschéen atteint la suprême réalité, au sens où la volonté de puissance, la vie même, reconnue pour ce qu'elle est invite l'homme à se dépasser dans le surhomme<sup>114</sup>. Le surhomme nietzschéen, prévient Martin Heidegger, n'est pas un homme exceptionnel qui appliquerait la philosophie nietzschéenne. Il accomplit son époque et, en

---

<sup>108</sup> trad. fr. Paris, Nathan, 1982.

<sup>109</sup> trad. fr. Paris, Idées Gallimard, 1971.

<sup>110</sup> trad. fr. Paris, PUF, 1988.

<sup>111</sup> Voir M. Cacciari « Le Jésus de Nietzsche » *Esprit*, n° 298, octobre 2003, pp. 134-144.

<sup>112</sup> Voir A. Monville *Misère du nietzschéisme de gauche*, Paris, Aden, 2007.

<sup>113</sup> trad. fr. en 2 volumes Paris, Gallimard, 1987.

<sup>114</sup> Voir A. Simha *Nietzsche*, Paris, Bordas, 1988, p. 190 et sq.

ce sens, surmonte le nihilisme (voir 1. 7. 10.) ; à la pointe de la réalité déterminée par la volonté de puissance (*Le mot de Nietzsche « Dieu est mort », 1949*<sup>115</sup>).

Seulement, chez Nietzsche, la conception du surhomme est inséparable de celle selon laquelle le sens de la civilisation est de permettre à des individus d'exception de réaliser de grandes oeuvres, sans souci du bien-être de la multitude. Elle est inséparable d'une exaltation toute mythique de l'idéal aristocratique et finalement héroïque, malgré toutes les réserves que nous venons d'énoncer<sup>116</sup>. Toute élévation du type humain a été l'oeuvre d'une société aristocratique et il en sera toujours ainsi, écrit Nietzsche (*Par-delà bien et mal, 257*). L'oeuvre d'une société hiérarchique qui croit à l'existence de fortes différences entre les hommes et qui a besoin d'une forme quelconque d'esclavage. Le fait premier de toute l'histoire est que vivre c'est dépouiller, dominer ce qui est étranger et plus faible. La vie est volonté de puissance (259). Nietzsche pense une aristocratie parce qu'il pense une surhumanité *naturelle* de certains hommes par rapport aux autres. Mais sa perspective n'est nullement celle, romantique, de la génialité individuelle (*La volonté de puissance*, posthume 1901, 183<sup>117</sup>). Nietzsche pense la supériorité humaine en termes de groupe, de civilisation et même de race (*ibid.*, 389).

Le surhomme ne représente pas un idéal. Il est la vie même qui s'affirme, violemment, dans l'histoire, en marquant la supériorité de certains hommes (231). Le surhomme n'est pas un exemple. Pour les autres, les inférieurs, il est redoutable (*Zarathoustra*, II, De la prudence avec les hommes). Il est un monstre, une menace pour l'espèce (*La volonté de puissance*, 470). De sorte que les faibles ne peuvent que se liguier contre lui, avec le secours de la religion (161) ou des idéaux humanistes (230). Le surhomme est un barbare, une brute, pour ceux qu'il côtoie (*Par-delà bien et mal, 257*), en même temps qu'un agent de civilisation.

Et c'est ici que tout se brouille, car le surhomme est supérieur en ce que ses valeurs sont autres et, en même temps, il représente une valeur pour les autres, les simplement autres - l'aristocratie nietzschéenne s'impose, se constate, en effet, même pour être rejetée. Dans les faits, le surhomme doit être triomphant. Il ne peut que vaincre et même convaincre. A défaut, ses propres valeurs seraient relatives à son propre point de vue. D'autres pourraient les nier, les ridiculiser. Sa surhumanité serait conditionnelle, ce qui est absurde. Sous le registre de la valeur, cependant, le surhomme ne peut qu'être rare. Il ne peut être évidemment comme tout le monde. Une seule issue paraît donc logiquement s'imposer : ou bien surhomme est celui qui pousse les valeurs communes à leur extrême intensité. Ou bien celui qui impose ses valeurs par la force et finit par les faire admettre. Or Nietzsche ne veut surtout pas dire cela, dont le surhomme, d'une part, dépasse et renverse les valeurs communes et qui, d'autre part, ne peut qu'être ignoré ou rejeté par la masse – c'était là, alors, un thème assez commun, qu'on rencontre notamment chez August Strindberg. L'échec, le naufrage des hommes supérieurs est la règle, affirme Nietzsche (*Par-delà bien et mal, 269*).

---

<sup>115</sup> in *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1962.

<sup>116</sup> Voir A. Birnbaum *Nietzsche. Les aventures de l'héroïsme*, Paris, Payot, 2000, p. 273 et sq.

<sup>117</sup> trad. fr. Paris, Le Livre de poche, 1991.

Nombre d'idéologies politiques révolutionnaires ont rencontré une difficulté comparable à travers la figure – chrétienne à l'origine – du juste pourchassé, du sauveur politique qui ne rencontre d'abord que l'hostilité du peuple. Une figure dont la nécessité tient au fait que la logique héroïque réclame tout à la fois que les valeurs du héros soient exceptionnelles en même temps que reconnues de tous. La contradiction peut être résolue dans le temps en pariant sur une prise de conscience chez le peuple. Ainsi, les rêveries révolutionnaires finissent-elles bien en général : les consciences s'éclairent d'un coup et la vérité triomphe. Le sauveur est reconnu pour tel. Gageant ce miraculeux effet, Lénine pourra ainsi expliquer que le Parti communiste n'est que la conscience *avancée* du prolétariat. Nietzsche n'est quand même pas aussi naïf – ou cynique – mais, prisonnier des mêmes ressorts épiques, ne trouve pas pour autant de solution, redisant inlassablement que les hommes les meilleurs ne peuvent être nombreux, de sorte qu'ils risquent toujours de succomber à la masse des médiocres. Les hommes ordinaires sont toujours avantagés, dit et redit Nietzsche. Isolés, les supérieurs tombent et se perpétuent rarement (*Par-delà bien et mal*, 268). D'autant que la chance est un facteur déterminant, son absence expliquant que nombre d'hommes supérieurs n'ont pu et ne peuvent paraître, le moment propice faisant défaut pour qu'ils puissent agir (274). En quoi le surhomme nietzschéen est très éloigné du modèle de l'homme d'action, réputé maîtriser n'importe quelles circonstances et ressemble plutôt à quelque philosophe aigri d'être ignoré...

La masse tyrannise les hommes d'exception, leur fait perdre la foi en eux-mêmes (*La volonté de puissance*, 12). C'est le plus faible qui triomphe (324). N'est-il donc d'aristocratie naturelle que la plèbe ? Nietzsche devrait le dire mais alors toute idée d'aristocratie serait biffée. Il s'en tient donc à la représentation absurde d'hommes de l'avenir incapables de s'affirmer dans le présent, d'une caste de forts opprimés par les faibles ; d'une meute de loups martyrisée par un troupeau de moutons.

Au total, le plus étonnant est peut-être qu'on ne perçoive pas davantage, outre les contradictions qui les fondent, le caractère tout à fait banal de ce genre de rêveries à l'époque où elles furent formulées<sup>118</sup>. Comme bien d'autres en son temps, Nietzsche a rêvé de reformer l'homme. Il a joué dans cet espace où l'homme paraît pouvoir être recomposé à merci une fois ôté le voile de Maya des valeurs chrétiennes ou une fois dénoncé l'aliénation du système socio-économique. Rousseau et Schopenhauer en ce sens et non pas Nietzsche, sont à l'origine de visions qui aboutiront selon deux généalogies distinctes d'une part à l'homme nouveau des marxistes et d'autre part à celui d'un certain darwinisme fascisant, fondé sur le culte de la Volonté, qui culmina dans l'idéologie nazie, laquelle ne sera pas plus directement inspirée de Nietzsche qu'elle ne lui sera, il faut le reconnaître, foncièrement infidèle, tant les deux partageaient finalement une même vision du monde assez répandue depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans une nouvelle se déroulant en 1938, Giuseppe di Lampedusa campera encore un « inévitable académicien mangeur-de-curé avec une pointe de nietzschéisme fascisant » (*Le professeur et la sirène*, 1956<sup>119</sup>).

Cette vision influença notamment les figures contemporaines du grand politique, du grand artiste et du grand savant, tous forcément révolutionnaires et d'abord ignorés et rejetés, avant qu'on ne

<sup>118</sup> Voir J. Carey *The Intellectuals and the Masses*, London, Faber & Faber, 1992, notamment p. 15.

<sup>119</sup> trad. fr. Paris, Seuil, 1962.

reconnaisse leur génie – l'artiste créateur d'histoire est néanmoins déjà célébré dans la *Vie de Brunelleschi* (1485) d'Antonio di Tuccio Manetti<sup>120</sup>. Comme s'ils avaient le pouvoir assez miraculeux plus encore que d'éclairer les autres, de transformer les hommes pour les hisser à leur niveau. Une vision épique qui ne nous a pas quittés et dont le paradoxe est de dessiner un profil d'homme supérieur bien peu consistant finalement. Le surhomme nietzschéen ne cherche pas à le devenir, de sorte qu'aucune aspiration à se hisser au dessus de la mêlée n'ouvre de conflit en lui. Nietzsche a dressé un portrait complexe et raffiné de son surhomme, lequel reste cependant largement emprunt d'une mythologie héroïque bien naïve et frustrante si on la compare à certaines visions de l'héroïsme que l'on pouvait rencontrer deux siècles auparavant.

\*

Un sur-homme, au sens propre, ne saurait être reconnu pour tel par les hommes. Ses pouvoirs pourraient bien être immenses, ils ne suffiraient pas seuls à le rendre héroïque. C'est là un paradoxe qui invite à définir le héros comme celui qui correspond aux attributs qu'une société reconnaît être ceux de la grandeur. Mais alors, loin de témoigner de quelque nature supérieure, l'héroïsme peut n'être qu'un simple rôle que l'on peut jouer et feindre. Que de renoncements à la volonté de vivre chez le héros, le dirigeant, la vedette, le spécialiste, note Raoul Vaneigem. Que de sacrifices pour imposer à des gens que l'on tient pour de parfaits imbéciles, à moins de l'être soi-même, sa photo, son nom, une teinture de respect (*Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, 1967, p. 309<sup>121</sup>). La principale visée du héros est de frapper les esprits et toutes ses vertus, en ce sens, sont d'éclat, reconnaît Balthasar Gracian dans son *Héros* (1637<sup>122</sup>).

*Balthasar Gracian.*

Le héros, selon Gracian, rassemble une vingtaine de vertus qui peuvent paraître contradictoires (grandiose, le héros est aussi dissimulé, etc.) si l'on oublie qu'elles ont toutes pour objet de rendre le héros inaccessible, d'assurer sa supériorité - non sans mesquinerie au besoin, Gracian recommandant notamment au héros de ne pas dévoiler ses passions, de ménager l'usage de son propre fonds avec quelque économie, afin que l'impression de sa grandeur ne s'use pas et pour qu'il soit sûr ainsi de conserver l'admiration publique. Le héros évitera particulièrement d'exhiber sa colère ou une cupidité sans frein. Non que de tels travers soient condamnables en eux-mêmes apparemment mais ils représentent les deux écueils principaux contre lesquels toute réputation vient communément se briser. Soucieux de ne pas laisser prise sur sa supériorité, le héros se gardera encore d'autoriser autrui à adopter vis-à-vis de lui quelque liberté de propos et de ton, tant il est vrai qu'une simple saillie peut mettre l'homme du commun au-dessus du héros, écrit

---

<sup>120</sup> trad. fr. *Filippo Brunelleschi : 1377-1446, la naissance de l'architecture moderne : biographie de Antonio Manetti et de Giorgio Vasari*, Paris, l'Équerre, 1980.

<sup>121</sup> Paris, Gallimard, 1992.

<sup>122</sup> trad. fr. Paris, Ed. Champ libre, 1980.

Gracian ! La gloire moderne est née en Italie en même temps que la raillerie, souligne Jacob Burckhardt (*La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, 1860, II, chap. III & IV<sup>123</sup>).

L'héroïsme dont parle Gracian est un rôle. Le héros n'est pas celui qui est naturellement supérieur aux autres hommes. Il est celui qui *s'en distingue*. Même aux prix d'artifices ainsi que d'une large dissimulation. Bien plus qu'une mesure objective de l'être individuel, l'héroïsme est comme un statut social, dont il est plaisant de profiter, dès lors qu'on trouve à faire valoir ses propres qualités. Le héros de Gracian est calculateur, manipulateur et il se connaît bien lui-même. Il n'est pas "une force qui va". A travers cet ouvrage, se dégage ainsi l'impression que l'époque qui a le plus parlé des héros en termes plus qu'humains, jusqu'à les comparer à des demi-dieux, n'est pourtant jamais allé jusqu'à croire à leur véritable sur-humanité. A la différence de la nôtre !

\*

Il peut sembler que cet ouvrage de Gracian était dès son époque une singularité. Représentant comme le chant du cygne d'un héroïsme de pompe et d'épée, d'un héroïsme de spadassin que la Renaissance avait pu exalter mais qui perdit définitivement son éclat au XVII<sup>e</sup> siècle - en France, sous les critiques jansénistes particulièrement.

La modernité de Gracian, néanmoins, est de situer l'héroïsme dans une pure affaire de volonté et non plus, selon l'idéal aristocratique, dans le fait d'une continuité ancestrale, transmise par le sang et déposée dans un grand nom auquel était comme déléguée la permanence de l'être héroïque. Avec Gracian, l'héroïsme tend à ne plus être inscrit dans une sur-nature mais devient le propre d'une volonté libre. Le héros n'est pas élu. Il *choisit* son propre destin. Et parce qu'il n'est plus pour lui de grandeur incontestable et innée, Gracian n'est pas si éloigné des jansénistes. Même si c'est là un aspect qu'il ne développe nullement.

Parce que vous êtes duc, il n'est pas nécessaire que je vous estime mais que je vous salue, expliquera Pascal au jeune Charles-Honoré de Chevreuse, le fils du duc de Luynes, dans ses trois *Discours sur la condition des grands* (1660) ; lesquels parurent avec le *Traité de l'éducation d'un prince* (1670<sup>124</sup>) de Pierre Nicole. Ce dernier s'attachant aussi bien à rappeler aux grands ce qui leur est commun avec les autres hommes – dans leur *Logique de Port-Royal*, Arnauld et Nicole parlent de la sottise des grands (1660-1680, p. 349<sup>125</sup>). Nous devons obéissance aux rois car elle regarde leur office mais l'estime et l'affection, nous ne les devons qu'à leur vertu, disait déjà Montaigne (*Essais*, 1580, I, chap. III<sup>126</sup>). A l'âge classique, l'héroïsme devint définitivement une affaire de qualité individuelle et non plus de lignage. Et en ceci, on en vint à ne plus pouvoir attribuer aux héros des qualités dépassant la nature humaine, ce qui reviendra finalement au XIX<sup>e</sup> siècle, nous l'avons vu.

---

<sup>123</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Plon, 1906.

<sup>124</sup> Paris, Vve C. Saureux, 1670.

<sup>125</sup> Paris, Flammarion, 1970.

<sup>126</sup> 3 volumes, Paris, Aubier, 1948.

En ce sens, Gracian peut être rapproché de Corneille, dont on assimile trop rapidement l'idéal aristocratique à quelque inspiration féodale<sup>127</sup> et qui ne fait plus en réalité de l'héroïsme qu'une affaire de volonté.

*Corneille.*

Les héros de Corneille ont la gloire pour seconde vie, a-t-on dit. Ils aspirent à elle comme à la vie véritable. Or cette surhumanité, a-t-on justement noté, récompense des mérites. "Bourgeois" dans l'âme, les héros de Corneille ne se font un nom ou ne justifient le nom qu'ils portent qu'à force d'exploits<sup>128</sup>. Ils luttent pour la reconnaissance. Pour accéder au point de vue des maîtres<sup>129</sup>. Dans cette lutte, ils écartent toute censure des passions, celles-ci étant le vecteur principal de leur surhumanité. Dans *Nicomède* (1652), Corneille déclare ainsi qu'il n'a mis ni tendresse, ni passion mais le seul courage d'un héros qui dédaigne son malheur. La pièce ne saurait donc susciter la compassion mais l'admiration, qui est quelque fois aussi agréable et qui représente, estime Corneille, une manière de purger les passions dont Aristote n'a pas parlé (*Au lecteur*).

La première vertu des héros cornéliens est une parfaite maîtrise de soi - "maître de moi-même comme de l'univers", ainsi se décrit Auguste dans *Cinna* (1642, V, sc. 3<sup>130</sup>) - maîtrise dont on a pu souligner les racines stoïciennes (voir par exemple, avant sa conversion, la Pauline de *Polyeucte*, 1644, II, sc. 2<sup>131</sup>).

Certes, cet idéal héroïque n'aura qu'un temps. Né de la conciliation du stoïcisme et du christianisme et défendu notamment par Guillaume du Vair (*La philosophie morale des stoïques*, 1585<sup>132</sup>) et surtout *De la constance* (1584<sup>133</sup>) de Juste Lipse, qui sera un grand succès dans toute l'Europe, la figure du sage-héros stoïcien sera passée après 1655<sup>134</sup>. Fontenelle pourra écrire : quand on a le cœur noble, on voudrait ressembler aux héros de Corneille. Quand on a le cœur petit, on est bien aise que les héros de Racine nous ressemblent ! (*Parallèle de Corneille et de Racine*, 1693<sup>135</sup>).

Au Grand siècle, la figure du héros affirme qu'*avec la volonté on peut naître comme à partir de rien*. Le Moi héroïque devient sa propre origine absolue. Il naît dans la décision d'une volonté libre. Au-delà des hommes, l'homme reste encore à créer et ce que peut l'homme est toujours encore à démontrer.

\*

*Humanisme et surhumanité.*

<sup>127</sup> Voir P. Bénichou *Morales du Grand Siècle*, Paris, Gallimard, 1967, p. 20.

<sup>128</sup> Voir J. Starobinski *L'Œil vivant*, op. cit., p. 60 et sq.

<sup>129</sup> Voir S. Doubrovsky *Corneille et la dialectique du héros*, Paris, Gallimard, 1963.

<sup>130</sup> Paris, Bordas, 1984.

<sup>131</sup> Paris, Fayard, 1933.

<sup>132</sup> Paris, Vrin, 1945.

<sup>133</sup> Paris, Garnier, 2016.

<sup>134</sup> Voir P. Bénichou op. cit.

<sup>135</sup> in *Rêveries diverses*, Paris, Desjonquères, 1994. Fontenelle était le neveu de Corneille.

Ainsi, dès lors que l'âge moderne reconnut que le destin de l'homme est entre ses propres mains, nous l'avons vu avec Gracian ou Corneille, la grandeur humaine a pu être pensée comme une surhumanité *choisie*. Mais alors que l'Antiquité concevait que ses héros puissent outrepasser de leur propre nature les limites de l'humanité, jusqu'à tutoyer les dieux, à l'âge moderne, les héros devront se contenter de hisser l'humanité vers le haut, repoussant d'un cran ce qu'est, c'est-à-dire ce que peut, l'homme. Ils devront témoigner pour la liberté humaine, au-delà de toute nature. Si l'on pose que l'homme est libre, en effet, au sens où aucune nature ne le condamne à être comme les autres hommes ont été avant lui, il n'est de droit plus aucune barrière à ce que tous les hommes forment une même communauté – ce qui est la condition impérative pour que les hommes prennent en charge leur destin politique. Mais on ne peut en même temps manquer d'envisager que certains puissent de fait s'affranchir des limites qui retiennent le plus grand nombre, jusqu'à ne plus lui ressembler. *L'humanisme rejette l'idée de surhomme sans pouvoir manquer de l'appeler*. Le surhomme est un legs évident de l'humanisme moderne, bien que toutes les rêveries concernant l'apparition de quelque homme nouveau se soient volontiers réclamées d'un anti-humanisme foncier. L'Antiquité n'aurait sans doute guère compris l'idée de surhomme en effet.

*L'homme supérieur dans l'Antiquité.*

Les Grecs avaient des héros pleins de faiblesses et de passions humaines et en même temps bien supérieurs aux autres hommes sous le registre des qualités humaines. Il n'y avait donc nul besoin de concevoir des plus-qu'humains puisqu'on admettait que l'humanité recouvrait des degrés d'intensité fort distincts.

Ainsi l'homme magnanime, qu'Aristote définit comme celui qui se juge digne de grandes choses et en est effectivement digne et dont il trace même un bref portrait : sa démarche est lente, sa voix grave et son langage posé. Modéré en tout (richesse, pouvoir, fortune), c'est pourtant un extrême de grandeur (*Ethique à Nicomaque*, IV 7-8<sup>136</sup>). Sa nature lui permet de se suffire à lui-même, dans la conscience de sa supériorité. Il n'est qu'affirmation de soi et ignore la dissimulation. Il dédaigne les torts subis. Il a le droit, dit Aristote, de mépriser les autres, car il le fait en vérité. L'homme magnanime est parfait et surtout vertueux quoique sa magnanimité ne relève pas d'une vertu mais d'une nature. On est magnanime. On ne le devient pas, pour Aristote, qui ne voit nulle difficulté à reconnaître que les dons de la fortune contribuent à la magnanimité. Il n'est en effet de vertu qu'en situation pour Aristote. On ne peut être ni courageux dans la paix, ni juste dans la solitude. Pour le héros, c'est une chance que d'avoir une guerre à faire.

*Ambiguïté de l'humanisme.*

En regard du point de vue aristotélicien, l'humanisme est marqué par une essentielle ambiguïté. Il n'admet pas de nature humaine au nom de laquelle distinguer les hommes, en ce qu'ils la réaliseraient avec plus ou moins d'intensité. Mais en même temps, l'homme doit être réformé. Il faut changer les hommes, ce qui revient bien à vouloir leur donner comme une seconde nature. L'homme véritable est rare bien que cela ne dépende que de lui. Il faut donc le pousser, lui

apprendre à devenir pleinement homme. Il faut l'éduquer. Il faut éduquer tous les hommes. L'humanité véritable est en rupture de l'humain. Ce qui force à admettre que les hommes ne font pas l'Homme – pas tous les hommes en tous cas. En quoi l'on retrouve le constat d'une moindre réalisation de l'humanité selon les hommes. En même temps, acquérir l'humanité, selon les principes humanistes, dépend finalement de chacun. C'est un choix libre. De sorte que la question est de savoir pourquoi beaucoup d'hommes ne le font pas. En conjuguant ainsi influence reçue et volonté libre, l'humanisme n'a nullement rompu avec la problématique de la grâce (voir 4. 2. 10).

De sorte que l'âge moderne ne pourra guère se défaire d'importantes contradictions. Il sera inévitablement porté à rejeter toute différence marquée de rang et de place dérogeant à l'égalité foncière entre les hommes, tout en conférant des pouvoirs d'une étendue et d'une intensité jusque là inconnues à quelques hommes véritablement idolâtrés. Il clamera qu'il n'est pas de différences de nature qui puissent suffire à distinguer les hommes quant à leurs droits et voudra que tous aient la même chance d'être formés et d'accéder à une culture n'ayant été au départ l'apanage que de quelques initiés<sup>137</sup>. En même temps, il vouera son système éducatif à la sélection des plus *doués*. L'idée de surhomme qui apparut à l'âge moderne participe de ces contradictions, que seule la rêverie ou la rhétorique permettent de faire oublier.

\*

L'héroïsme tient à la souveraineté d'un acte de parole. D'un acte qui pose comme une main sur le monde, le met en ordre et se l'approprie. En ce sens, l'héroïsme est toujours une révélation en laquelle se joignent essence et apparence, comme l'écrit Maurice Blanchot (*L'entretien infini*, 1969, XIII. La fin du héros<sup>138</sup>). Les héros donnent au monde humain ses valeurs et les mythologies en font ainsi souvent des fondateurs d'Etats. Ces derniers individus sont-ils encore des héros néanmoins ? Oui, s'ils ont fait ce que j'aurais voulu faire à leur place. Car un héros n'agit que pour moi. Il est moi. Il ne peut donc y avoir de héros obscur. Le héros n'est pas s'il n'est reconnu, s'il n'est chanté et ce souci de sa gloire doit dès lors seul lui importer - comme à l'instant de livrer son dernier combat, Roland exhorte ses compagnons à être braves, de peur qu'on n'écrive sur eux quelque mauvaise chanson. Car rien n'est plus versatile que les louanges que reçoivent les héros. Que je ne me reconnaisse plus en lui et je décrirai demain ce que j'adore aujourd'hui. Mes héros sont mes jouets. Dès lors, gloire et célébrité passent nécessairement à côté de ceux qui les reçoivent<sup>139</sup>.

---

<sup>136</sup> trad. fr. Paris, Vrin, 1983.

<sup>137</sup> Voir J. Fiolle *La crise de l'humanisme*, Paris, Mercure de France, 1937.

<sup>138</sup> Paris, Gallimard, 1995.

<sup>139</sup> Voir dans le cas de la célébrité littéraire, N. Heinich *L'épreuve de la grandeur*, Paris, La Découverte, 1999, p. 191 et sq.

Et quant à ceux qui oeuvrent pour la communauté et dont les actes s'imposent durablement à tous, ces individus singuliers avec lesquels je suis obligé de faire, que je me reconnaisse en eux ou pas, ce ne sont plus des héros mais des grands hommes. Peut-être.

\*

*B) Le grand homme.*

**4. 2. 18.**

A partir de la fin du règne de Louis XIV, a-t-on noté, la souveraineté politique ne fut plus pensée en France comme tirant sa légitimité de la guerre<sup>140</sup>. Le grand homme apparut ainsi au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle. On rencontre notamment une distinction du héros et du grand homme chez La Bruyère. Aux vertus tout agressives et militaires du premier répondent celles, bénéfiques, du second. Voltaire nommera les héros des “saccageurs de provinces” et la guerre une “boucherie héroïque” dans son *Candide* (1759, 2<sup>o</sup> chap.<sup>141</sup>). Le héros n'est qu'une variété de l'assassin, dira plus tard Victor Hugo. Déjà, dans ses *Réflexions critiques* (1733, I, p. 127<sup>142</sup>), Jean-Baptiste Dubos avait traité les conquérants de “furieux à charge au genre humain”. Derrière les grands noms se cachent des lâches, des fous, des traîtres, avait déjà suggéré Swift. Voilà les vrais ressorts de l'Histoire ! (*Gulliver*, 1726, Voyage à Glubbubdrib, p. 208 et sq.<sup>143</sup>).

A partir de 1758, les concours d'éloquence de l'Académie française permettront de faire l'éloge des grands hommes de la nation. Antoine-Léonard Thomas s'y illustrera (*Essai sur les éloges*, 1773<sup>144</sup>).

Rousseau sacrifiera lui aussi à la mode à l'occasion d'un concours ouvert par l'Académie de Bastia sur *La vertu la plus nécessaire au héros* (1750-1751 ?<sup>145</sup>). Mais il jugera son texte si mauvais qu'il ne l'enverra pas.

Les *Aventures de Télémaque* (1699<sup>146</sup>) de Fénelon, l'un des ouvrages les plus lus en son temps, présentent particulièrement ce nouvel esprit – on y a d'ailleurs vu le premier grand manifeste de l'esprit bourgeois. Fénelon critique l'ambition, l'esprit de conquête et prône

---

<sup>140</sup> Voir J. Cornette *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris, Payot, 1993.

<sup>141</sup> Paris, Bordas, 1977.

<sup>142</sup> Paris, P-J. Mariette, 1733.

<sup>143</sup> *Œuvres*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1965.

<sup>144</sup> 2 volumes, Paris, 1812. Avec un choix d'éloges.

<sup>145</sup> Voir R. Pintard « Jean-Jacques et le héros » *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, T. LV, 1975, pp. 82-91.

<sup>146</sup> Paris, Gallimard, 1965.

modération et simplicité en tout. Dans le second Livre, avec la figure de Sésostris, il trace le portrait d'un roi au service de son peuple, ne méprisant ni ne rebutant personne, aimant ses sujets comme ses enfants. Le héros, dira-t-on ainsi assez communément à l'âge des Lumières, ne sert que son propre intérêt égoïste quand le grand homme est au service de l'humanité. Alexandre, obsédé par sa propre gloire, n'était qu'un héros quand César était un grand homme. Et bientôt, alors que le thème du grand homme sera mis à la mode, avec l'Abbé de Saint-Pierre notamment (*Discours sur les différences du grand homme et de l'homme illustre*<sup>147</sup>), on préféra même Epaminondas (qui était déjà le plus grand héros pour Montaigne) ou Solon à César<sup>148</sup>.

\*

*Le modèle des Vies de Plutarque.*

Le modèle du grand homme fut d'abord quasi-intégralement emprunté aux *Vies des hommes illustres* de Plutarque (Ier-II<sup>e</sup> siècle ap. JC<sup>149</sup>). Traduites en français en 1559, ce sera l'un des ouvrages les plus lus pendant deux ou trois siècles, inspirant également l'âge classique, les Lumières et le romantisme. Montaigne en fut grand lecteur. Shakespeare y puisera les sujets de ses tragédies antiques (*Jules César, Coriolan, Timon d'Athènes*). A huit ans, Rousseau le connaissait par cœur. Schiller le fait lire par son héros Karl Moor. Bonaparte s'en abreuvera.

L'ouvrage porte également le titre de *Vies parallèles*, son principe étant d'opposer les deux vies d'un grand personnage de la Grèce à celle d'un Romain : Pélopidas/Marcellus, Solon/Publicola, etc.

Nourri d'exemples frappants, le texte fait une large place aux anecdotes. Plutarque donne des portraits humains et non pas légendaires des grands hommes. Il fait surtout l'apologie du courage civique et du dévouement public. Du grand homme, enfin, il fait essentiellement un législateur - celui qui fait passer la société de la barbarie à la civilisation. Tels seront les principaux traits qu'on retiendra, que l'on forcera même<sup>150</sup>. Comme Lycurgue a fait Sparte, le grand homme sera celui qui fait l'histoire - au point d'aboutir à une vision toute lacunaire de celle-ci, l'apparition des grands hommes ne connaissant pas un débit

---

<sup>147</sup> Voir Abbé de Saint-Pierre (C-I. Castel de Saint-Pierre) *Histoire d'Epaminondas*, Paris, Didot, 1739.

<sup>148</sup> Voir J-C. Bonnet *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998, pp. 34-35.

<sup>149</sup> trad. fr. en 16 volumes Paris, Les Belles Lettres, 1957-1985.

<sup>150</sup> Voir P. Vidal-Naquet *La place de la Grèce dans l'imaginaire des hommes de la Révolution* in *La démocratie*

régulier. D'abord sous les traits du despote éclairé, le grand homme deviendra enfin l'instrument du progrès dans le monde<sup>151</sup>. Et ceci selon deux directions distinctes, selon que le spectre de la grandeur sera plus ou moins élargi :

1) Les grands hommes pourront d'abord être glorifiés au titre d'*hommes providentiels*, appelés à accomplir les desseins de Dieu dans le monde. Une telle justification de leur propre action avait déjà pu tenter aussi bien Cromwell que Calvin. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Thomas Carlyle affirmera que Luther, Cromwell, Frédéric II, Bonaparte, Mahomet mais aussi Dante, Shakespeare et Goethe (dont Carlyle organisa le culte en Grande-Bretagne), tiraient chacun leur légitimité d'une communication de leur être avec le divin. Malgré toutes leurs humaines faiblesses, ils furent des hommes providentiels, capables à ce titre de donner une âme et un destin à la masse inconsciente des hommes (*Les Héros. Le Culte des héros et l'Héroïque dans l'histoire*, 1842<sup>152</sup>). L'ouvrage eut un vif succès. Au XX<sup>e</sup> siècle, encore, ne prêterait-on pas à Hitler, Staline ou Mao Zedong une capacité toute surnaturelle à transformer la réalité ? Selon cette direction, on n'admettra que quelques rares grands hommes, porteurs d'exploits historiques et presque inévitablement politiques.

2) Selon une autre direction, toutefois, *la notion de grand homme sera banalisée*. Ainsi, alors qu'après 1750, médailles et statues des grands hommes se multiplièrent, dépossédant peu à peu la royauté de sa prééminence symbolique - les monuments ayant été jusque là la prérogative du monarque - la notion de grand homme fut étendue à tous ceux qui, comme écrivait Voltaire, ont excellé dans l'utile ou l'agréable ; les artistes et savants ainsi. Voltaire lui-même fut statufié de son vivant, comme un roi<sup>153</sup>. Michel-Ange fut peut-être le premier artiste auquel on consacra une biographie de son vivant et qui eut droit à des funérailles nationales. Dès 1650, les héros littéraires étaient célébrés par Pierre Josset (*Rhetorique*<sup>154</sup>). Pourtant, alors que dans ses *Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle* (1696<sup>155</sup>), Charles Perrault nommait des artisans, des jardiniers, des musiciens, cela venait encore trop tôt et on lui reprocha cette singularité – mais plus d'un siècle auparavant,

---

*grecque vue d'ailleurs*, Paris, Flammarion, 1990.

<sup>151</sup> Voir C. Rihs *Voltaire. Recherches sur les origines du matérialisme historique*, Genève, Droz, 1962, p. 150 et sq.

<sup>152</sup> trad. fr. Paris, A. Colin, 1928. Voir P. Vitoux « Carlyle et le culte du héros » *Romantisme* n° 100, 1998, pp. 17-29.

<sup>153</sup> Voir particulièrement A. Jourdan *Les monuments de la Révolution*, Paris, H. Champion, 1997.

<sup>154</sup> Lemovicis, A. Barbou, 1650.

<sup>155</sup> Paris, A. Dezollier, 1696-1700.

dans sa *Galliade ou de la révolution des arts et des sciences* (1582<sup>156</sup>), Guy Le Fèvre de la Boderie célébrait déjà savants et artistes. Les premiers grands hommes que la France se donnera au siècle suivant seront des écrivains - Voltaire et Rousseau en particulier, dès leur vivant<sup>157</sup>. Morts, ils seront logés au Panthéon (littéralement : temple qui honore tous les dieux), en même temps que les premiers grands hommes de la Révolution.

Décidée avant la Révolution, la construction du Panthéon (copié sur Westminster) fut achevée en 1791.

Un siècle plus tard, la Grande-Bretagne célébrera les *self-made men*. Gagner de l'argent est la plus noble des oeuvres, explique Samuel Smiles dans un ouvrage qui eut un grand retentissement (*Self Help*, 1859<sup>158</sup>). Parti de rien, l'ingénieur-entrepreneur accède à la grandeur par un travail d'exception. Napoléon ou Michel-Ange n'ont pas fait autrement, explique l'auteur.

Plus tard, le mythe du *self-made man* prendra particulièrement corps à travers les romans d'Horatio Alger qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fut peut-être l'auteur le plus lu aux USA. Ses romans (plus de 120) décrivent pratiquement toujours la lutte acharnée de jeunes garçons pauvres mais travailleurs et courageux pour réussir dans la vie, c'est-à-dire devenir riches et puissants.

\*

Surtout, la notion de grand homme accompagnera le tournant romanesque du style épique que nous avons déjà signalé ; quand l'intérêt pour les hommes illustres se déplacera de l'exploit à l'œuvre et de l'acte à l'être. Les biographies des grands hommes adopteront ainsi pratiquement toujours le même canevas d'analyse et de narration. Le grand homme ne tire pas sa renommée d'un événement. Son oeuvre témoigne pour sa vie même car le grand homme mûrit lentement. Il faut fouiller ses origines, son passé, ses mobiles pour comprendre son action. On s'acharnera donc à retrouver dans le moindre détail de sa vie et dès la plus jeune enfance quelque écho d'une grandeur annoncée, quelques prémices d'un accomplissement à venir. Une telle attitude n'aurait guère eu de sens en regard des héros classiques, dont on s'attachait plus volontiers à retracer les signes prémonitoires du destin et non quelques traits de caractère déjà singuliers dans l'enfance, *annonçant* une personnalité exceptionnelle. C'est qu'un héros représente moins une personne qu'un destin.

---

<sup>156</sup> Paris, Klincksieck, 1994.

<sup>157</sup> Voir J-C. Bonnet *op. cit.*, chap. IX & X.

<sup>158</sup> trad. fr. Paris, Plon, 1877. C'est le livre que Pasteur choisit de lire en convalescence après une hémorragie cérébrale (!).

Selon l'idée de surhumanité, dont nous avons vu également apparaître une nouvelle conception au tournant de l'âge moderne, le grand homme est unique et tire tout de son propre fonds ; comme s'il était à lui-même sa propre origine. Son destin dès lors est sa nature exceptionnelle et cela se traduit notamment par le fait que le grand homme devance son temps. Il est un génie - un terme très flou et qui n'a d'ailleurs plus tellement droit de cité désormais. Ainsi se dit l'exceptionnalité humaine à l'âge moderne. Et, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la figure du génie transformera complètement la création artistique. Jusqu'à l'épuiser !

D'abord utilisée pour qualifier peintres et écrivains, la notion de génie investira particulièrement le domaine musical avec Mozart, un peu, ainsi qu'avec Haydn à la fin de sa vie et surtout avec Beethoven. A compter de ce dernier, il sera généralement admis qu'il existe une « grande » musique, totalement affranchie de considérations commerciales, incarnée par des œuvres qui, loin du simple divertissement, possèdent un sens spirituel élevé. Des œuvres qui, à ce titre, peuvent être d'une complexité qui défie le public, même cultivé. Les réactions d'abord outrées de ce public participent donc de la figure du génie, retranché dans une solitude incomprise, qu'accentuent volontiers une histoire personnelle douloureuse, une santé menacée ou une situation matérielle difficile.

Cette nouvelle vision des artistes prit rapidement et largement. De sorte qu'on l'appliqua aux musiciens antérieurs, qui ne l'auraient guère comprise. S'est ainsi formée une musique « classique », une grande musique qui est comme le parc naturel d'une spiritualité du dimanche, a-t-on dit<sup>159</sup>. En écoutant les œuvres, désormais, on entend tout ce qu'elles ne disent pas, que le génie d'une grande interprétation permet de saisir, sans qu'on sache l'expliquer. Les œuvres, à ce titre, doivent être transmises sans altération. La musique classique a ainsi tout d'un musée, avec une inévitable dimension d'ennui, qui permet néanmoins d'acheter la satisfaction de se sentir appartenir à une caste supérieure. En même temps, la création doit être sans cesse renouvelée. Revendiquant une liberté totale, les créateurs s'affranchiront ainsi de la tonalité (on trouverait bien entendu des parallèles à cette liberté et à cet affranchissement des règles en peinture et en littérature). Jusqu'à produire des œuvres non pas tant incoutables que finalement indifférentes pour la plupart des gens. Certes, certains contesteront un tel jugement, tant peut être encore commune la logique du génie créateur voulant que ce soit au public de se hisser, même péniblement, au niveau de l'artiste au fil d'une sorte d'initiation sans fin mais, le « génie » ayant besoin en miroir d'un

---

<sup>159</sup> Voir A. Baricco *L'âme de Hegel et les vaches du Wisconsin*, 1992, trad. fr. Paris, A. Michel, 1998.

public à la hauteur de sa grandeur, donc plus large qu'une chapelle ou une coterie, le terme n'est plus guère employé à propos des musiciens apparus depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Nous vivons depuis dans un monde où, dans tous les domaines, les grands hommes se sont beaucoup raréfiés. Parce qu'ils sont moins grands ou parce que cette mission est de plus en plus difficile à remplir ?

*Une mission de service public.*

Les grands hommes, au total, ont pris tous les atours des héros sans se confondre toutefois avec eux. Car, fait nouveau, un grand homme a des comptes à rendre. Il agit pour tous et comme par délégation. Il conduit nos vies et non seulement nos rêves. Staline ou Hitler ont plus que quiconque pesé sur le cours des événements et ont concentré entre leurs mains des pouvoirs inouïs. On ne les honore pourtant pas comme de grands hommes. C'est que si les grands hommes sont parés, comme les héros, de toutes les vertus, c'est la Communauté dans son ensemble qui doit trouver à être magnifiée. Le grand homme remplit un service public.

\*

De nos jours, le nom d'un chef d'Etat ne sert en effet souvent qu'à désigner comme par abréviation tout un système de pouvoir qu'il représente de manière presque impersonnelle. George W. Bush craint une flambée des attentats contre les intérêts américains s'il attaque l'Afghanistan, titre la presse. "Bush" ici vaut pour tout l'appareil militaro-politique américain car, de fait, ce que craint Bush n'importe qui le craindrait à sa place. Nous avons tendance à isoler le rôle du leader, à en faire l'attribut d'un individu plutôt qu'une fonction propre de groupe, assumable par plusieurs<sup>160</sup>. C'est là l'un des travers de l'exercice biographique que de donner pour un trait de génie ce que n'importe qui aurait pensé : de Mustapha Kemal, un biographe dit qu'ayant attentivement examiné la situation de Smyrne assiégée, il comprit que son ravitaillement par mer pouvait représenter un problème pour la ville<sup>161</sup>. Certes : Smyrne est un port !

Aux plus hautes fonctions, les décisions sont souvent évidentes (ce qui ne signifie pas qu'elles soient toujours faciles à prendre). Ne remonte en effet à ce niveau que ce qui a été rationalisé ou au moins simplifié - parfois outrancièrement. Cela n'a rien de choquant dans un

---

<sup>160</sup> Voir J. Maisonneuve *La dynamique des groupes*, Paris, QSJ PUF, 1968 & 1984, p. 56.

régime démocratique où les plus hautes places doivent être occupées par les représentants du peuple et non par une élite sélectionnée au vu de ses compétences supposées. Qu'on confonde les deux, néanmoins et le pire peut arriver. Que ceux qui occupent les plus hautes places estiment être les meilleurs et ils voudront inévitablement accaparer un appareil qu'ils sont incapables de faire fonctionner par leurs seules lumières. Ils négligeront comme "techniques" ou de courte vue les objections de ceux qui sont chargés d'appliquer leurs décisions et favoriseront chez ces derniers une mentalité de courtisans. Bientôt, il leur sera fort difficile de discerner la réalité du mensonge et de la flatterie et l'on verra les hiérarques s'entêter dans des décisions absurdes ou simplistes. Ils n'auront qu'une connaissance bien pauvre des sujets qu'ils traitent et on les verra répéter des discours pleins de poncifs et de trivialisés mais énoncés sur un ton ronflant qui en impressionnera plus d'un.

Les propos des personnalités haut placées sont ordinairement creux, notait Robert Musil. Les pensées qui sont en relation étroite avec des sujets particulièrement respectables sont ordinairement telles que, sans ce privilège, elles passeraient pour tout à fait arriérées (*L'homme sans qualités*, I, p. 477<sup>162</sup>). C'est au point qu'on pourrait croire en effet qu'énoncer solennellement de grandes vérités creuses et rappeler lourdement ce que chacun sait déjà font partie des privilèges que donne le pouvoir.

Dans les discussions des grands diplomates, notait également Stendhal, si l'on s'en tient aux lieux communs des journaux, on passe pour un sot. Mais si l'on se permet quelque chose de vrai et de neuf, ils sont étonnés, ne savent que répondre et vous font dire qu'on a été inconvenant (*Le rouge et le noir*, 1830, p. 383<sup>163</sup>)

C'est pourquoi, dans le monde moderne, où la place pour des décisions particulières est très restreinte, il serait hors de propos d'idéaliser des juges ou des monarques, notait Hegel (*Esthétique*, posthume 1832, I, p. 245 et sq.<sup>164</sup>). Même quand ces hommes concentrent beaucoup de pouvoir, ce qui peut être considéré comme une manifestation de leur subjectivité est plutôt mince. Ils sont loin de porter sur leurs épaules le droit, la morale, la légalité d'une nation. Ils n'en sont que les premiers serviteurs.

*La conception hégélienne du grand homme.*

---

<sup>161</sup> Benoist-Méchin *Mustapha Kemal*, Paris, A. Michel, 1954, p. 52.

<sup>162</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Points Seuil, 1995.

<sup>163</sup> Paris, Folio Gallimard, 2000.

<sup>164</sup> trad. fr. en 4 volumes Paris, Champs Flammarion, 1979.

L'Etat fondé, il n'est plus de héros, continue Hegel (*Principes de la philosophie du droit*, 1821, § 93 Addition<sup>165</sup>). Ce n'est que dans un âge pré-légal, dans l'enfance des peuples, que la génialité individuelle est à même de combler les lacunes de la vie éthique (§ 150). Au-delà, nous ne pouvons plus que rêver à des situations où le monde disparaît, en quelque sorte, pour se plier à notre volonté et ne plus lui opposer que des obstacles qu'elle est sûre de vaincre. Nous ne pouvons plus que rêver d'être des héros ; sachant que tout serait possible, nous disons-nous, si demain une guerre ou quelque catastrophe remettait tout à plat...

Mais ce serait peine perdue. Dans le monde moderne, un individu n'accepte plus de porter l'entière responsabilité de ce qu'il a fait. Oedipe ne distingue pas entre ses actes et ses intentions. L'individu moderne invoque lui les circonstances pour justifier le moindre de ses actes, souligne Hegel. C'est qu'il a appris à reconnaître que chaque action fait l'objet d'une complication et d'une ramification infinies. Une guerre peut survenir ainsi, que personne n'a voulu et que chacun à son niveau aura pourtant contribué à préparer. Dans ce contexte, s'il n'est plus de héros, quelques grands hommes voient néanmoins leur action coïncider avec l'histoire mais, insiste Hegel, *comme à leur insu*.

En poursuivant son propre intérêt, le grand homme est l'outil de quelque chose de plus élevé, qu'il réalise de manière inconsciente pour un ensemble d'hommes auxquels il fournit par sa personne comme un symbole. Il dit le premier ce que les autres veulent et il est surtout responsable. Il ne doute pas de ce qui est bien et mal. En ce sens, le grand homme est fait par l'histoire et non le contraire. Il n'a pas conscience de la fin qu'il poursuit réellement mais il sait ce qui est nécessaire. Pour nous qui savons ce qu'il s'est passé tout de suite après eux, nombre de grands hommes paraissent n'avoir guère eu une vision de l'avenir. C'est un trait que l'on retient assez souvent contre eux<sup>166</sup>. Pourtant, en tant qu'il est une personne historique, l'homme est détruit dans son individualité concrète et *il est donc vain de rechercher ce qui en lui explique son destin*<sup>167</sup>. Le grand homme incarne ainsi une volonté nationale, voire universelle, de manière immanente. Après avoir assisté à l'entrée de Napoléon dans Iéna, Hegel écrit à un ami : "j'ai vu l'empereur... cette âme du monde" (*Lettre à Niethammer*, le 13 octobre 1806<sup>168</sup>).

Ce passage est souvent cité par ceux qui voient en Hegel un thuriféraire des grands hommes à la manière de Carlyle. Parlant de Napoléon, il est vrai, Hegel écrit « cet homme extraordinaire, qu'il n'est pas possible de ne pas admirer ». Mais l'homme libre n'est pas jaloux, écrit aussi ailleurs Hegel. Il tolère les grandes

---

<sup>165</sup> trad. fr. Paris, Vrin, 1989.

<sup>166</sup> Voir notamment le très critique *Bismarck* (New York, The Viking Press, 1981) d'Edward Crankshaw.

<sup>167</sup> Voir E. Weil *Hegel et l'Etat*, Paris, Vrin, 1966, p. 81 et sq.

<sup>168</sup> in *Correspondance*, trad. fr. en 3 volumes Paris, Gallimard, 1953-1967.

personnalités et s'en réjouit. Tandis qu'une psychologie de maître d'école, note-t-il, fait des conséquences de leurs actes leurs vrais motifs – ainsi une simple manie de conquêtes, expliquera celles d'Alexandre. Les actions sont ramenées au subjectif, aux inclinations et aux passions, d'où l'on tire que l'on vaut finalement mieux que ces gens là. Ainsi veut-on que les Grands soient au fond malheureux. La jalousie se met de la sorte sur un pied d'égalité avec eux et peut tolérer de ne pas être à leur place (*La raison dans l'histoire/Introduction à la philosophie de l'histoire*, 1830<sup>169</sup>). C'est la psychologie d'un valet de chambre, pour lequel il n'est pas héros non parce que les héros n'existent pas mais parce qu'il n'est que valet de chambre (*Principes*, § 124).

\*

Ainsi, face au singulier destin d'Alexandre le Grand, nous concevons communément qu'Alexandre était une personnalité tellement singulière que toutes les autres pouvaient bien pâlir à ses côtés. Nous posons la personnalité avant les actes et n'envisageons pas que l'être d'Alexandre le Grand ait été fonction de l'impuissance de Darius + de l'héritage d'Archélaos le Philhellène qui, à la fin du V<sup>e</sup> siècle av. JC fit basculer la Macédoine dans la culture attique + des intérêts et attentes de différents pays + des ambitions de ses lieutenants, etc. Ainsi présentée, il est vrai, la singularité du destin d'Alexandre ne renverrait alors plus à ce destin individuel qui allait fournir la matrice épique de tout ce que l'Occident aura compté de guerriers conquérants et de bâtisseurs d'empires.

Le plus étonnant restant que cette héroïsation d'Alexandre puisse encore fonctionner de nos jours comme dans l'Antiquité. On pourra lire à cet égard les *Leçons de management d'Alexandre le Grand*, où le professeur Manfred Kets de Vries explique aux chefs d'entreprise qu'Alexandre "avait compris l'avantage concurrentiel que représentait l'innovation stratégique"<sup>170</sup>.

***Alexandre le Grand.***

En conquérant l'empire perse, admet-on, Alexandre a rendu la culture grecque universelle. Pourtant, lorsqu'il traverse l'Hellespont, c'est à la tête d'une petite armée de Macédoniens et non de Grecs. La Grèce est soumise plus que conquise et Alexandre s'en méfie<sup>171</sup>. En septembre 335, il a rasé Thèbes qui s'était soulevée. Il n'a pas cherché à négocier. Mais il a épargné la maison de Pindare. Les Grecs, eux, ne le reconnaissaient pas volontiers pour l'un des leurs. Démosthène disait de son père Philippe qu'il n'avait rien de commun avec les Grecs et qu'il n'était même pas un barbare d'une origine honorable mais issu d'un pays où l'on ne pouvait acheter naguère un esclave honnête (*Troisième Philippique*, 341 av. JC, 28-31).

<sup>169</sup> trad. fr. Paris, 10/18 Plon, 1965.

<sup>170</sup> *Le Figaro entreprises*, lundi 3 novembre 2003, pp. 24-25.

<sup>171</sup> Pour ce qui suit, nous puisons largement dans l'ouvrage de P. Jouguet *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, La Renaissance du Livre, 1926.

L'aventure d'Alexandre évoque celle de Pizarre, a-t-on dit et, finalement, on peut se demander si ce qu'a accompli Philippe ne demandait pas beaucoup plus d'effort, de détermination et d'habileté. Que va-t-il faire en Asie ? Conquérir un empire colonial pour unir les Grecs, comme Isocrate l'avait suggéré à son père ?<sup>172</sup> Ou comme son précepteur Aristote peut-être lui suggéra ?<sup>173</sup> L'idée traînait depuis Aristophane, Gorgias, Lysias. Conquérir l'Asie permettrait d'unir les Grecs, pensait-on<sup>174</sup>. Alexandre veut-il prendre la place du Grand Roi ? Cyrus passait en Grèce pour avoir été un grand homme, à travers le portrait tout idéalisé qu'en avait fait Xénophon (*Cyropédie*, 382-360 av. JC ?<sup>175</sup>) - l'un des premiers livres célébrant un grand homme fut en effet écrit par un Grec sur un Perse.

Veut-il soumettre le monde ? Alexandre ne le sait sans doute pas très bien lui-même. Peut-être tente-t-il seulement l'aventure, comme Argésilas l'avait déjà fait en Asie mineure en 396. Mais voilà, il ne trouve face à lui qu'une armée perse désorganisée, comptant de nombreux mercenaires grecs et qui ne lui oppose aucune stratégie - pas même celle de le tourner par la mer (Alexandre n'a pas de flotte) et de soulever des cités grecques qui lui sont hostiles. Au total, Alexandre va ainsi pouvoir conquérir l'Asie avec une petite armée de 32 000 hommes et de 5 000 cavaliers (pour conquérir leur empire, les Arabes ne seront guère plus nombreux). Une seule bataille suffit, en mai 334, à avancer du Granique à la Syrie. L'Égypte et Babylone ne sont même pas défendues et les Perses y sont haïs. Pour les conquérir, Alexandre tourne délibérément le dos à son ennemi, qui n'en profite pas. Après qu'une autre bataille a définitivement vaincu le Grand Roi, il ne reste bientôt plus à Alexandre qu'à s'assurer de la personne de Darius lui-même puis à se lancer dans le désert - peut-être pour égaler les exploits antérieurs de la reine Sémiramis et de Cyrus. Il crée alors des villes qui sont comme autant de postes avancés vers l'Extrême-Orient mais qui seront exsangues pour la plupart lorsque deux siècles plus tard les Chinois ouvriront la route de la soie.

Alexandre conquiert des foules éparses, sans initiatives, depuis longtemps dociles aux ordres d'un maître absolu, ainsi que quelques tribus rebelles ici ou là. Très vite, il associe des Perses à l'administration de son Empire. On a dit qu'il rejetait ainsi la distinction entre Grecs et Barbares ; qu'il posait les bases d'un empire universel. Ce point a pu néanmoins être contesté. Alors que la Macédoine avait longtemps été vassale du Grand Roi, le recours à des fonctionnaires perses n'avait sans doute rien d'extraordinaire dans l'esprit d'Alexandre. Par ailleurs, Alexandre ne veut de mélange qu'avec les seuls Perses. Toutefois, selon Diodore de Sicile, Alexandre caressait le projet de transférer en Asie des populations européennes et en Europe des populations asiatiques afin d'apporter aux deux continents, par le biais de mariages mixtes, une commune harmonie et une affection fraternelle. A Suse, en -324, il épouse la fille de Darius, en même temps que 80 de ses officiers et 10 000 de ses soldats s'unissent à des femmes perses.

---

<sup>172</sup> Voir G. Mathieu *Les idées politiques d'Isocrate*, 1925, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

<sup>173</sup> Aristote, dont le père était un médecin réputé à la cour d'Amynthas III à Pella, était un ami d'enfance de Philippe. C'est à ce titre qu'il fut le précepteur d'Alexandre, dont il n'a néanmoins jamais parlé, ni même cité le nom. Le neveu d'Aristote, Callisthène, ayant refusé de se prosterner devant Alexandre, fut accusé de complot et exécuté.

<sup>174</sup> Voir M. Defourny *Etudes sur La Politique*, Paris, Beauchesne, 1932.

\*

En onze ans de conquêtes, aucun accident n'est survenu qui aurait facilement pu ruiner une entreprise des plus fragiles, ayant mené les Macédoniens aux limites du monde connu. Cela surtout marqua les esprits et la légende, très vite, se bâtit. Pour la première fois peut-être, Alexandre eut une correspondance officielle et il fit tenir la chronique de ses expéditions (l'essentiel a néanmoins disparu, quand il n'a pas été falsifié). Peu après sa mort, sa vie fut mise en récits, notamment avec une biographie romancée de Cléitarchos (pleine d'anecdotes scabreuses apparemment)<sup>176</sup>. Leur succès ne se démentira pas pendant toute l'Antiquité et le Moyen-âge, où le *Roman d'Alexandre*, sous différentes versions, sera avec la Bible sans doute l'ouvrage le plus lu – c'est en référence aux vers dodécasyllabiques du *Roman* (1180<sup>177</sup>) d'Alexandre de Paris que l'on parlera en français « d'alexandrins ».

Pour toute cette littérature, Alexandre ne pouvait qu'être un héros, aux qualités plus qu'humaines – il fut celui devant qui la Terre se tut, lit-on dans la Bible (*Macchabées* I 1-8<sup>178</sup>). On souligna les circonstances particulières de sa naissance, l'énergie de sa volonté, la flamme de son regard, son mystérieux parfum, etc. Cela suscita des critiques, celles d'un Sénèque, d'un Paul Orose (*Histoires contre les païens*, 415<sup>179</sup>). Mais Plutarque, particulièrement, insista sur sa valeur personnelle (*Sur la fortune d'Alexandre*<sup>180</sup>) et retraça l'épopée en des termes qu'Alexandre lui-même n'aurait pas compris<sup>181</sup>.

Car lui se voulait de race divine – Philippe déjà se disait descendant d'Héraclès - et tout lui semblait confirmer cette conviction. N'avait-il pas successivement pris les atours de Pharaon, puis ceux du Roi des Rois, tous deux personnages sacrés ? Il se disait fils d'Ammon et frère d'Héraclès. Ne devait-il pas être adoré au moins comme un héros, chéri de la Fortune ? Lors de ses dernières années de règne, il exigea qu'on lui rende un culte. Le roi Perse n'était pas adoré comme un Dieu mais on se prosternait devant lui et Alexandre exigera la même chose pour lui. Ses troupes se moquaient d'une telle prétention et il dut y renoncer. Mais lorsqu'Alexandre mourut, soudainement, on se rendit vite compte que la frêle unité de son immense empire ne reposait que sur sa seule personne. Il devint un dieu dès lors. Son culte fut organisé par les dynasties macédoniennes qui se partagèrent son empire asiatique et qui ne tardèrent pas à éliminer tous les proches d'Alexandre, dont ses deux fils.

Tel fut donc le destin de cet adolescent énergique qui se retrouva à la tête d'une armée terrifiante, commandée par de bons généraux et dont la figure offre finalement un curieux mélange d'autocratie délirante, de mysticisme de bas étage et de mégalomanie sadique – Alexandre participa peut-être au complot qui abattit son père et fit exécuter par la suite beaucoup de ses

---

<sup>175</sup> trad. fr. en 3 volumes, Paris, Les Belles Lettres, 1971-1978.

<sup>176</sup> Voir D. Roussel *Les historiens grecs*, Paris, PUF, 1973, p. 133 et sq.

<sup>177</sup> Paris, LDP Librairie générale française, 1994.

<sup>178</sup> Il est également dans le Coran (Sourate XVIII).

<sup>179</sup> trad. fr. en 3 volumes, Paris, Les Belles Lettres, 1991-1992.

<sup>180</sup> trad. fr. in *Œuvres morales*, V, 1, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

<sup>181</sup> Voir C. Mossé *Alexandre, la destinée d'un mythe*, Paris, Payot, 2001.

proches et de ses généraux quand, ivre, il ne les tua pas lui-même de sa main. Lucien de Samosate a su rendre cette ambiguïté du héros dans ses *Dialogues des morts* (II<sup>e</sup> siècle, 14<sup>182</sup>).

A-t-il vraiment hellénisé le monde ? Dans l'Inde du nord, il y aura après lui un art gréco-bouddhique mais très peu d'imprégnation philosophique réciproque. En fait, Alexandre a plutôt orientalisé l'hellénisme, note René Grousset. Car Alexandre, prenant les habits du roi des Perses, ne défendit pas particulièrement l'esprit critique grec, ses valeurs rationnelles, sa liberté intellectuelle. L'idée d'empire, réunissant des peuples différents sous un pouvoir unique, était profondément perse. Pour les Grecs, la cité demeurerait l'unité politique fondamentale et Aristote, déjà, avait dissuadé Philippe d'instaurer une royauté semblable à celle du Grand Roi. Ce ne sera pas la première fois, estime René Grousset, qu'incapable de communiquer autrement qu'en surface son esprit libéral et critique, l'Occident cèdera plutôt aux mystiques orientales (*Figures de proue*, 1949<sup>183</sup>).

Nous pouvons sourire des prétentions d'Alexandre ou souligner le cynisme de ceux qui, après sa mort, leur donnèrent réalité. Mais nous-mêmes, comment pouvons-nous justifier la différence d'importance entre Alexandre, quelques-uns de ses lieutenants dont l'histoire nous a conservé les emplois et les noms et l'immense foule d'hommes qui furent leurs contemporains et qui ont à nos yeux si peu d'existence que nous ne saurons sans doute jamais combien ils étaient à quelques millions près ?<sup>184</sup>

Nous ne pensons pas qu'un homme puisse être un demi-dieu et nous n'accepterions pas davantage de considérer qu'une différence de nature puisse rendre compte des disparités de destin entre les hommes. Pourtant, l'idée d'un génie individuel, d'une exceptionnalité et d'une envergure humaine tels qu'en regard les autres ne semblent rien ne nous choque guère. Les Grecs ne disaient sans doute pas autre chose lorsqu'ils déifiaient leurs héros - eux qui ne saisissaient pas dans le mot "dieu" toute la transcendance que nous y mettons. Comme eux, nous appréhendons l'existence comme une réalité singulière, au sens où les hommes n'existent pas d'être en rapport les uns avec les autres mais comme d'eux-mêmes, chacun à part des autres.

Il faut pourtant bien reconnaître que, quelles qu'aient été ses qualités, Alexandre n'a pu faire ce qu'il a fait qu'au moment précis où il est entré en scène. Né cinquante ans plus tôt, rien n'aurait été possible et nous sommes dès lors renvoyés soit à une vision toute miraculeuse de l'histoire - quelque chose a fait qu'Alexandre, avec ses prodigieuses qualités,

---

<sup>182</sup> *Œuvres complètes*, trad. fr. en 2 volumes, Paris, Hachette, 1912.

<sup>183</sup> Paris, Balland, 1992.

<sup>184</sup> Quant au nombre des Amérindiens avant l'arrivée de Christophe Colomb, les estimations – qui ont eu tendance à fortement augmenter du fait de considérations idéologiques (il s'agit de souligner la catastrophe démographique engendrée par les Européens) - les estimations ont pu varier de 13 à 100 millions d'individus !

est né au bon moment - soit à une vision toute circonstanciée du grand homme, qui est contradictoire puisqu'elle admet l'idée de personnalités géniales, tout en reconnaissant que les circonstances décident de tout, ce qui revient à poser une chose et son contraire. Il y aurait ainsi des Alexandre et des Napoléon auxquels la perspective de conquérir un empire de s'offrirait jamais. Faute de pouvoir convaincre les autres autour d'eux de la nécessité de les nommer tout de suite roi ou général ! notait Musil. Statut à partir duquel les deux affirmèrent leur génie (*L'homme sans qualités*, I, 9).

Les hommes nés avec le génie qui forme les grands généraux et législateurs meurent souvent avant que leurs talents ne se soient fait connaître, écrit Jean-Baptiste Dubos (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1733). Faute d'avoir été appelés aux emplois auxquels leur génie les rend propres. Il peut arriver en effet qu'on n'accède pas aux grandes places sans vices ni bassesses et ceux qui pourraient parfaitement les exercer manquent souvent des talents qui pourraient les leur faire obtenir. Tocqueville le redira. Frappé par la médiocrité des hommes politiques américains, il estimera que, dans un pays démocratique, l'accès au pouvoir comporte tant de manœuvres, de compromissions et de petitesse que les meilleurs esprits s'en tiennent à l'écart. Loin de promouvoir les talents, l'égalité des chances contribue plutôt à les étouffer. Stimulant toutes les ambitions, elle impose pour réussir un combat constant et des efforts épuisants. Toutes sortes d'épreuves préliminaires qui éteignent l'imagination. Et, finalement, le suffrage universel est incapable de distinguer les moins mauvais. La démocratie multiplie les petites ambitions et décourage les grandes – lesquelles y prennent un caractère violent et révolutionnaire rare dans les sociétés aristocratiques (*De la démocratie en Amérique*, 1835, I, 5<sup>185</sup>).

La première solution n'est pourtant pas beaucoup moins contradictoire, car s'il n'est de grandeur que providentielle, c'est-à-dire reçue et ne dépendant guère de ceux qu'elle élit, s'il n'est de grandeur que ne dispense le destin, alors la grandeur, comme le notait Hegel, dépossède l'homme de lui-même comme elle l'arrache aux autres.

\*

Comme la plupart des thèmes hégéliens, celui du grand homme a fait l'objet d'innombrables et durables incompréhensions<sup>186</sup>. Si l'on suit Hegel, si le grand homme est fait

---

<sup>185</sup> *Œuvres II*, Paris, Pléiade Gallimard, 2008.

<sup>186</sup> Sur la réception de ce thème en France au XIX<sup>e</sup> siècle par exemple, voir A. Gérard « Le grand homme et la conception de l'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle » *Romantisme* 1998, pp. 31-48.

par l'histoire, dira-t-on, il faut imaginer que quelque déterminisme supérieur joue qui est à même de s'emparer des consciences et d'agiter les hommes malgré eux. De là, il semble qu'il faudrait admettre qu'Hitler et ses crimes, par exemple, furent non seulement inconsciemment voulus par les Allemands mais qu'ils sont justifiés au vu d'on ne sait trop quelle logique de l'histoire.

Il n'est pourtant rien de tout cela chez Hegel, qui rapproche les actes du grand chef d'Etat de ceux du médiocre malfaiteur, de l'incendiaire irresponsable, qui ne soupçonnent pas un instant les conséquences de leurs actes<sup>187</sup>. Les actions de Bonaparte consistent essentiellement en guerres incessantes et pratiquement absurdes tant elles modifièrent finalement peu la géographie politique de l'Europe dans le sens où Bonaparte le voulait. En regard, leur principal sens historique est d'avoir éveillé dans toute l'Europe le principe des nationalités. De cela, l'individu Bonaparte fut bien en son temps le principal vecteur et il le fut malgré lui (quoiqu'il en ait dit par la suite sur son rocher d'exil, en voulant se présenter comme le champion des nationalités). Bonaparte a raté ce qui, profondément, agitait son époque et qui a pris corps à travers lui.

Bonaparte a manqué l'esprit de son temps. Il fut en arrière de son siècle et organisa une rétrogradation politique, jugera Auguste Comte. C'est que la guerre n'a plus de fonction dans la société industrielle. Elle a été nécessaire pour contraindre au travail régulier des hommes naturellement paresseux, anarchiques, pour créer des Etats. Mais nos sociétés sont désormais définies par le primat du travail et ses valeurs (*Cours de philosophie positive*, VI, p. 210<sup>188</sup>).

Les actes d'Hitler sont une succession de crimes effroyables mais leur destin historique est tout autre, *qui consiste essentiellement à avoir suscité un rejet pratiquement universel*. Depuis la Seconde Guerre Mondiale, en effet, une incontestable vigilance s'est développée vis-à-vis de tout discours ouvertement intolérant, extrémiste et raciste. Tel était l'esprit du temps, qui a pris corps à cette occasion et pour lequel Hitler aura représenté la figure même de l'Inacceptable. Hitler a complètement raté son époque, qui a cru les valeurs démocratiques et humanistes toutes prêtes de s'écrouler définitivement. Pour le reste, la guerre précipita la bipolarisation géopolitique du monde, fit entrer l'Europe dans une situation de quasi-irresponsabilité en matière de défense, la mauvaise conscience qui prit l'Occident au vu des crimes commis ne joua pas un rôle mineur dans la décolonisation qui suivit, etc. Tous effets qui, évidemment, furent très loin d'avoir été visés par les nazis.

---

<sup>187</sup> Voir J. D'Hondt *Hegel, philosophe de l'histoire vivante*, Paris, PUF, 1966, p. 263 et sq.

<sup>188</sup> Cité par R. Aron *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 94.

Avec la Seconde guerre mondiale, les valeurs viriles furent assimilées à la barbarie, note Elisabeth Badinter. Cela conduisit au rejet des pères par leurs fils dans les années 60, ce qui rompit le schéma immémorial de la séparation homme/femme (*L'un est l'autre*, 1986, p. 208 et sq.<sup>189</sup>).

Quant aux actes qui furent effectivement commis par un Bonaparte ou un Hitler, ils ne renvoient donc pas tant à une quelconque singularité personnelle qu'à un imaginaire commun qui nous fait croire à cette dernière et dont le premier effet est d'autoriser, dans les faits, le facile accaparement du pouvoir par quelques personnes, même les plus médiocres et même au sein des sociétés les plus cultivées. Dès lors en effet qu'une grande disparité est manifeste entre les actes d'un grand homme et leurs conséquences - une seule bataille décide d'un empire, une seule décision emporte le destin d'un peuple - l'attitude la plus commune n'est pas de combler cette béance en faisant intervenir le jeu des circonstances et de mettre à jour la violence humaine qui l'autorise mais d'héroïser un ou quelques grands hommes, c'est-à-dire d'attribuer à leurs qualités propres, à leur détermination - à leur génie en un mot - la facilité même avec laquelle ils ont réussi.

Comme si nous ne trouvions pas de moyen terme, finalement, entre une vision qui voit l'histoire portée par quelques déterminismes profonds et une autre qui n'y trouve qu'une succession de hasards. Qu'un homme paraisse infléchir le cours de l'histoire et nous nous efforcerons de le nier en expliquant qu'il a été porté par elle, ou alors il nous faudra lui trouver des qualités à la hauteur de son importance historique.

En ce sens, la plupart des biographies ne peuvent prétendre être plus que des romans. Pratiquement toutes, en effet, commencent par la fin et tentent d'expliquer un homme à partir de l'image qu'il a laissé de lui. Prenons par exemple la biographie de Joseph Fouché par Stefan Zweig (*Fouché*, 1929<sup>190</sup>). Stimulant et agréable, le texte présente parfaitement les règles de cohérence narrative qui contraignent la plupart des exercices biographiques :

- Première règle : le caractère du personnage principal est donné une fois pour toutes. Fouché, comme le dépeint Zweig, comme le font tous les historiens, est un dissimulateur machiavélique, un homme de l'ombre ambitieux, froid et apparemment terne. Intrigant suprême, il n'aime pas se mettre en avant. Et il est capable de changer du tout au tout ses convictions, pourvu qu'il se retrouve toujours dans le camp des gagnants. D'emblée, ainsi, le caractère est posé. Rétrospectivement, ce caractère explique toute l'histoire et, s'il a pu changer, parfois, ce ne peut être que sous l'effet

---

<sup>189</sup> Paris, O. Jacob, 1986.

<sup>190</sup> trad. fr. Paris, Grasset, 1969.

d'une influence extérieure. Révolutionnaire et athée dans sa jeunesse, Fouché meurt chrétien et reçoit les derniers sacrements. Selon la logique biographique, ce ne peut être que l'effet de sa disgrâce finale et comme une ultime duplicité. De caractère, Fouché est fourbe, en effet. Le concevoir sincèrement croyant *en plus*, compliquerait singulièrement les choses. D'autant que, sous la Révolution, Fouché (qui aurait dû être curé) en rajoutait dans la persécution des prêtres et la mise à bas de la religion.

- Deuxième règle : les personnages historiques sont comme les acteurs d'une pièce de théâtre que l'intrigue met plus ou moins en valeur. Bien déterminé, leur caractère définit le rôle qu'ils sont capables de jouer. La chance ou la malchance, en effet, les circonstances ne sont que des occasions qui permettent à chacun de se révéler tel qu'en lui-même. Prisonnier de son propre caractère, chaque personnage provoque ainsi lui-même sa chute. Fouché ne sait pas se retirer quand il le faudrait, quand les temps ont changé. Par ailleurs, comme dans une pièce de théâtre, pour ne pas compliquer l'intrigue, le nombre de personnages qui font l'histoire au même moment est forcément très limité. Fouché est la police, ainsi. Aucun intérêt n'est porté par ses biographes à ses collaborateurs, à tous ceux qui lui ont permis de jouer *effectivement* le rôle de ministre de la police.
- Troisième règle : le jugement moral sur les actes du personnage contraint fortement les qualités du caractère qu'on peut lui reconnaître. Fouché est un traître. On peut à ce titre lui reconnaître un certain génie du mal mais non pas un vaste génie, ce serait écorner par trop l'idée que l'on se fait du génie. Corollaire : en général, un personnage de second plan peut exceller en certains domaines mais non pas exceller largement par rapport à ceux qu'il sert. Pour Zweig, Fouché n'arrive pas à la cheville de Bonaparte quant au génie et à la grandeur. Et soucieux de marquer cette distance, Zweig n'a pas assez de mots élogieux pour célébrer ce génie et cette grandeur - qu'importe que tout ce qu'il rapporte de Bonaparte soit minable (son comportement lamentable le 18 Brumaire, sa soumission au clan familial, sa vanité, sa brutalité, ses entreprises aberrantes en Espagne ou en Russie, etc.).

A ces règles communes des biographies, imaginons un instant qu'on puisse en substituer d'autres :

- Première règle : appliquer un principe de contingence. Un biographe devrait avant tout avoir le souci de ces moments où tout s'est joué et sans lesquels rien n'aurait été possible. Jusqu'à 30 ans, Fouché est un demi-prêtre qui enseigne dans des

établissements religieux de province. A la veille de la Révolution, cependant, au club des Rosati d'Arras, il fréquente Lazare Carnot et Robespierre, dont il est même prêt à épouser la sœur. Une large partie de son destin s'est jouée là : il est familier de quelques-uns des futurs principaux acteurs de la Révolution. Plus tard, il saura ainsi d'autant mieux naviguer parmi eux et cela sera déterminant pour sa propre survie. Ici, les circonstances ont été décisives et n'ont pas simplement servi de révélateur. Elles ont fait le Joseph Fouché que l'on connaît. Et elles amènent à reconsidérer le caractère qu'on lui prête communément. Envoyé à Nantes, en effet, Fouché fréquente un autre club, à travers lequel il est élu député à la Convention. Pourquoi lui ? Les biographes ne s'arrêtent pas à ce détail, pourtant essentiel. Non seulement parce qu'il décide de toute la suite mais aussi parce qu'il dévoile un aspect du personnage contraire au caractère de dissimulation et de réserve qu'on lui prête. Dans l'exaltation du moment, être choisi comme représentant au sein d'un club n'avait rien d'évident. Il fallait que Fouché séduise, qu'il s'impose. Or c'est quelque chose que Fouché sait faire sans doute : il sera également Président du Club des Jacobins. Mais c'est quelque chose qui ne cadre pas du tout avec l'image qu'on a retenu de lui, de sorte que c'est quelque chose qui n'est pas vu. Enfin, corollaire de ce principe de contingence : quand le hasard paraît par trop fréquent ou miraculeux dans le destin d'un personnage historique, l'enquête devrait être poussée, plutôt que de passer vite ou de n'invoquer que la chance, comme l'on fait le plus souvent. Quand il pourrait abattre Fouché, Robespierre qui ne veut pourtant que sa perte, ne le fait pas. Pourquoi ? C'est un secret que Robespierre emporta avec lui, admet Zweig sans autre commentaire.

Sans respect de cette règle, nombre de personnages historiques demeurent, presque sans qu'on s'en rende compte, tout à fait mystérieux. Un bon exemple en est fourni par Jean Monnet<sup>191</sup>. Voilà une vie passionnante et un homme d'action qui n'aimait pas se mettre en lumière et en scène – au point d'avoir souvent agi sans aucun titre officiel. Sans vie sentimentale connue, le personnage semble quasiment n'avoir pas eu de vie privée. Ses biographies délaissent donc ces aspects et le parcours qui en ressort paraît tout à fait incompréhensible : comment ce provincial sans le baccalauréat a-t-il pu très jeune se lier fortement à quelques-uns des futurs plus grands banquiers anglo-saxons et, en pleine Première Guerre mondiale, accéder au Président du Conseil et le convaincre sans difficulté d'un projet audacieux !?

- Deuxième règle qui pourrait être introduite : les compétences sont plus importantes que le caractère. Elles seules décident de tout, en dernier ressort. Ce qui est étonnant

ainsi avec Fouché, c'est qu'il est pratiquement excellent dans tout ce qu'il fait et non uniquement comme ministre de la police. Lorsqu'il repousse les Anglais en 1809, comme en se bâtissant une fortune non seulement considérable, l'une des premières de France mais assez solidement investie pour ne pas être emportée par sa disgrâce finale. Au cours des Cent jours, il est le véritable maître du jeu – c'est à lui que Bonaparte remettra, en mains propres, son abdication et c'est lui qui organise le retour de Louis XVIII. Réussir dans ces différents rôles n'avait rien d'évident et demandait de vrais talents. Fouché s'est imposé parce qu'il était réellement utile, compétent. Quelles sont exactement ses compétences, cependant ? Comment les a-t-il acquises et que sont-elles susceptibles de nous apprendre du personnage ? Personne ne se l'est demandé ! Elles invitent pourtant à revoir assez largement l'image que l'on s'est faite de l'homme. Fouché est-il vraiment ce serviteur fourbe que l'on présente ? Ne navigue-t-il pas plutôt entre un despote vaniteux, l'Empereur et un roi nigaud, Louis XVIII, conscient de leur médiocrité à tous deux et sûr de ses propres moyens ? Fouché a dû plus d'une fois se sentir supérieur à ceux qu'il côtoyait (Carnot notamment) ou qu'il servait – en 1810, il négocie la paix avec les Anglais dans le dos de l'Empereur. Or, ce qui est étonnant est que Fouché, à ce que l'on sache, n'a jamais cherché à faire reconnaître publiquement cette supériorité. Il ne cherche pas de témoins, d'admirateurs. Comment l'expliquer ? Mari fidèle, très attaché à sa famille, Fouché semble (à la différence d'un Talleyrand) tout à fait détaché des vanités mondaines. Ce pourrait être un trait de grand caractère mais c'est aussi une piste que les biographes ne peuvent explorer : Fouché a l'image d'un intrigant. Il est donc forcément fourbe.

- Troisième règle : chercher en quoi un personnage n'existe qu'à travers d'autres. Zweig le note, lorsqu'en 1793 Fouché organise des massacres – dont il renforce comme par plaisir la cruauté - et fait régner la terreur à Lyon, il n'agit que par crainte de déplaire en haut lieu. Personne n'agit seul. Par ailleurs, comme pour Talleyrand et surtout comme pour Bonaparte, le destin de Fouché ne se comprend pas sans Barras – que Bonaparte et Fouché s'attacheront d'ailleurs de concert à éliminer ensuite. Un personnage historique a commencé par exister aux yeux d'autres et cela explique son parcours et rend compte de sa personnalité bien plus que l'image qui restera ensuite de lui. Pour rendre compte de Fouché comme de Bonaparte, en d'autres termes, il faut un

---

<sup>191</sup> Voir particulièrement E. Roussel *Jean Monnet 1888-1979*, Paris, Fayard, 1996.

instant avoir les yeux de Barras – mais pour cela, reconnaît Zweig, trop de documents manquent et ont été détruits...

Toutefois, comme le souligne Hegel, si une vision résolument contingente de l'histoire permet de saisir comment celle-ci fait le grand homme et permet que tel individu, à tel moment, puisse acquérir une dimension éminente – ce qui peut paraître essentiel d'un point de vue biographique - cela ne représente que la moitié des choses. Car si le temps a créé Alexandre ou César, souligne Hegel, il a tout autant été créé par eux. L'histoire n'est faite que par les hommes et, souvent, à un niveau individuel, dans la mesure où certains arrivent, de manière intentionnelle ou non, à mettre en marche les autres. Cela seul transfigure un individu en agent de l'histoire, en grand homme. Mais cela, il nous faut à présent nous attarder à le considérer à travers deux figures historiques particulières.

\* \*

### *C) Napoléon Bonaparte*

#### **4. 2. 19.**

“Quel roman que ma vie !”, disait Bonaparte (1769-1821), ce petit officier presque étranger, sans un sou, sans relations ni attraits qui en très peu de temps devint le mari d'une femme influente, puis général en chef, Empereur, maître de l'Europe, riche à millions, avant de tout perdre en un tour de la fortune et de s'en aller mourir exilé au bout du monde<sup>192</sup>.

En même temps, il n'est guère de chef d'Etat qui avant lui ait autant travaillé à se donner une image de héros et à écrire sa propre légende<sup>193</sup>. En ceci, Bonaparte n'avait pas le choix. Venu de nulle part et accédant aux plus hautes charges, il lui fallait se bâtir une légitimité par rapport aux dynasties royales qu'il combattait en Europe et qu'il entendait remplacer en France. Après Austerlitz, l'empereur François II, applaudi par ses sujets lors de son retour à Vienne, disait à l'ambassadeur français : croyez-vous que votre Maître pourrait ainsi retourner à Paris, ayant perdu une bataille comme celle que je viens de perdre ? Dans la mesure même où elle ne pouvait être fondée sur une tradition, la légitimité napoléonienne devait être suffisamment énorme, impérieuse et impériale – empruntant à Rome (les titres de « Consul » et « d'Empereur ») plus qu'à la monarchie française. Elle devait être fondée sur le

---

<sup>192</sup> Parmi les références les plus récentes sur l'historiographie napoléonienne, voir particulièrement P. Gueniffey *Bonaparte*, Gallimard, 2013 & T. Lentz *Napoléon, une ambition française*, Paris, Le Cavalier bleu, 2013.

<sup>193</sup> Voir A. Jourdan *Napoléon, héros, imperator, mécène*, Paris, Aubier, 1998.

génie et l'exploit. De fait, aucun régime n'avait encore entrepris une telle campagne d'héroïsation de son chef - faisant notamment lire les bulletins de la Grande Armée à la messe, dans les lycées et les faisant reprendre par une presse étroitement contrôlée. En même temps, Bonaparte se souciait de sonder l'opinion, à la manière des moyens du temps<sup>194</sup>.

Mais déjà, sous Louis XIV, l'affirmation de l'Etat monarchique avait été inséparable de la personne du monarque, notamment comme chef de guerre, comme si les conquêtes avaient fondé sa souveraineté<sup>195</sup>. Lors des batailles, Louis XIV s'exposait ainsi souvent au premier plan<sup>196</sup>.

Les modèles qu'imite Bonaparte sont assez évidents. En Italie, il veut être César menant la guerre des Gaules tandis que le désordre règne à Rome. A Arcole, il est en première ligne, comme César à Munda. En Egypte, il rêve d'être Alexandre et se prend d'ailleurs sans doute à son propre rêve. Il dira plus tard que son échec devant Saint-Jean d'Acre lui a fait manquer sa fortune et, longtemps, il caressera le projet d'une expédition en Inde avec Alexandre Ier.

#### *Un héros de propagande.*

Peu d'études, cependant, envisagent le règne de Napoléon sous le jour d'une recherche permanente de l'exploit et donc, forcément, de l'exploit à bon compte. On n'envisage guère l'Empereur comme un "faiseur", dans son œuvre législative par exemple, ou à travers ses campagnes. Dans Moscou en flammes est signé le décret qui réorganise la Comédie française. Beaucoup verront dans ce fait une bonne illustration de l'ampleur des intérêts de l'Empereur et sa force de volonté dans un tel moment. D'autres, comme Chateaubriand, y reconnaîtront sa tendance à se noyer dans les détails. Bien peu soupçonneront simplement l'artifice d'un despote veillant à paraître parfaitement maître de lui-même en usant de ficelles un peu grosses : le décret est antidaté !

Bonaparte n'a pourtant jamais hésité à user de tels procédés. Il passe le Saint-Bernard à dos de mulet et se fait représenter en peinture sur un cheval fougueux. A Arcole (1796), c'est le général Augereau qui s'élance avec le drapeau sur le pont imprenable. Bonaparte le remplace dans le tableau commandé à Gros quelques jours après. Et au total, malgré la légende, le pont d'Arcole... n'a jamais été pris !

---

<sup>194</sup> Voir J. Tulard *Joseph Fiévée. Conseiller secret de Napoléon*, Pais, Fayard, 1985.

<sup>195</sup> Voir J. Cornette *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle* (1993, Paris, Payot, 2000).

<sup>196</sup> Voir F. Bluche *Louis XIV*, Paris, Fayard, 1986, p. 659.

Notons néanmoins que certains ouvrages se sont attachés à déconstruire systématiquement la légende napoléonienne, en montrant que Bonaparte ne fut à peu près pour rien dans l'élaboration du Code civil (ce qui semble effectivement être le cas), qu'il ne fit en Italie qu'appliquer les directives que lui transmettait Carnot (qui ne l'aimait guère) à la tête du Bureau topographique de la guerre, etc.<sup>197</sup>

*L'époque voulait des grands hommes.*

La propagande que Bonaparte organisa pour son propre compte conjugua essentiellement le style martial du soldat - le ton lapidaire des communiqués de guerre diffusés dans des bulletins créés dès la première campagne d'Italie comme le *Courrier de l'armée d'Italie*, où Bonaparte se décrit lui-même volant comme l'éclair et frappant comme la foudre ("menteur comme un bulletin", disait-on dans l'armée) - et la pompe grossière (l'apparat du Sacre, les costumes des officiers publics), digne de la monarchie idéale dont pouvait rêver un lieutenant de fortune.

Tout cela ne pouvait suffire à en imposer durablement et de fait, pendant son règne, Bonaparte sera volontiers perçu comme l'Ogre, le Néron corse. Mais il est vrai que tout cela pourtant prit d'abord un moment et fit de lui un héros pour une époque avide de grands hommes. Goethe, alors qu'il n'avait pas trente ans, n'était-il pas au même moment considéré à l'égal de Dante et de Shakespeare ? Napoléon le rencontrera à Erfurt le 2 octobre 1808 et saura mettre en scène cette entrevue entre génies – qui échangèrent surtout des banalités<sup>198</sup>. Dès 1800, Beethoven passait pour un génie supérieur à quiconque pour le répertoire du clavier. Ce même Beethoven qui dédiera à Bonaparte sa *Symphonie héroïque* (1804).

Apprenant que ce dernier s'était fait sacrer empereur, il biffa sa dédicace et substitua à la marche triomphale du deuxième mouvement une marche funèbre d'une intensité rare, dont la mélancolie élégiaque et sublime semble témoigner de l'attente de son temps pour quelque exploit surhumain, quelque libération universelle. Un sentiment qu'on retrouve en effet dans certaines autres oeuvres contemporaines, telle l'andante en sol mineur de la *Symphonie 101* ("L'horloge", 1794) de Joseph Haydn, ainsi que dans l'andante de la *Symphonie en mi bémol majeur op. 33* d'Anton Eberl, qui fut présentée à Vienne en même temps que l'*Héroïque* en avril 1805 (et lui fut d'ailleurs préférée) et qui commence elle aussi comme une marche funèbre.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, Charles XII de Suède avait déjà été présenté comme la réincarnation d'Alexandre le Grand. Avec sa référence aux héros antiques, sa volonté de hausser l'histoire contemporaine au niveau de l'épopée, Voltaire avait déployé dans son

---

<sup>197</sup> Voir notamment J. Savant *Napoléon*, Paris, H. Veyrier, 1974 ou R. Caratini *Napoléon. Une imposture*, Paris, L'Archipel, 2002.

<sup>198</sup> Talleyrand donne le relevé complet de leur conversation dans ses *Mémoires* (posthumes 1868, Paris, Calmann-Lévy, 1891, I, p. 426 et sq. Voir également l'assez ridicule joute oratoire entre Bonaparte et Wieland).

*Histoire de Charles XII*<sup>199</sup> un style qui sera reproduit quatre-vingts ans plus tard pour Napoléon. Ces mots brûlaient de trouver un emploi, pourrait-on dire avec Musil (*L'homme sans qualités*, II, p. 35<sup>200</sup>). Dès 1800, on louera l'intelligence, la clairvoyance, le génie, les capacités prodigieuses de travail (18 heures par jour, affirmait le *Journal de Paris...*) de Bonaparte. Caractères qu'on lui prête encore volontiers de nos jours et auxquels nous croyons peut-être plus sérieusement qu'alors. Ces images de propagande, directement commanditées par Bonaparte, sont en effet entrées dans l'historiographie de Napoléon : l'Empereur dort sur commande, il épuise trois ou quatre secrétaires en dictant plusieurs lettres à la fois, il connaît par cœur le nom de centaines de soldats, etc.

La légende de Napoléon semble par ailleurs avoir largement reposé sur un étrange effet ayant vu le style volontiers hyperbolique du XVIII<sup>e</sup> siècle français être entendu au sens littéral. Bonaparte est l'homme le plus étonnant qui ait paru depuis Alexandre, à écouter Stendhal. Sa mère était la jeune fille la plus séduisante de Corse et sa sœur Pauline la plus belle femme de son siècle, etc. (*Vie de Napoléon*, 1837<sup>201</sup>). Au XVIII<sup>e</sup>, de telles formules hyperboliques étaient aussi courantes que convenues chez des courtisans mariant la flatterie à une certaine ironie. Mais chez Stendhal, comme avec Las Cases déjà, ce genre de formule semble demander à être entendu au pied de la lettre.

#### *Le culte révolutionnaire des héros.*

Certes, tout désignait alors comme un héros celui qui accumulait les victoires en Italie et qui se posait en législateur sévère et intègre à la Plutarque, tout en paraissant en même temps être un esprit éclairé, ami des arts et des sciences. Mais surtout, l'idéal révolutionnaire avait fini par reposer tout entier sur l'aspiration au dynamisme de certains hommes exceptionnels, la Révolution ne trouvant finalement plus d'idéal que dans la personne de quelques héros guerriers<sup>202</sup>. Car, de fait, à l'âge moderne, ce sont les régimes les plus égalitaristes (au moins dans les principes) qui consacreront le plus au culte de la personnalité. Dans ce contexte, Bonaparte allait être acclamé comme un libérateur doué d'un génie exceptionnel. Ce fut là un emploi si nécessaire que d'autres sans doute auraient pu le remplir à sa place, tant un Directoire discrédité était désespérément à la recherche d'un héros.

Masséna était surnommé "l'enfant chéri de la victoire" en 1799. Il venait, avec Brune, de sauver la France quand Bonaparte était lui en Egypte. Moreau, aussi bien, était l'homme qui monte. Un certain nombre d'officiers se tournèrent vers lui à partir de 1802 (la conspiration de Cadoudal permettra à Bonaparte de l'écarter en 1804). Lorsque le bruit courut à Paris que Marengo était un échec, on songea immédiatement à Murat et à

---

<sup>199</sup> *Les Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996.

<sup>200</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Seuil, 1995.

<sup>201</sup> in *Napoléon*, Paris, Stock, 1998.

<sup>202</sup> Voir M. Abensour « Saint-Just. Les paradoxes de l'héroïsme révolutionnaire » *Esprit* n° 147, février 1989,

Bernadotte. Talleyrand explique dans ses *Mémoires* (posthumes 1868, I, p. 266 et sq.<sup>203</sup>) qu'il misait sur Joubert, qu'il envoya cueillir la gloire militaire en Italie mais qui fut tué dès le début de la première bataille, ainsi que sur Moreau, qui ne voulait pas exercer de fonctions civiles. Ne restait donc que Bonaparte qui eut des succès heureux en Italie et qui, ne voulant pas que d'autres s'approprient la gloire militaire, réussit à signer avec l'Autriche un armistice qui incluait l'Allemagne, rendant ainsi inutile la victoire de Hohenlinden qui ouvrait le chemin de Vienne à Moreau. Par la suite, Pichegru, autre rival possible, mourra dans des conditions inexplicables (p. 280).

Tout ceci n'entache pas la légende néanmoins ; comme le fait que l'ascension de Bonaparte n'ait d'abord tenue qu'aux bonnes grâces de Barras, l'appelant pour réprimer l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). On admet que Bonaparte s'est montré le plus habile à tirer parti des circonstances, voilà tout. Barras n'avait que Hoche et lui pour endiguer la contre-révolution. Or Hoche hésitait. Il songeait lui à une république parlementaire à l'américaine dont il aurait pu être le Washington. Bonaparte acceptera, par opportunisme sans doute mais aussi avec une certaine bassesse, recevant par la suite des mains de Barras l'une de ses maîtresses dont il était las, Joséphine, peu séduite, que Bonaparte épousa (et dont il aura un enfant de la fille). Joséphine dont on disait au début du consulat qu'elle était une lettre de change tirée par Barras, endossée par Cambacérès et acceptée par Bonaparte. En dot, il y avait le commandement de l'armée d'Italie et ses excellents généraux (Masséna, Augereau) ... Mais l'on ne voit en général là que l'appel du destin. En ayant fini avec les bassesses, écrit ainsi Chateaubriand, Bonaparte va pouvoir prendre son envol (*Mémoires d'outre-tombe*, posthumes 1850, II<sup>o</sup> partie, L. 14, p. 646<sup>204</sup>).

### *Contraintes épiques.*

Le hasard ne va pas à l'encontre de la finalité, au contraire. Dans la logique de l'épopée, la contingence est indispensable au grand homme. Elle lui fait un monde neuf, lui ouvre mille possibles où son génie éclate. *Le hasard des circonstances, que le grand homme aura su tourner à son profit, est finalement la seule voie d'ascension épiquement possible. Toute autre - qui le verrait notamment intriguer - l'obligerait à se compromettre avec le monde qu'il est appelé à changer, à refonder et sèmerait surtout des doutes quant au fait que sa valeur personnelle indiscutable a pu seule le hisser jusqu'au sommet.* Cependant, la contingence – un heureux concours de circonstances - qui est utilisée au début de la légende, est tout de suite supprimée : le hasard n'a fait que révéler un destin. C'est là un parti pris d'interprétation du cours des choses très général, qui est loin de se limiter aux grands hommes. Si quelqu'un occupe telle position remarquable en quelque façon, on admet en général qu'il était fait pour cela. S'il exerce le pouvoir, c'est que sa nature l'y poussait.

---

pp. 60-86. Voir également A. Jourdan *Les monuments de la Révolution*, op. cit.

<sup>203</sup> Paris, Calmann-Lévy, 1891.

<sup>204</sup> Paris, Le Livre de poche, 1973.

Dans l'histoire d'un grand homme, on trouve donc le plus souvent à l'origine de son parcours un heureux concours de circonstances et en fait on ne saurait guère trouver autre chose. Ainsi, l'historiographie courante ne présente guère l'accès au pouvoir de Bonaparte pour ce qu'il fut : le coup d'Etat d'une junte commandée par un général ayant décidé de remplacer les politiques qu'il servait.

Le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Lucien Bonaparte est président du Conseil des Cinq-Cents (il a vingt-quatre ans !), Murat est à la tête de l'armée de Paris, Sieyès, après avoir pensé à Joubert, est résolu à s'entendre avec Napoléon et Joseph Bonaparte semble, accessoirement, être le Grand Maître du Grand Orient (certaines sources ne le valident pas). Dans ses *Mémoires*, Fouché remarque que tout arrive alors pour le mieux au général Bonaparte : Hoche est empoisonné, Desaix et Kléber tombent au combat le même jour et pratiquement au même moment, Joubert est tué dès le début de la bataille de Novi, on ne sait comment (on dira qu'il a été tué par un chasseur corse). Sieyès et Talleyrand, nous l'avons dit, comptaient davantage sur lui que sur Bonaparte. Mais les Bonaparte étaient capables de tout, glisse Fouché. Le 18 Brumaire, tout était préparé avant que Napoléon n'arrive. Violateur des lois sanitaires en Egypte, il eut été brisé devant un gouvernement fort.

Certes, le pouvoir est venu entre les mains de Bonaparte par la conspiration de quelques hommes actifs et d'une foule consentante, reconnaît Jacques Bainville (*Napoléon*, 1931, p. 135). Mais ses premiers actes de gouvernement feront éclater sa grande supériorité, celle de l'intelligence...<sup>205</sup>.

#### *L'impact du Mémorial de Sainte-Hélène.*

Héros, l'Empereur ne pouvait sans doute guère le rester alors que la guerre n'en finissait plus et alors qu'il n'était jamais franchement battu, même en Russie. On a dit que l'échec est indispensable au grand homme. Il l'humanise, montre qu'il n'échappe pas au destin, à la main de Dieu. Et sans son exil à Sainte-Hélène, en ce sens, Napoléon n'aurait sans doute pas prêté au même mythe<sup>206</sup>. Quoi qu'il en soit, Bonaparte redevint un grand homme à titre posthume avec la publication du *Mémorial de Sainte-Hélène* (1823) de son compagnon d'exil Emmanuel de Las Cases<sup>207</sup>.

Dans cet ouvrage, l'un des plus grands succès de librairie du début du XIX<sup>e</sup> siècle et le livre de chevet de Julien Sorel (avec le recueil des bulletins de la Grande Armée), Napoléon retrouve sa stature de héros révolutionnaire, tirant son pouvoir du peuple, uniquement inspiré par la raison (voir par exemple *5-8 avril 1816*) et soucieux de renforcer l'empire des

---

<sup>205</sup> Paris, Fayard Le Livre de poche, 1965.

<sup>206</sup> Car c'est en partant des Cent Jours et de Waterloo qu'Hugo et d'autres bâtiront la légende. A ce point, note un historien, qu'aujourd'hui la majorité des visiteurs qui se rendent à Waterloo sont persuadés qu'il s'agit d'une victoire de Napoléon ! (J.-O. Boudon *Napoléon et la dernière campagne*, 2015, Paris, Dunod, 2021).

<sup>207</sup> Sur l'histoire de la légende napoléonienne, voir N. Petiteau *Napoléon. De la mythologie à l'histoire*, Paris, Seuil, 1999 ; J. Tulard *Napoléon. Le pouvoir, la nation, la légende*, Paris, Le Livre de poche, 1997 & J. Dechamps *Sur la légende de Napoléon*, Paris, H. Champion, 1931.

Lumières. Il affiche son mépris des affairistes (25 février 1816) et du luxe - celui, particulièrement tapageur, de sa cour n'ayant été que calcul et lui ayant toujours répugné au fond.

Las Cases n'invente sans doute rien. Il rapporte pieusement ce que lui dicte l'Empereur avec une admiration à laquelle se mêle pas mal de vanité. Le confident n'ose pas utiliser la baignoire de l'Empereur (10 décembre 1815). Il s'offusque de ce que ce dernier aurait pu devoir en certaines circonstances aller lui-même ouvrir la porte à l'amiral anglais (21 octobre 1815). Et, au fil des pages, Napoléon ne cesse de vanter la qualité de la grande oeuvre que lui, Las Cases, a produite (un atlas géographique).

Le nouvel air du temps était libéral et voulait l'indépendance des nations. Si l'on s'en prend à moi, on s'en prend à tous les peuples, s'écrie dès lors Bonaparte (22 octobre 1815), se présentant comme un messie des nationalités (9-10 avril 1816), lui qui fut pourtant très loin d'être un champion des nations au cours de son règne et qui paraît même avoir très mal saisi ce nouvel air du temps<sup>208</sup>.

La politique étrangère française ne sera favorable aux revendications nationales qu'avec Napoléon III et c'est peut-être dans le *Mémorial* d'ailleurs que ce dernier a d'abord trouvé cette ligne de conduite<sup>209</sup>. Bonaparte, lui, demeura un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son idéal politique, s'il en eut un, paraît avoir été celui du despotisme éclairé. Le premier devoir d'un prince, affirme-t-il, est de faire ce que veut le peuple, qui n'est jamais ce qu'il dit. La volonté du peuple est ainsi dans le cœur du prince (24 décembre 1815).

Le libéralisme que Bonaparte affichait sur son rocher, peut-être pour plaire aux Anglais, plut effectivement dans les années 1820. L'Ogre était oublié - n'avait-il pas toujours été contraint de faire la guerre ? demandait-il à Las Cases. Il n'en portait pas la responsabilité. Sur cette base, Edgard Quinet, Pierre-Jean de Béranger, Victor Hugo et d'autres bâtiront la légende qui nous est restée.

De nombreux autres ouvrages exploitèrent commercialement la veine du *Mémorial*, s'attachant à faire pénétrer dans l'intimité de l'Empereur. Ainsi les *Mémoires* de Constant (1831<sup>210</sup>), son valet de chambre, entièrement réécrits et qui donnent Bonaparte pour totalement bon, généreux et simple, n'aimant pas la guerre. Un être exceptionnel, parfois demiurge (il calme les eaux p. 163) mais capable de cruauté quelque fois, l'image de l'Ogre étant passée par là (il s'entête pour faire effectuer dans la tempête une manœuvre maritime qui coûte la vie à une centaine d'hommes p. 246 et sq.).

---

<sup>208</sup> Voir G. Lefebvre *Napoléon*, 1936 (Paris, PUF, 1969).

<sup>209</sup> Sur l'utilisation à son profit de l'image de Bonaparte par Napoléon III, voir B. Ménager *Le Napoléon du peuple*, Paris, Aubier, 1988.

<sup>210</sup> *Mémoires intimes de Napoléon Ier*, Paris, Mercure de France, 1967.

Le plus fort est qu'à travers ce genre de mémoires convenus, une image toute picaresque de Bonaparte n'a pu être effacée qui ne manque pas de sel. Napoléon, ainsi, dont on ne connaît que peu de textes écrits sûrement de sa main, n'a jamais vraiment bien parlé français. Il butait sur des mots. Il disait par exemple « rente voyageuse ». Il écrivait : « throne », « comerse », « enfanterie » pour infanterie. Le 5 avril 1796, il écrit à Joséphine : « je sens le besoin d'être consolé. C'est en écrivant à toi seul... à qui il faut que j'enpeche mes peines ».

C'était par ailleurs un agité. Pour priser, il jetait le tabac en l'air de sa poche de gilet (à Waterloo, le paysan belge qui lui servait de guide se plaindra d'avoir été éborgné). Il lardait son siège de coups de canifs en Conseil des ministres. Quittant Joséphine et Talleyrand, un jour de 1807, il est si ému qu'il vomit. Assez répugnant à table, essuyant sa plume sur son pantalon sans changer celui-ci, etc., l'Empereur n'était peut-être finalement qu'un soudard coléreux et avare, tirant les oreilles, pinçant nez, joues et bras de tous ceux qui passaient à portée et giflant par sorte de jeu jusqu'à ses ministres. Bonaparte était un "gentil amant", disait Mademoiselle George, sa maîtresse pendant cinq ans. Mais une autre poussait les aiguilles de la pendule pour abrégier la corvée<sup>211</sup>. Il trompait l'Impératrice au moins autant que cette dernière cocufiait l'Empereur (au vu de tous) et abusait sa confiance, allant jusqu'à se faire payer mille louis par jour par Fouché à une époque ; lequel soudoyait aussi bien Bourrienne, le secrétaire particulier de Bonaparte.

Face à la littérature à la gloire de Napoléon, les *Mémoires* de Fouché (parus en 1824<sup>212</sup>), écornant sérieusement la légende, eurent un grand retentissement mais Fouché était alors à ce point discrédité qu'on ne vit que ressentiment et besoin de se justifier dans ce qu'il rapportait et notamment d'avoir prédit dès 1809 la chute prochaine de l'Empire. Proudhon prendra la défense de Fouché et de ses *Mémoires*, qu'il juge véridiques (*Commentaires sur les Mémoires de Fouché*, 1900<sup>213</sup>). Ce qui n'est pas vraiment admis de nos jours.

Aurons-nous un jour une véritable histoire de ce Premier Empire canaille qui, profitant de circonstances exceptionnelles, fut brièvement créé par un aventurier ? Un lieutenant ambitieux qui, détestant plutôt la France au départ, voulut d'abord servir Paoli, avant de se retourner contre lui. Un protégé de quelques Montagnards, comme le député Salicetti ou le frère de Robespierre, qui montera en grade par la politique et tout en profitant des intrigues

---

<sup>211</sup> Voir l'intéressant portrait de Bonaparte in R. Laforgue *Psychopathologie de l'échec*, Paris, Payot, 1950, chap. XI.

<sup>212</sup> Paris, Imprimerie nationale, 1992.

<sup>213</sup> Paris, Librairie P. Ollendorff, 1900. L'ouvrage contient également un intéressant *Parallèle entre Napoléon et Wellington*.

menées par les membres de son clan. Barras, qui se moquait volontiers de lui, le décrit d'une docilité exemplaire, en même temps que d'une grande fourberie.

Avec Bonaparte, tout repose sur des arrangements et sur les apparences – avec les Bonaparte, faudrait-il dire car déjà son père, mari complaisant, sut tirer beaucoup d'avantages des amants de sa femme.

Des arrangements car tout s'achète, les généraux ennemis comme ceux qui, dans l'armée, auraient pu nuire (Kellermann ainsi). On pille, on détourne – Bonaparte et Talleyrand les premiers. Mais ceci, il est vrai, était dans la tradition monarchique (voir 4. 3. 41.). Malgré le blocus, dont les producteurs de vins et d'autres exportateurs se plaignent, beaucoup de têtes haut placées, comme Bourrienne ou Brunes, font de la contrebande ; laquelle deviendra en quelque sorte officielle avec les « licences. »

Mais les apparences doivent être sauvées. Bonaparte semble avoir été gros dormeur en fait. Mais son valet avait soin d'allumer les chandelles devant ses fenêtres tard dans la nuit au Tuileries. Sur le tableau du Sacre, sa mère est au centre. En réalité, elle n'était pas venue. Elle détestait Joséphine, comme les sœurs de l'Empereur qui laissèrent ostensiblement tomber la traine de l'Impératrice qu'elles devaient porter. Un Empire canaille et picaresque... Reconnu et malmené par la foule lors de son départ pour l'île d'Elbe, Bonaparte, perdant toute fierté, se déguisera en Autrichien.

Ce portrait de celui qui venait de faire connaître à la France quelques-unes de ses pires défaites aurait pu être tiré en guise d'épilogue. C'est pourtant le contraire qui arriva. Pendant la Restauration, alors que l'Europe était retombée sous la chape de monarchies vieillissantes, Napoléon incarnait le dynamisme de la jeunesse auquel rien n'est impossible. Aucun ouvrage n'exprime mieux ce sentiment que *Le rouge et le noir* (1830) de Stendhal, lequel se prit également à écrire une *Vie de Napoléon* (1837) s'arrêtant pratiquement après les campagnes d'Italie. Plus tard, la III<sup>e</sup> République fit encore de Napoléon l'un de ses héros. Bonaparte redevint ainsi un héros à titre posthume, au titre d'un professeur d'énergie. De nos jours encore, il est une expression de l'exceptionnalité humaine, sous les registres particuliers de l'audace et de la volonté, assorties d'une puissance de travail exceptionnelle. Las Cases le dépeint frais au Conseil d'Etat après huit à neuf heures de travail assidu ou le décrit lisant des ouvrages abstraits dix ou douze heures d'affilée (*25 novembre 1815*). De tels clichés sont encore repris par les historiens actuels.

Cependant la République a toujours eu des difficultés avec Bonaparte : aucun grand lieu de Paris ne porte son nom...

L'éminente supériorité de Bonaparte, sa vaste intelligence et sa puissance formidable de travail ne se discutent pas. On déplore seulement son mépris des hommes en regard. Cependant, son génie excuse tout, y compris le despotisme pour Stendhal. Mais quel génie ? Un tel terme n'explique rien et ne sert finalement qu'à masquer bien des failles - l'incroyable nullité politique de Bonaparte notamment.

\*

*Le génie de Bonaparte.*

Car ce dernier n'aura jamais rien bâti que sur le sable. Dès 1813, l'Empire s'écroule en moins d'un an et la France revient finalement à ses frontières du 1<sup>er</sup> janvier 1792. Il faut dire que chez l'Empereur, le chef mafieux l'emporte largement sur l'homme d'Etat, qui nomme d'abord aux plus hautes charges les membres de sa famille et leur distribue des trônes comme Clovis donnait des terres à ses compagnons de chasse, aussi incompetents et corrompus soient-ils. Lui-même détournera apparemment d'énormes sommes à son profit. Créant la Banque de France en 1800, pour s'affranchir (sans grand succès) de l'influence que pouvaient exercer les fournisseurs de l'Etat et de l'armée à travers le très profitable crédit qu'ils leur accordaient, Bonaparte n'oublie pas d'y investir avec sa famille. Finalement, il rétablira l'esclavage dans les colonies.

Sur ce point, qui est devenu aujourd'hui ce que l'on reproche le plus à Bonaparte, on a dit qu'il avait cédé à la pression du clan Créole défendu par Joséphine. Mais d'autres considérations plus importantes ont joué : les Anglais redoutaient une contamination du décret d'abolition français de 1794 dans leurs propres colonies. Or il s'agissait alors de faire la paix avec eux. L'Espagne, qui était alors l'alliée de la France, s'irritait de l'abolition à Saint-Domingue, alors que l'île était alors partagée entre la France et elle.

Au-delà, comme le reconnaît Stendhal, Bonaparte ne comprendra jamais qu'on ne s'appuie que sur ce qui résiste. Il n'admet aucune critique et ne retient que les flatteurs, souvent de parfaits incapables comme Champagny aux Affaires étrangères ou Maret, secrétaire d'Etat. Autour de lui, chacun le trompe (son frère Joseph en Espagne, Murat, Bernadotte, Caulaincourt - plénipotentiaire en 1813), quand il ne complotte pas directement contre lui (Talleyrand, Fouché, Murat). Joséphine, dit-on, lui reprochait de trop humilier et de ne pas assez punir. Bonaparte rapporte Talleyrand, se plaisait particulièrement à humilier et tourmenter ceux qu'il avait élevés, lesquels, placés dans un état permanent de méfiance et d'irritation, travaillaient ardemment à lui nuire (*Mémoires*, p. 17).

Pendant son règne, le monde des affaires mène la danse, profitant de la cupidité de nombreux généraux, comme Masséna. Son génie était trop haut pour apercevoir la mesquinerie des hommes autour de lui, explique Las Cases (*16 novembre 1815*). Et l'Empire, malgré tout, correspondit pour le reste au retour à l'ordre et à la prospérité, tandis que le blocus continental (déjà envisagé par le Directoire pour limiter la puissance maritime anglaise) favorisait les industries françaises. Une période de bas prix et de plein emploi - qui ne tenait certes qu'à la guerre et ne représentait ainsi qu'une fuite en avant. Mais les choses sont rarement mises en balance quand elles produisent de tels effets.

On ne rencontre pas davantage de génie dans la conduite des affaires par Bonaparte mais le même caporalisme qui lui réussissait aux armées. Rien n'échappait à sa décision. Personne n'avait et n'a jamais eu ensuite un tel pouvoir en France : il nommait jusqu'aux maires des villes de plus de 5 000 habitants. Il signait la nomination d'un caporal de la Garde comme l'appareillage du moindre navire. La veille de la bataille de Leipzig (1813), il décide des pensions de veuves, vérifie les dépenses du commissaire de Saint-Malo, approuve les élections à l'Institut... Au fil des campagnes, à ce compte, les affaires enregistraient un retard considérable. Les documents se perdaient.

Dans ses mémoires, Jean-Antoine Chaptal rapporte que l'Empereur, ne sachant pas ajourner ses besoins, voulait toujours des réponses sur le champ, même à des questions dont l'examen aurait demandé des semaines. A ce compte, mieux valait donc répondre n'importe quoi ! Et certains y excellaient. Et les comptes nationaux étaient fondés sur leurs déclarations... (*Mes souvenirs sur Napoléon*, 1893, pp. 354-355<sup>214</sup>). Chaptal met également à mal la légende des fortes capacités mathématiques de Bonaparte.

De Bonaparte, par ailleurs, on a retenu toutes sortes de comportements qui attestent d'une assez grande médiocrité humaine, une fois que l'on se déprend de la légende, de la flatterie courtisane et de la simple admiration que les hommes ne peuvent manquer d'éprouver pour ceux qui sont un rang au-dessus d'eux - cette manie de prendre une fonction pour une personnalité et un colonel pour un penseur, comme disait Malraux.

A contrario, dans le *Macbett* (1972<sup>215</sup>) d'Eugène Ionesco, Banco et Macbett sont des personnages quasi interchangeables. Le tyran n'est en rien exceptionnel, sinon qu'il se retrouve capable d'imposer son pouvoir.

Jaloux de son pouvoir et du succès des autres (Davout est le vrai vainqueur d'Iéna en 1806. Bonaparte ne le lui pardonnera jamais), l'Empereur est vaniteux et cassant, soucieux de distances et d'étiquette, comme autant de substituts à sa légitimité. Blessant légèrement

---

<sup>214</sup> Paris, E. Plon, Nourrit, 1893.

Masséna à la chasse, il en accuse Berthier. Encore général, il ne supportait pas qu'on le brocarde dans les libelles. Il exigeait des explications, des excuses. Empereur, il continuera à répondre personnellement aux gazettes anglaises dans *Le Moniteur*<sup>216</sup>. Mal à l'aise en public, il paraît un “petit César grêle, nerveux, impressionnable” devant le Conseil des Cinq-Cents le 18 brumaire. Dépourvu de vrai courage, souligne Fouché, il manque se trouver mal et s'enfuit. Murat doit le rattraper.

Chateaubriand rapporte ainsi sa première entrevue avec lui en 1802 : la Cour est réunie et Bonaparte l'aborde furtivement comme s'il continuait une conversation déjà commencée avec quelqu'un d'autre, passe sans transition à une autre idée puis s'éloigne sans revenir. Plus tard, il se dira très satisfait de leur conversation. Chateaubriand n'avait pas ouvert la bouche.

Chateaubriand s'est complu à souligner divers traits de caractère médiocre chez Bonaparte, comme si celui-ci n'avait été en fait qu'un usurpateur d'assez peu d'envergure<sup>217</sup>. Son indifférence au sort de ses officiers (*Mémoires d'outre-tombe*, p. 635), sa cruauté à Toulon et à Jaffa (p. 664 et sq.), sa bassesse dans l'infortune, notamment en Russie (p. 763). Son orgueil monstrueux, son affectation incessante, son incapacité à s'élever sans rabaisser les autres et son manque d'autorité naturelle (ses généraux se disaient plus impressionnés par Louis XVIII que par lui). Sa fin minable, enfin, le voyant se quereller avec ses geôliers anglais pour un titre, un manque d'égard. Chateaubriand ne cesse pourtant de se comparer à Bonaparte, qui redevient “un esprit immense” à ses yeux (p. 745) dès lors qu'il peut se flatter que l'Empereur se soit penché sur son propre cas...

Musset a produit des *Mémoires d'Outre-cuidance* (1849<sup>218</sup>) pour se moquer de Chateaubriand. Chapitre I : “je suis le premier des hommes. Napoléon est un crétin”<sup>219</sup>.

Certes, dira-t-on. Mais il reste que le nombre impressionnant de ses victoires témoigne suffisamment du génie de Bonaparte – sans oublier toutefois que la France lui doit aussi un certain nombre de ses plus grandes défaites (Saint-Domingue, Aboukir, Trafalgar, la Berezina, Waterloo).

---

<sup>215</sup> Paris, Gallimard, 2013.

<sup>216</sup> Voir A. Périer *Napoléon journaliste*, Paris, Plon, 1918, pp. 130-131.

<sup>217</sup> Sur la critique des opposants royalistes, voir J. Tulard *L'antnapoléon. La légende noire de l'Empereur*, Paris, Julliard, 1965.

<sup>218</sup> *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963.

<sup>219</sup> Sur les rapports de Chateaubriand à Bonaparte, voir particulièrement M. Fumaroli *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, Paris, Fallois, 2003, pp. 589 et sq., avec un intéressant rapprochement avec la figure du Diable de Milton.

\*

*A quoi tient le génie militaire ?*

Lorsqu'on considère les batailles napoléoniennes, se mêlent en général deux approches.

1) On se penche d'abord sur leur stratégie, c'est-à-dire sur les décisions qui ont décidé de leur issue. On met en avant la nature du terrain, le rapport des forces ainsi que l'importante part de l'opportunisme et de la chance propre à ce genre d'entreprises. Mais la chance n'est rien si on ne sait la saisir, dit-on. Et pour expliquer tant les victoires de Bonaparte que leur incroyable succession, force est alors d'invoquer sa clairvoyance, sa rapidité de jugement, son audace - son génie en un mot. Seulement le génie ne s'explique guère. De sorte qu'il faut aussi considérer les choses avec plus de recul.

2) Selon une seconde approche qualifiée de "structuraliste", on s'intéressera ainsi au fait que la France est à l'époque le pays le plus peuplé d'Europe après la Russie et que, de l'Italie jusqu'en 1813, Bonaparte dispose toujours de la supériorité numérique par rapport à ses ennemis – c'est qu'il savait mieux concentrer ses forces, dira-t-on. C'est aussi que ses ennemis, sauf la Prusse au début, semblent avoir eu pour constante stratégie de refuser l'engagement total. Bonaparte multiplie des victoires incontestables mais qui ne règlent rien – lui-même s'en justifiera en invoquant des plans d'ensemble bien plus vastes<sup>220</sup>. Dans toute l'épopée napoléonienne, il n'est en effet qu'une seule bataille véritablement décisive : Waterloo !

Mais décisive au sens de « définitive » car, tout de même que, se retrouvant face à un adversaire dont elle ne pourra plus ensuite que retarder la victoire, c'est à Koursk que l'Allemagne a perdu la Seconde Guerre mondiale, c'est à Leipzig que Napoléon a militairement été surpassé.

Le plus surprenant est peut-être la vitalité dont témoigneront finalement des systèmes monarchiques vieillissants. Il est très surprenant notamment que l'Autriche ait résisté aux coups de boutoirs napoléoniens ; trouvant même, après l'effondrement français, le moyen de maintenir pour un siècle son rang de grande puissance. Mais, excellent capitaine, Bonaparte était un assez mauvais stratège, au jugement peu lucide, expliquera Caulaincourt dans des *Mémoires* (qui ne parurent qu'en 1933<sup>221</sup>). D'une certaine façon, la stratégie autrichienne d'un permanent refus de l'affrontement total fut supérieure à celle de Bonaparte, si sa tactique

---

<sup>220</sup> Voir T. Lentz & J. Lopez (dir) *Les mythes de la Grande Armée*, Paris, Perrin, 2022, chap. 12.

<sup>221</sup> 3 volumes Paris, Plon, 1933.

militaire, en revanche, fut plus que faillible. Car, à ce jeu, Bonaparte qui refusa souvent de négocier – avec les Anglais en 1806 ou avec la Prusse, l’Autriche et la Russie, qui se méfiaient de l’impérialisme anglais en 1813 – préférant tout jouer sur une bataille décisive, comme Leipzig, à ce jeu Bonaparte finit par tout perdre. Jamais il n’y eut autant de coups de génie, notait Hegel. Et jamais l’impuissance des victoires ne parut si clairement.

Bonaparte, qui systématise un nouvel art de faire la guerre (voir 4. 2. III), affronte des vieillards. En Italie, il bat une armée austro-piémontaise que commande un baron de Beaulieu qui a 72 ans. Face à lui, les Prussiens sont commandés par un Blücher, né en 1742. Koutouzov, lui, est de 1745, etc. Ces vieillards qui se battent à l’ancienne, commandent des armées ignorant, sauf la Prusse, la conscription (l’Autriche jusqu’en 1808), composées de marginaux méprisés par leurs officiers aristocrates et battus par les sous-officiers, comme dans l’armée russe. Des armées lourdes à manœuvrer par ailleurs, qui ignorent notamment le système de réquisitions et dont les chefs sont incapables de se porter mutuellement secours, quand Bonaparte joue lui particulièrement de la rapidité. Bref, on est alors tenté de dire que, face aux principales puissances continentales, l’Empereur avait d’assez fortes chances de l’emporter.

\*

Sous ce jour, on en viendrait presque à penser que l’action de l’individu Bonaparte fut surtout décisive dans le fait qu’il ne chercha pas ou fut incapable de provoquer la ruine effective des puissances qu’il affrontait ! On en viendrait presque à dire que, dans la succession de victoires, n’importe quel général français aurait pu le remplacer, les circonstances seules l’ayant désigné lui et non un Bernadotte par exemple, auxquels les Jacobins avaient un instant pensé. Les nantis de la Révolution (ceux qui s’étaient emparés des biens nationaux) voulaient une dictature de salut public, explique-t-on<sup>222</sup>, laquelle allait être confiée à un général qui, par ailleurs, aurait les moyens de lever l’armée la plus puissante d’Europe. Est-ce vraiment à cela que peut être réduite l’épopée napoléonienne ?

Selon une autre explication, plus conforme au mythe napoléonien développé par la III<sup>e</sup> République, les menaces de restauration rendaient inévitable l’apparition d’une dictature dans la France révolutionnaire. Napoléon voulut profiter de cette situation pour servir son propre

---

<sup>222</sup> Voir par exemple J. Tulard *Napoléon*, Paris, Fayard, 1977.

pouvoir mais, finalement et comme à son insu, son génie exceptionnel permit de sauver les acquis de la Révolution<sup>223</sup>.

Peut-on dire cependant que, sans Bonaparte, l'épopée impériale eut été la même !? Le simple fait qu'il était un excellent général n'entre-t-il pas en lice ? Il est difficile d'en juger car nous ne savons jamais juger de l'exercice d'un pouvoir que par ses effets et nullement en lui-même. Un autre aurait-il fait mieux au même moment ? Bonaparte lui-même avait-il véritablement le choix dans ses décisions ? Dans ses actes, quelle exacte part revient à son initiative ou dépend de la simple marche des choses ? Quelle part surtout relève d'une conjugaison d'actions par rapport à laquelle la contribution de l'Empereur a peut-être été symboliquement majeure et effectivement minimale ? En tous ces domaines, il n'est pas de normes. Il n'est que des appréciations plus ou moins partagées face à des destins singuliers et des circonstances particulières<sup>224</sup>.

C'est qu'il n'y a pas d'action ni de pouvoir en soi, nés de rien. Une action tient à une conjugaison de forces, vis-à-vis de laquelle ceux qui s'en trouvent investis sont autant moteurs que mobiles. De sorte qu'en regard deux lectures de leurs actions sont toujours possibles, qui renvoient, l'une à leur génie singulier et l'autre aux circonstances. Entre les deux, tout ce qu'on peut dire est que le génie - s'il faut employer ce mot - est le point d'intersection de ces forces. Or c'est là une affaire de ferme détermination sans doute. De sorte qu'on ne devient pas Napoléon par hasard. En même temps, que ces forces soient comme à disposition est affaire de circonstances. De sorte qu'une grande part de l'étonnante facilité avec laquelle Bonaparte put accomplir ce qu'il fit ne dépendait certainement pas de lui. Cela, d'ailleurs, beaucoup de personnages historiques l'ont reconnu. "Je me sens poussé vers un but que je ne connais pas, disait Bonaparte. Quand je l'aurai atteint, un atome suffira pour m'abattre". Anxieux de sa propre fin qu'il ne pouvait comprendre, incarnation de la volonté divine devenue tangible dans un instrument humain, Bonaparte devait s'étonner lui-même beaucoup plus que tous ceux qu'il éblouissait, suggère Léon Bloy (*L'âme de Napoléon*, 1912<sup>225</sup>).

Pour Bloy, tous les actes humains concourent à la syntaxe infinie d'un livre insoupçonné et les événements historiques sont comme les hiéroglyphes divins d'une révélation corroborative de l'autre Révélation. Et voilà Napoléon devenu un caractère parmi d'autres, quoiqu'un peu plus visible évidemment, de l'histoire conçue comme un texte liturgique. Qui sait ainsi, demande Bloy, si la bataille de Friedland n'a pas été gagnée

---

<sup>223</sup> Voir notamment G. Lefebvre *Napoléon*, op. cit.

<sup>224</sup> Voir la difficile lecture d'une bataille comme Marengo, à travers la contribution de C. Gué in (collectif) *Napoléon de l'histoire à la légende*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.

<sup>225</sup> Paris, Gallimard, 1983.

par une petite fille de trois ans ou un centenaire vagabond demandant à Dieu que sa volonté soit accomplie sur la Terre ? La vie humaine est un songe. Sur le champ de bataille, toute une division est fauchée par la mitraille. Qu'importe au fond ? "Pour qui voit dans l'Absolu, la guerre n'a de sens que si elle est exterminatrice, et l'avenir très prochain nous le montrera", écrit Bloy de manière cruellement prophétique (p. 43).

Napoléon est né aux circonstances. Au double sens 1) où l'individu que nous connaissons tel n'aurait pas existé sans elles. Aucun Napoléon n'occupe actuellement un emploi de notaire. Et 2) dans la mesure où c'est à travers elles que ses caractères individuels ont compté - et ceci, essentiellement comme limite.

Que serait devenu Bonaparte sous d'autres circonstances, demande-t-on ? S'il n'était pas né français, par exemple - si Louis XV n'avait pas acheté la Corse en 1767, deux ans seulement avant sa naissance ? Stendhal imaginait qu'il serait devenu un simple avocat de Gênes. Français mais sans la Révolution, admet un auteur, il n'aurait sans doute pas dépassé le grade de lieutenant-général. Mais demeuré sujet de l'empereur d'Autriche, d'autres voies auraient pu s'ouvrir à ses talents. N'avait-il pas un caractère fait pour dominer le monde ?<sup>226</sup>.

La réponse est clairement non ! Sous d'autres circonstances, il n'y aurait pas eu Napoléon. Nous ne vivons pas entourés de Bonaparte et d'Alexandre auxquels l'histoire seule a fait jusqu'ici défaut. *Etre un grand homme est un emploi*. L'idée d'un grand homme inconnu est dénuée de sens (même si le titre peut être reconnu à un individu bien après sa mort).

\*

On ne peut confondre Bonaparte avec son destin. *On ne peut rendre un individu responsable de ce qu'il lui arrive car ce serait considérer qu'il existe comme à part du monde*. Même d'un point de vue moral, les choix d'un individu ne se conçoivent qu'en situation. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas d'autonomie morale mais que nous ne sommes pas à côté de notre existence. C'est pourquoi une action n'est pas plus ou moins morale en fonction de ses effets mais en regard de l'intention qui l'inspire. Et c'est pourquoi l'importance d'un destin ne témoigne pas pour la qualité de celui à qui il échoit. Même si, spontanément, nous pensons volontiers le contraire.

Walter Scott voyait la plus forte expression du génie militaire de Napoléon dans la campagne d'avril 1809 contre les Autrichiens. Les forces françaises furent alors surprises

---

<sup>226</sup> Voir J. Dutourd *Le feld-maréchal von Bonaparte*, Paris, Flammarion, 1996.

inférieures en nombre, dans des positions défavorables et dans un mauvais état d'organisation. En cinq jours, pourtant, Bonaparte enfonce les Autrichiens et s'ouvre la route de Vienne où il sera en mai. Jamais les talents d'un seul individu n'exercèrent une influence plus positive sur les destinées du monde, écrit W. Scott (*Vie de Napoléon Bonaparte*, 1827, T. 8, chap. XLVII<sup>227</sup>). Cela est peut-être vrai mais cela mériterait un examen un peu plus minutieux pour être attesté. Car ici, on juge la qualité d'un homme sur les succès qu'il rencontre, ce qui est contradictoire car, dans l'affaire, ses succès font l'homme tandis qu'on s'efforce de se convaincre du contraire. Entre Napoléon et ses actes, note Kierkegaard, il manque un rapport absolu, excluant qu'un autre eût pu accomplir la même chose. Si j'ignore l'auteur de tels actes, comment prouver qu'ils sont bien de Napoléon ? (*Riens philosophiques*, 1844, p. 92 et sq.<sup>228</sup>).

*Derrière la figure du grand homme, du génie, il y a le rêve d'un affranchissement individuel total par rapport au monde humain. L'histoire, cependant, n'est pas un texte que nous pourrions juger différents acteurs jouer et réciter pour décider du talent propre à chacun.* En histoire, il n'y a que des possibilités incommensurables. Même si les cas possibles peuvent être comptés, leurs chances ne sont pas commensurables faute de pouvoir être évaluées (comment mesurer les différents facteurs qui pèsent sur le cours des événements : idéologies, sentiments, poids des traditions, etc. ?). Il est donc impossible d'y définir des probabilités<sup>229</sup>. Si certains hommes font l'histoire, c'est dans l'exacte mesure où les circonstances autorisent une marge d'initiative individuelle. Sachant que ces circonstances, en l'occurrence, sont essentiellement l'attitude des autres hommes. Personne n'agit seul ! L'histoire pourtant, telle qu'on l'écrit, ignore la plupart des hommes - qu'elle ne considère qu'en masses - en même temps qu'elle offre des opportunités inouïes à quelques-uns d'entre eux. En général, cette étonnante inscription de l'humain dans le temps ne retient guère. Qu'importent les vies fauchées, nous ne nous intéressons qu'aux héros, auxquels nous n'hésiterons pas à prêter jusqu'à la franche invraisemblance les plus grandes vertus. C'est ainsi qu'on néglige que parmi les plus importantes circonstances qui firent Napoléon, il y avait d'abord que l'époque admettait que la mort de soldats puisse être pratiquement comptée pour rien.

\*

---

<sup>227</sup> in *Œuvres complètes*, trad. fr. Liège, Impr. Fr. Lemarié, 1827.

<sup>228</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1948.

<sup>229</sup> Voir P. Vendryès *De la probabilité en histoire*, Paris, A. Michel, 1952.

*Bonaparte et la guerre.*

Bonaparte fut sans doute un excellent général, maniant ses troupes avec sûreté, sachant deviner ses adversaires (il disait lui-même que là est l'art de la guerre, le reste ne demandant que du bon sens) et ayant particulièrement le don de les égarer quant au véritable emplacement de ses forces<sup>230</sup>. Il savait en outre provoquer l'enthousiasme de la troupe - notamment en lui autorisant force pillages et en multipliant les harangues emphatiques.

Mais où est le génie ? Dans les exploits qu'on met traditionnellement en avant, comme ceux de la campagne de France en 1814 (Champaubert, Montmirail, Vauchamps) ? Les Alliés, inspirés notamment par Barclay de Tolly, l'évitaient alors et attaquaient plutôt ses généraux, attendant de pouvoir le battre lui en une bataille décisive. Ils avaient enfin appris à faire la guerre comme lui ! Mais cela, Bonaparte ne le réalisa pas<sup>231</sup>.

Ce n'est pas avant 1809 que les puissances européennes entreprirent de rattraper leur retard militaire par rapport à la France, augmentant leurs effectifs, adoptant le corps d'armée comme principale unité de manœuvre, améliorant le niveau de l'encadrement et comprenant l'importance de l'artillerie.

Quand Bonaparte entre en scène, la guerre tend à devenir de plus en plus rapide. Il en jouera mieux qu'un autre mais il n'invente nullement une manière de se battre que différents théoriciens français avaient définie et que la Révolution aura mise en pratique.

***La transformation de la conduite de la guerre en France avant Bonaparte.***

En France, les humiliantes défaites de la Guerre de sept ans (terminée en 1763) amenèrent une remise en question de l'art de la guerre et aboutirent notamment aux réformes incluses dans le *Règlement concernant l'exercice et les manœuvres de l'infanterie* (1764). C'est en France, ainsi, qu'on comprit le mieux le système fédéricien (voir 4. 2. 3.). Le premier Etat-major sera créé par Ségur en 1783. En comparaison, l'Autriche ne reformera guère son armée (c'était peut-être un legs d'Eugène de Savoie, jugeant cela inutile en temps de paix), qui se retrouvera vite surclassée par celle de Bonaparte.

Pour les rendre plus maniables, les armées commencèrent à être organisées en divisions interarmes. Dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, contre l'ordre rigide et statique des armées, le chevalier Jean-Charles de Folard avait ainsi plaidé pour une organisation en colonnes d'attaque et pour le groupement des différentes armes. Le maréchal de Broglie défendit ce système, qui ne sera définitivement adopté toutefois qu'en 1793 par Dubois-Crancé et Carnot et qui permettra

<sup>230</sup> Sur la tactique napoléonienne, voir particulièrement H. Lachouque *Napoléon. Vingt ans de campagnes*, Paris, Arthaud, 1969.

<sup>231</sup> Voir A. Zamoyski *1812 : la campagne tragique de Napoléon*, trad. fr. Paris, Piranha, 2014.

notamment la victoire de Fleurus en 1794. Bonaparte transposera ce système interarmes au niveau du corps d'armée – les Autrichiens n'y viendront qu'en 1809, les Prussiens seulement en 1813. On créera par la suite des bataillons mobiles de voltigeurs, tandis qu'un nouveau modèle de fusil, à partir de 1777, permettra aux tirailleurs de faire feu à volonté.

L'artillerie, elle, sera organisée en compagnies légères montées et leur tir amélioré, selon les principes de Jean-Baptiste Vacquette de Gribauval (1715-1789), puis du chevalier Jean Du Teil (*De l'usage de l'artillerie nouvelle dans la guerre de campagne*, 1778<sup>232</sup>).

Tout était donc en place pour la recherche du choc offensif maximal, défendu particulièrement par Jacques-Antoine de Guibert, lequel – après Marmontel (*Bélisaire*, 1767<sup>233</sup>), Rousseau et d'autres, comme Joseph Servan (*Le soldat citoyen*, 1780<sup>234</sup>) - plaidait pour la conscription du soldat-citoyen et le système de réquisitions (*Essai général de tactique*, 1770<sup>235</sup>). On a dit que Bonaparte était hostile à Guibert. Il en exploitera en tous cas les principes.

Guibert pense stratégie (« Grande Tactique ») et envisage un engagement total et rapide, piégeant l'adversaire dans une position défavorable. L'armée doit être réformée à cet effet, pour accroître sa puissance et éviter au maximum le sort hasardeux capable de briser ses mouvements.

En 1794, Lazare Carnot formalisera tous ces principes, qui assureront le succès des armées de la Révolution puis de l'Empire : agir en formations de masse pour profiter de la supériorité numérique (à nombre égal, les Français perdront souvent), privilégier l'offensive, poursuivre l'ennemi jusqu'à l'anéantissement, utiliser l'artillerie en concentration offensive et non plus comme arme de soutien, rendre les divisions mobiles à un jour de marche au plus les unes des autres (*Système général des opérations militaires de la campagne prochaine, 14 pluviôse, l'an III*/2 février 1794<sup>236</sup>).

Dès Toulon, Bonaparte concentre toute sa puissance de feu sur un point. Par la suite, il deviendra maître dans l'art de démoraliser ses ennemis par la surprise et la rapidité de mouvement, sa tactique favorite consistant à couper l'adversaire en masses distinctes pour les battre successivement. A Austerlitz, il coupe en deux les armées autrichienne et russe sur le plateau de Pratzen. En Italie, il s'arrangeait déjà pour diviser une armée ennemie supérieure en nombre et à en battre successivement les éléments (mais Fouché laisse entendre que la vénalité a pu décider de l'issue de certaines batailles italiennes).

Les Autrichiens mettront longtemps à se déprendre de leur manie de n'envoyer que des détachements face à l'armée française, comme ils le firent des deux côtés ouest et est du Lac de Garde, se divisant en deux corps de 25 000 hommes ne pouvant se prêter mutuellement appui et que Bonaparte battra successivement –

---

<sup>232</sup> Paris, Hachette, 1978.

<sup>233</sup> Paris, Ed. du diable amoureux, 1988.

<sup>234</sup> Neufchâtel, 1780.

<sup>235</sup> Londres, chez les libraires associés, 1772.

<sup>236</sup> Paris, Imprimerie nationale, 1907.

réalisant ce que Clausewitz jugera être l'un des plus beaux modèles de l'art militaire. Mais qui est peut-être surtout, du côté autrichien, l'une des plus grosses bévues de l'histoire militaire.

Pour le reste, la manœuvre favorite de Bonaparte consiste à attaquer l'adversaire de flanc, près de sa ligne de communication, après l'avoir entraîné le plus loin possible et l'avoir fixé par un combat d'usure sur un point d'appui. Coupé de ses magasins, la retraite lui étant barrée, l'ennemi voyait alors toute l'armée française se retourner contre lui. A Ulm, cette tactique emportera la victoire sans même de bataille.

Jouer de la rapidité pour envelopper l'ennemi et l'exposer à un feu maximal : en fait de stratégie, Bonaparte ne semble pas avoir suivi d'autre système ; lequel reposait notamment sur un travail minutieux d'Etat-major, dont ses ennemis ne comprenaient guère la nécessité, le secret absolu de la préparation, la qualité des renseignements et les capacités de marche de la troupe (jusqu'à 300 km en 10 jours).

Selon le général Henri Camon, Bonaparte aurait conçu ce système dès 1788, alors qu'il était encore à l'école d'artillerie d'Auxonne. L'exemple de Frédéric II à la bataille de Prague en 1757 aurait été décisif (*Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille*, 1935<sup>237</sup>).

Tout ce système tendait à la bataille décisive, à la guerre absolue que théoriserait Clausewitz (voir 4. 2. III) mais que Bonaparte ne saisit pas, son objectif demeurant la manœuvre tactique et non la décision stratégique, comme l'a montré Henri Camon (*La guerre napoléonienne*, 1907<sup>238</sup>).

Soulignant l'importance de la manœuvre plus que du choc dans la tactique napoléonienne, Camon s'oppose directement aux analyses de Clausewitz et suit davantage Jomini (voir 4. 2. 3.).

Cette tactique, souligne Camon, reposait sur deux systèmes de bataille seulement : 1) si la supériorité numérique lui était acquise, Bonaparte tentait une attaque tournante sur les arrières de l'ennemi. Sinon, 2) il lui fallait diviser l'ennemi et l'attaquer sur une position centrale, pour l'affaiblir et développer l'attaque tournante. En tout ceci, Bonaparte semble avoir suivi deux principes : 1) éviter l'affrontement frontal, trop dépendant de la chance et des circonstances et 2) ne pas chercher à être victorieux partout mais reporter sur un point la recherche d'une rupture d'équilibre des forces.

Au total, Bonaparte paraît avoir été meilleur tacticien que stratège, développant une guerre inlassable, fondée sur la succession de batailles brillantes mais peu décisives et

---

<sup>237</sup> Paris, Berger-Levrault, 1935.

devenant finalement prisonnier de ses propres principes, dès lors que l'ennemi apprit à être moins dépendant de ses bases arrière. Dès lors, surtout, que le terrain de bataille ne permettait plus l'application des mêmes règles tactiques. Comme en Espagne et surtout en Russie, où recherchant une campagne courte, Bonaparte se laissa entraîner sans livrer de bataille concluante et tout en voyant son armée fondre d'un tiers du fait du typhus et de la dysenterie. Organisée en divisions mais encore peu mobile, l'armée russe ne pouvait guère vaincre Bonaparte de manière frontale. Mais les Russes, on le sait, exploiteront – pratiquement malgré eux (malgré la légende) - leur territoire. Leur refus de combattre ruinera les plans de Bonaparte, lequel se montrera pourtant incapable d'en changer. A Smolensk, pour refaire Arcole, la troupe doit parcourir cent kilomètres au lieu de vingt-cinq. Deux cents kilomètres séparent les deux corps russes et non quarante...

\*

Une autre tactique était possible face aux armées françaises, qui consistait simplement à répondre à l'effet de puissance par un effet de masse, de résistance. Cette tactique, purement défensive, sera celle de Wellington, jouant notamment de la précision de feu de son infanterie - dont le fusil était supérieur à celui des Français. Une discipline de fer, appliquée sans états d'âme, permit à Wellington d'organiser son armée en carrés compacts, bien appuyés sur les deux ailes pour éviter les débordements, se regroupant sur quatre rangs contre la cavalerie et ne bougeant pas - comme à Waterloo.

Excellent soldat et individu assez terne – dont l'anti-intellectualisme lui faisait détester jusqu'à ses officiers artilleurs ! - sans ambition véritable et faisant preuve d'un caporalisme excessif lui aussi dès lors qu'il conduira les affaires de son pays, Wellington eut pour seul génie de ne pas croire à l'invincibilité napoléonienne. Cela suffit à lui faire gagner une bataille décisive contre Bonaparte et cela lui conféra la stature d'un héros<sup>239</sup>. Ce ne sont pas les hommes doués d'un talent extraordinaire qui exécutent les plus grandes entreprises, concluait Walter Scott. Mais ceux doués de perfection du jugement, de fermeté et de rapidité d'exécution (*op. cit.* T. 8, p. 74).

---

<sup>238</sup> Paris, Economica, 1997.

<sup>239</sup> Voir A. d'Arjuzon *Wellington*, Paris, Perrin, 1998, où on lira ce que Mme de Staël écrivait de lui après Waterloo (p. 359). A rapprocher de ce qu'elle écrivait de Bonaparte à ses débuts, qui est assez délirant (*Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, posthume 1818 ; *Œuvres complètes* T. II, 2 volumes Paris, H. Champion Ed., 20017). J'admire donc je suis !, écrit Mona Ozouf à propos de Mme de Staël, soulignant que le culte des grands hommes s'accompagna souvent d'un narcissisme phénoménal chez ceux qui les célébraient (*La cause des livres*, Paris, Gallimard, 2011, *Les donneurs d'immortalité*, 1984).

Napoléon a joué de la masse des hommes et de la rapidité, jusqu'à tuer la guerre en l'exagérant, écrit Chateaubriand (p. 712) - qui note également qu'en appliquant les mêmes principes, des généraux comme Kléber en Egypte ou Moreau à Hohenlinden, pouvaient être plus talentueux (p. 685). A Montebello, Bonaparte n'arrivera qu'après la bataille, pour féliciter Lannes déjà en train de dîner.

Le système divisionnaire concentrait tout le pouvoir sur le champ de bataille entre les mains de l'Empereur, lequel n'associait guère ses généraux à sa stratégie. Sous son règne, l'armée ne produira pas de talents comparables aux généraux révolutionnaires, comme Pichegru ou Dumouriez. Sur ses vingt-six maréchaux, on a dit que seuls Davout, Masséna et Suchet avaient les capacités pour exercer un commandement indépendant au plus haut niveau. Bonaparte n'instaura cependant aucune hiérarchie efficace entre ses officiers, ce qui posera souvent des problèmes de coordination. Toutefois, sur les 148 batailles de l'Empire, Bonaparte n'a été présent qu'à 43 d'entre elles.

*Jamais la guerre n'a été pire boucherie qu'avec Bonaparte.*

Il était encore un effet inévitable de la stratégie napoléonienne, finalement rarement souligné, qui tenait à d'effroyables pertes. Une mortalité à l'heure et au mètre carré (les batailles se jouaient alors dans des périmètres très circonscrits : huit kilomètres sur huit à Austerlitz, cinq sur quatre à Waterloo) qui ne sera guère dépassée que par les grands bombardements de la Seconde guerre mondiale (dont Hiroshima) – ainsi que lors de la Guerre de Sécession, où les principes napoléoniens seront appliqués sans tenir compte des progrès de l'armement (lors des grandes batailles, les pertes purent atteindre de 50% à 80% des effectifs).

Lors de l'un des plus grands carnages de la Première guerre mondiale, le 1<sup>er</sup> juillet 1916, sur la Somme, les Anglais perdent 60 000 hommes (30 000 dès la première demi-heure !), dont 20 000 morts, sur un front de 40 kilomètres. A Borodino, le 6 septembre 1812, de 72 000 à 180 000 Russes et Français, selon les estimations, tombent en dix heures de combat sur un front de 7 km. Selon la légende, “une nuit de Paris réparera ça”, fut le commentaire de Bonaparte<sup>240</sup>. On connaît le cynisme de ce dernier, qui disait disposer de 100 000 hommes de rente par an. A Verdun, les armées face à face perdirent 16% de leurs effectifs et à Waterloo 60%. Les guerres napoléoniennes mobiliseront 1,6 millions d'hommes du côté français, dont 55% perdirent la vie (la moitié du fait de maladies). En 1814, la moitié des soldats de la Grande Armée n'avaient pas dix-huit ans...

---

<sup>240</sup> Cette formule fut en fait prononcée par Condé après la bataille de Seneffen en 1674. Bonaparte, lui, aurait plutôt lancé à Metternich : « un homme comme moi ne se soucie pas de la vie d'un million d'hommes ! »

Il faut également entendre Bonaparte dans le *Mémorial* raconter avec malice avoir ordonné à Toulon une attaque simplement pour impressionner une conquête féminine, “une pure fantaisie” où quelques hommes y restèrent (*1er au 6 septembre 1815*). Toutefois, dans la Grande Armée, la maladie fut la grande cause de mortalité, comme le typhus en 1813.

*Peut-être le “génie” de Bonaparte consista-t-il avant tout à considérer froidement que la conscription lui fournissait une réserve d’hommes qu’il pouvait dépenser sans compter pour enfoncer des adversaires bien plus timorés - sauf Wellington, dont les niveaux de pertes étaient en mesure de rivaliser avec les siens. Mais qu’importent tous ces morts aux légendes ? Ce n’est ni qu’on les néglige, ni qu’on les ignore à vrai dire - de fait, le cynisme de Bonaparte, sa soif de pouvoir faisant fi des vies humaines sont souvent soulignés. C’est qu’une limite quantitative s’impose : passés quelques crimes, le nombre de morts ne compte plus. Cent quatre-vingt mille morts ne représentent rien ! C’est-à-dire rien de plus que 90 000 ou 230 000. Bien sûr, une telle absence de représentation paraît aberrante, si chaque vie compte. Mais, aussi bien, s’il faut se soucier de chaque mort, comme dans la ballade de Moussorgski citée ci-dessus, que devient l’histoire ? Les hommes se dérobent à la pensée de l’homme, comme les millions d’années de l’évolution des espèces échappent à toute représentation claire de l’évolution (voir 3. 2.). L’homme n’est pas face à de telles mesures. Il n’est d’Homme, comme de héros, que dans un monde pratiquement vide d’autres hommes mais rempli d’êtres anonymes et de quelques comparses pourvus de fonctions.*

De nos jours, la fortune des 358 personnes les plus riches du monde est égale au revenu des deux milliards trois cents millions individus les plus pauvres. Mais deux milliards d’hommes, pour la représentation commune, ne sont proprement rien - on peut leur ajouter ou leur retrancher un ou deux millions d’individus sans que cette donnée abstraite soit modifiée. Sans représentation possible, deux milliards d’hommes ne sont guère pensables en tant que tels et nous ne réagissons guère à une telle donnée. La généralité n’inspire pas la pitié ou la colère.

\*

Alors, Bonaparte était-il finalement un génie ? Il faut sans hésiter répondre oui ! Car c’est là surtout un emploi, qu’il aura incontestablement rempli - ce qui dépendit assez largement des circonstances, c’est-à-dire, essentiellement, des jugements de ses contemporains. De sorte que la question serait plutôt de savoir à quoi correspond ce besoin d’admirer un supérieur, de justifier ses actes en adoptant son point de vue, jusqu’à lui prêter son propre moi ainsi ? Une attitude qui frappe toute communauté soumise à une autorité : une salle de classe, une entreprise, un régiment. La faculté qu’a une petite oie gracieuse d’inspirer

au poète transi les chants les plus sophistiqués n'a d'égal que celle d'un rustre aux commandes à susciter chez la grosse tête élucubrations savantes et maximes, a-t-on dit<sup>241</sup>. Et nous-mêmes, notait Nietzsche, sommes victimes de notre propre jeu. Nous oublions volontiers combien le hasard et l'arbitraire ont disposé notre vie à l'époque où notre carrière s'est décidée. Notre rôle devient un caractère, comme l'art passe pour nature (*Le gai savoir*, 1882, § 356<sup>242</sup>).

Besoin de comprendre pour s'égaliser, pour partager et participer ? *Sans doute s'agit-il surtout d'humaniser l'arbitraire pur que toute hiérarchie exerce ; qui éclate si l'on dépouille les hiérarques des titres dont on les pare. La fabrication d'un grand homme est la réponse commune de ceux qui sont soumis à une organisation laissant à l'arbitraire individuel de ceux qui la dirigent une large place ; c'est-à-dire laissant sans protection face à lui ceux qui subissent cette organisation.* Reconnaître que non pas un homme se signalant par des qualités éminentes mais quiconque peut disposer d'un pouvoir considérable - d'un pouvoir de vie et de mort sur les autres exercé notamment dans la conduite de la guerre - expose le moi de chacun à la perdition. Pour cette raison, *on peut donc s'attendre à ce que les chefs soient parés des vertus les plus extraordinaires là où les hommes sont davantage conduits comme du bétail.* Au plus, il faudra aller jusqu'à diviniser un homme pour ne pas avoir à reconnaître que le pouvoir est le fait d'un tyran. La pensée d'être absolument contraint, le simple jouet d'un autre, est insoutenable, note Simone Weil. Nous n'avons alors pas d'autre ressource que de croire que nous agissons de notre plein gré, en substituant le dévouement à l'obéissance. Il nous est impossible de renverser le regard des chefs qui nous saisit et de considérer ceux-ci, à leur tour, comme des choses (*La pesanteur et la grâce*, 1947, pp. 177-178<sup>243</sup>).

Dans *Catch 22* (1961<sup>244</sup>), Joseph Heller souligne combien les hommes de troupes peuvent être convaincus de l'incompétence de leurs chefs tout en leur obéissant de manière volontaire.

Jamais sans doute les soldats – des conscrits - ne furent à ce point exposés sur le champ de bataille qu'au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'ils marchaient au feu en lignes denses, bien droits et dans des uniformes colorés. Les risques étaient extrêmes et ne pouvait dès lors manquer de passer pour un grand stratège celui qui s'en moqua et comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'utiliser ses soldats comme de simples pions. Autrement, cette pure et simple loterie aurait paru insoutenable. Seul un homme réputé exceptionnel pouvait sauver

---

<sup>241</sup> Voir R. Debray *Loués soient nos seigneurs*, Paris, Gallimard, 1996, p. 365.

<sup>242</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1950.

<sup>243</sup> Paris, Plon, 1988.

<sup>244</sup> trad. fr. Paris, Grasset, 1985.

*mythiquement* le sort de ces milliers d'êtres anonymes livrés à une machine de mort furieuse. Seule la croyance en sa clairvoyance supérieure et avec elle la certitude que tout cela avait été stratégiquement conduit de main de maître pouvaient éviter de mettre en évidence l'effroyable absurdité de l'ensemble, de faire sentir à chacun son incapacité à rester maître de sa propre vie.

Bien sûr, des voix s'élevèrent, remarquant que le "sauveur", en l'occurrence, était celui même qui entretenait la machine. On l'admit. Mais cela n'entacha guère la réputation de génie de Bonaparte. Jamais on ne vit un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de la mort et jamais il n'y eut tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs, écrit Alfred de Musset dans sa *Confession d'un enfant du siècle* (1836<sup>245</sup>). Les enfants savaient qu'ils étaient destinés aux hécatombes. Mais ils croyaient Murat invulnérable...

Pour autant, les levées en masse ne furent qu'un mythe. Bonaparte établit le système du remplacement qui existait déjà de manière non avouée et qui permettait aux fils de notables de ne pas partir à la guerre. Les tentatives pour créer une noblesse d'empire ayant été peu fructueuses<sup>246</sup>, il fallait bien s'appuyer sur les notables pour tenir le pays.

De la même façon, au cours des années les plus noires des purges staliniennes, on se mobilisa dans le culte des héros, souligne un historien<sup>247</sup>. Héros du travail comme Alexej Stakhanov ; héros-martyrs de la lutte contre les koulaks, comme Pavlik Morozov, dénonçant son propre père comme ennemi du peuple. Et il n'aura pas suffi de constater les crimes d'Hitler. Il a fallu encore faire de lui une sorte de génie du mal – cela nous est finalement plus facile, cela ébranle moins l'image que nous nous faisons du monde que d'admettre qu'un pouvoir absolu soit à la portée d'un imbécile.

\* \*

#### *D) Adolf Hitler.*

**4. 2. 20.**

Qui d'autre a autant qu'Hitler fait dépendre le cours du monde de sa propre personnalité ? Au petit jeu assez vain qui consiste à refaire l'histoire, on peut imaginer bien des choses. Qu'au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, la France, avec ou sans Napoléon, se

---

<sup>245</sup> Paris, Livre de poche, 2003.

<sup>246</sup> Voir J. Tulard *Napoléon et la noblesse d'empire*, Paris, Tallandier, 1979 & 2001.

serait de toute façon donnée un César et aurait développé un impérialisme militaire. On peut se convaincre – même si c’est plus difficile - que, avec ou sans Lénine, la Russie aurait basculé dans le communisme et, sans Staline, se serait donnée par la suite quelque Tsar cruel et délirant dont son histoire n’est pas avare. Quant aux USA, certainement auraient-ils dominé le XX<sup>e</sup> siècle sans Roosevelt. Mais, sans Hitler, imagine-t-on la Seconde guerre mondiale sous la forme qui aura été la sienne ? Imagine-t-on le nazisme ? L’Holocauste ? Très peu d’hommes auront autant que lui pesé sur le cours des choses et à pareille échelle. Or cela, nous avons beaucoup de mal à le réaliser car, en regard, nous ne trouvons guère derrière le personnage quelque héros, quelque individu génial à la hauteur d’un tel pouvoir. Pas même une quelconque excellence en matière de stratégie militaire<sup>248</sup>, encore moins de gouvernement<sup>249</sup>.

Quant à la guerre, elle ne représente pas une fuite en avant pour les nazis<sup>250</sup>. Elle arrive trop tôt cependant. Aucune opération ne semble avoir été réellement planifiée lorsque le conflit s’engage. L’armée allemande est mal préparée estiment ses généraux et sa tactique de guerre-éclair lui est pratiquement imposée par les retards de la production et de la mobilisation de la main d’œuvre civile. Cette *blitzkrieg* – qui relève largement du mythe d’ailleurs (voir 4. 2. 3.) - lui vaudra d’abord quelques succès fulgurants. Mais bientôt l’armée allemande ne tiendra plus ses avancées en Russie, puis sa défense sur tous les fronts, qu’au prix d’une mortalité effroyable dans ses rangs.

Quant au gouvernement, on a été jusqu’à parler de “dictateur faible” dans le cas d’Hitler, lequel lisait à peine les dossiers et n’écrivait aucune directive. Ne tranchant guère - surtout pas entre les factions que favorisait son régime - il attendait volontiers que les choses se règlent d’elles-mêmes. Soulignons toutefois qu’à de telles appréciations s’en opposent d’autres chez bien des historiens. Un livre récent en français peut ainsi parler d’Hitler comme du « virtuose qui gouverne à Berlin », d’un « orfèvre » à côté de qui Staline est un automate et voir en *Mein Kampf* « une synthèse redoutablement maîtrisée »<sup>251</sup>.

Quant aux sbires, Goering le numéro deux du régime a pu impressionner son monde lors du procès de Nuremberg. Il semble pourtant avoir été d’une incompétence rare sur tous les sujets qui purent lui être confiés. On le sait débauché. Il paraît surtout avoir été puéril, s’obstinant par exemple à rouler à gauche en klaxonnant sans cesse, ou s’inventant un arbre généalogique le reliant à Frédéric et à Charlemagne, dont il voudra convaincre les psychiatres américains lors de son procès. Le despote brutal était un enfant pacha, se déplaçant avec un coffret rempli de diamants pour y plonger ses mains et possédant le plus grand train électrique du monde. A la fin de la guerre, on le décrit maquillé, parfumé, les doigts couverts de bagues.

---

<sup>247</sup> Voir S. Fitzpatrick *Le stalinisme au quotidien*, trad. fr. Paris, Flammarion, 2002.

<sup>248</sup> Sur ce point, voir les analyses minutieuses et implacables de G. Buchheit *Hitler chef de guerre*, trad. fr. Paris, Arthaud, 1961.

<sup>249</sup> Voir particulièrement à cet égard les études de Martin Broszat *L’Etat hitlérien*, 1970, trad. fr. Paris, Fayard, 1985.

<sup>250</sup> Voir Y. Durand *Les causes de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Colin, 1992, p. 120 et sq.

*La biographie d'Hitler.*

Au plan biographique, sachant qu'Hitler s'est attaché à faire disparaître les traces de sa vie privée, les innombrables recherches qui ont été menées dressent en général le tableau d'un adolescent puis d'un jeune homme assez médiocre et timide. On sait qu'il est né en Autriche, dans une famille modeste. Il quitte l'école à 16 ans. Il veut être artiste mais échoue deux fois à l'entrée de l'Académie des Beaux-arts de Vienne. A cette époque, il nous est décrit comme un jeune homme maniéré, grave et très irritable. Colérique, entêté, arrogant, il se croit volontiers un destin de chef. Il semble aussi assez paresseux. A Vienne, il mène l'existence d'un artiste raté mais n'est toutefois pas ce vagabond errant d'un asile de nuit à l'autre, comme sa propagande en fera plus tard courir le bruit<sup>252</sup>. Dès cette époque, en revanche, il prend l'habitude d'haranguer un public... à l'époque limité à celui de la salle commune de sa pension. Il crie, gesticule alors et passe volontiers pour un illuminé. Ses éclats passés, il est réservé et gauche, refusant toute familiarité.

Fuyant la conscription en 1913, Hitler est réformé en 1914 mais s'engage finalement pendant la guerre dans l'armée bavaroise. Servant dans un régiment d'infanterie, il est deux fois cité pour faits de bravoure. Il obtient la croix de fer de première classe mais ne dépasse pas le grade de caporal. On nous le dépeint comme arrogant avec ses camarades et servile avec ses supérieurs. On le trouve bizarre et il est assez haï. Il se tient à l'écart. Il ne reçoit pas de lettres et ne parle pas des femmes. Manquant singulièrement d'humour, il est facile de le faire "marcher".

Quant au caractère de l'homme tout est dit ou presque. Le dictateur sera décrit comme travaillant très peu, indécis et ne tolérant pas la moindre critique. Délaisant des pans entiers de ses responsabilités (finances, économie, agriculture) et se noyant par ailleurs dans les détails. Pour les réunions d'état-major, ainsi, il ne se contentait pas de cartes au 300 000° qui étaient la norme. Il exigeait des cartes au 100 000°, voire au 25 000° ou au 5 000°, ce qui prenait beaucoup de temps et ne présentait pas beaucoup d'intérêt. Voulant rivaliser avec Bonaparte, il entendait donner des ordres à l'échelon de bataillons ou de compagnies ; alors même qu'il n'ouvrait pas les rapports qui, à la fin, lui auraient pourtant appris que, sur les cartes, les dessins d'unités ne correspondaient plus guère aux forces effectivement présentes sur le terrain.

---

<sup>251</sup> Voir F. Delpla *Petit dictionnaire énérvé de la seconde guerre mondiale*, Paris, Ed. de l'Opportun, 2010, pp. 193, 202 & 60.

<sup>252</sup> D'après J. Brosse *Hitler avant Hitler*, Paris, Fayard, 1972, p. 213 et sq.

Simple en privé, à ce qu'en ont dit ses proches, attentionné et bienveillant<sup>253</sup> - un homme simple, doux, presque timide, à la voix chaleureuse, le décrit l'ambassadeur de France Robert Coulondre en 1938 - il était néanmoins verbeux et pontifiant, s'endormant même parfois au cours d'interminables monologues qui, à ce que Hermann Rauschning nous en a rapporté (dont le *Journal* de Goebbels confirme la teneur<sup>254</sup>), frappent surtout par leur puérité (*Hitler m'a dit*, 1938<sup>255</sup>).

Bernd Freytag von Loringhoven, qui fut l'aide de camp de Guderian et rencontra Hitler tous les jours la dernière année de guerre, suggère que ces interminables monologues étaient comme une réaction de défense, tant Hitler avait du mal à dire non et craignait de faire des concessions, tout en étant d'une méfiance viscérale. Il s'agissait comme d'endormir l'interlocuteur (*Dans le bunker de Hitler*, 2005, p. 91 & p. 104<sup>256</sup>).

En regard, ce n'est pas qu'on ne puisse trouver quelque qualité au futur dictateur. Le contraire serait tout à fait étonnant et, par peur d'être suspectés de complaisance sans doute, trop d'historiens en rajoutent pour amoindrir systématiquement le personnage. Est-il cependant besoin, comme tel biographe qui note qu'à Vienne Hitler passait beaucoup de temps à la bibliothèque publique, s'intéressant à des sujets très variés, d'ajouter aussitôt qu'il lisait sans discrimination et de manière non systématique ! Un autre biographe rapporte qu'il n'était jamais sans un livre. Mais c'est qu'Hitler, explique-t-il, parcourait plus qu'il ne lisait, ne cherchant qu'à se convaincre davantage de ce qu'il pensait déjà... Il faut dépasser la vision simplette – la plus courante néanmoins – voulant que ce qui est mauvais ne peut que l'être intégralement. Hitler semble bien avoir fait preuve de pas mal de courage alors qu'il était soldat (cela a néanmoins été contesté<sup>257</sup>). Sa mémoire paraît avoir été véritablement impressionnante et on ne peut lui ôter sans doute intelligence et vivacité d'esprit. En fait, il convient même de reconnaître que sa *Weltanschauung*, sa vision du monde, n'était ni parfaitement idiote ni totalement délirante.

#### ***Les influences idéologiques d'Hitler.***

##### *L'occultisme délirant.*

Sans doute n'est-il pas besoin d'admettre que, ses idées relevant du pathologique, Hitler n'a pu être principalement influencé que par des auteurs délirants, comme le très antisémite George Lanz von Liebenfels, ancien moine, éditeur de la revue *Ostara* et fondateur en 1900 d'un Ordre du

<sup>253</sup> Voir R. Misch *J'étais garde du corps d'Hitler*, Paris, Le Cherche midi, 2006.

<sup>254</sup> Car l'authenticité des propos que rapporte Rauschning a été largement mise en question.

<sup>255</sup> trad. fr. Paris, Hachette Pluriel, 1995.

<sup>256</sup> Avec F. d'Alençon, Paris, Perrin, 2005.

Nouveau Temple n'acceptant pour membres que des hommes blonds aux yeux bleus. A travers leur accouplement avec des femmes du même type, l'Ordre voulait créer une race qui ressusciterait les dieux dormants dans les corps humains actuels. Jusqu'à sa mort, dans les années 50, il affirmera avoir été la principale influence d'Hitler, qui ne l'a pourtant jamais reconnu.

Certes, sans doute Hitler a-t-il connu et a-t-il été influencé par des théories semblables : celles de Edward Bulwer-Lytton et de la Société du Vrîl ou Loge lumineuse ; celles de l'illuministe Horbigger, celles d'émigrés russes<sup>258</sup> ou celle de la Société de Thulé, fondée en 1918 par le baron Rudolf von Sebottendorf, dont le symbole était le swastika. Elle était la branche bavaroise de l'Ordre des Germains (créé en 1912). Röhm et Hess en étaient membres, comme Anton Drexler, le fondateur du NSDAP. Il est possible qu'elle ait été financée par la Reichswehr.

Au sein de la Société de Thulé, Hitler semble effectivement avoir eu pour mentor Dietrich Eckart, un homme de théâtre qui l'introduisit et le forma et qui cherchait alors un homme ayant fait la guerre mais pas un officier (le peuple n'ayant plus guère de respect pour eux), un simple travailleur à la langue bien pendue. Et peut-être Hitler a-t-il cru à l'existence d'être supérieurs inconnus ou à venir. Mais l'idée que l'évolution est appelée à se prolonger à travers quelques surhommes était assez banale à l'époque (voir ci-dessus). On la trouvait notamment chez des Spirituels comme Shri Aurobindo, des théosophes comme Rudolf Steiner et dans le courant occultiste réuni autour d'Helena Petrovna Blavatsky (*La doctrine secrète*, 1888<sup>259</sup>). Ces différents courants exercèrent en leur temps une influence non négligeable, qu'on ne saurait juger déterminante chez Hitler néanmoins. Lorsque celui-ci déclare : "J'ai vu l'homme nouveau. Il est intrépide et cruel. J'ai eu peur de lui" (*Hitler m'a dit*, p. 324), cela sonne simplement comme du Nietzsche.

#### *L'influence décisive de Schopenhauer ?*

On a beaucoup voulu rattacher le nazisme à la doctrine de quelque société secrète<sup>260</sup>. Mais en fait d'influences idéologiques, sans doute convient-il de se fier tout simplement à celles qu'Hitler désignait lui-même. Nietzsche était le philosophe dont il se sentait le plus proche, rapporte Goebbels (*Journal 43-45*, 23 janvier 1943, p. 44<sup>261</sup>). Il en allait de même pour Mussolini, auquel Hitler offrit une édition des œuvres de Nietzsche lors de leur première rencontre. Hitler indiquait par ailleurs avoir lu et relu Schopenhauer dans les tranchées. Cela a pu paraître douteux mais il reste qu'Hitler revendiqua particulièrement l'influence de ce philosophe, dont le buste ornait sa table de travail au Berghof.

Peut-être Hitler n'avait-il qu'une connaissance de seconde main de Schopenhauer – dont il écrivit longtemps le nom avec deux p – pourtant, tout le socle idéologique de l'hitlérisme pourrait bien tenir à ce qu'un esprit fantasque a pu retirer d'une telle lecture : la Volonté est l'unique loi de

<sup>257</sup> Voir T. Weber *La première guerre d'Hitler*, 2011, trad. fr. Paris, Perrin, 2012.

<sup>258</sup> Voir M. Kellog *The Russian roots of Nazism*, Cambridge University Press, 2004.

<sup>259</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Publications théosophiques, 1906.

<sup>260</sup> Voir R. Alleau *Hitler et les sociétés secrètes*, Paris, Grasset, 1969 & T. Ravenscroft *La Lance du destin*, 1973, trad. fr. Paris, A. Michel, 1973.

<sup>261</sup> trad. fr. Paris, Tallandier, 2005.

la nature et de l'histoire. Omniforme, elle est l'unique réalité vis-à-vis de laquelle tous les êtres ne sont que des phénomènes insignifiants, interchangeable, même si certains peuvent en être historiquement davantage les supports. A ces derniers, tous les autres devront être soumis, puisque l'accomplissement de la Volonté est la justification ultime du monde et non quelque but moral.

Cette prise de conscience conduisait Schopenhauer à un certain détachement. Elle conduisit Hitler, comme Nietzsche déjà, et bien d'autres, à admettre que l'énergie déployée est le critère de toute valeur, puisqu'elle témoigne directement de la Volonté. D'ailleurs, Schopenhauer n'affirmait-il pas lui-même que le but suprême auquel l'homme peut atteindre est une carrière héroïque, plutôt qu'une impossible vie heureuse ? (*Parerga & Paralipomena*, 1851, II, 172a<sup>262</sup>). L'antisémitisme même n'était pas absent chez Schopenhauer, qui parle de la "misérable religion juive" (*Fragments sur l'histoire de la philosophie*, note 204, *Parerga*, p. 115), de la "puanteur judaïque" (*Parerga*, II, § 177).

On sait que de Nietzsche à Freud, en passant par Wagner, l'influence de Schopenhauer fut déterminante dans la culture allemande et au delà (chez Tolstoï ou Barrès notamment) - chacun ayant évidemment eu tendance à la comprendre à sa façon. Elle a pu ainsi conduire Hitler à se vouer à une seule idée fixe, à le rendre inébranlable dans ses convictions, comme si une mission historique le guidait. Cette influence a pu également le pousser à croire à la reproduction fidèle de certains événements historiques. Jusqu'à la fin, Hitler semble en effet avoir attendu quelque sursaut miraculeux, comme cela avait pu arriver à Frédéric II. N'était-il pas après tout l'instrument de la Volonté ?<sup>263</sup>

\*

*Le nazisme a puisé à un fond d'idées communes.*

Il faut enfin souligner que l'idéologie hitlérienne reprit nombre d'idées communes en son temps, non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe. Idées dont l'effondrement final du nazisme aura précipité l'oubli honteux (voir 3. 2. I. 3.). En fait, composée de nombreux emprunts – au nationalisme et au socialisme et au pangermanisme et au darwinisme social, etc. - l'idéologie hitlérienne ressemble plus à un patchwork qu'à une doctrine rigoureusement définie. C'est pourquoi il est possible de lui trouver d'innombrables influences – comme celle du catholicisme de l'enfance d'Hitler, note Timothy Ryback, qui s'est penché sur la bibliothèque d'Hitler (*Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, 2008<sup>264</sup>). Mais en fait les nazis ont apporté peu d'éléments idéologiques nouveaux.

---

<sup>262</sup> trad. fr. ss lieu, Coda, 2005.

<sup>263</sup> La lecture de Schopenhauer et l'amour de Wagner lièrent-ils par ailleurs d'amitié deux écoliers qui vers 1904 fréquentèrent tous deux la Real Schule de Linz, où ils furent sans doute dans la même classe : Adolf Hitler et Ludwig Wittgenstein ? Un auteur l'a supposé qui, sur la base de l'amitié bientôt rompue des deux écoliers, dont l'un était juif, nous explique tout le destin du nazisme et de la Seconde Guerre Mondiale. K. Cornish *Wittgenstein contre Hitler*, 1998, trad. fr. Paris, PUF, 1998.

<sup>264</sup> trad. fr. Paris, Le Cherche midi, 2009.

Tous les ingrédients du nazisme étaient déjà contenus dans le nationalisme *völkisch* avant la Première guerre mondiale<sup>265</sup>. Comme la revendication d'un espace vital, d'une mission civilisatrice à l'Est des Allemands. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la Ligue pangermaniste élaborait des plans de colonisation du monde slave incluant l'interdiction des mariages mixtes et la stérilisation forcée<sup>266</sup>. Le modèle était celui du colonialisme anglais. Malthus n'avait-il pas légitimé d'un point de vue "biologique" les famines en Inde ?, soulignait Friedrich Ratzel (*Lebensraum*, 1901<sup>267</sup>). Après 1918, s'ajoutèrent à ce thème la crainte d'une submersion par les hordes bolcheviques, ainsi que l'idée que les grandes puissances étaient engagées dans une concurrence impitoyable. Le *Volk ohne Raum* (1926<sup>268</sup>) de Hans Grimm fut à cet égard un succès. L'idée d'un Troisième Reich, de même, était dans l'air, ayant fourni le titre d'un ouvrage d'Arthur Moeller von den Bruck. Tout cela, cependant, ne saurait laisser croire que le nazisme ne fit que radicaliser des idées ou appliquer un programme définis avant lui.

Le meilleur exemple en est fourni par *Le déclin de l'Occident*<sup>269</sup> d'Oswald Spengler, qui est peut-être l'ouvrage qui, à l'époque, invitait le plus clairement à imaginer ce qui allait se passer. Certes, le livre est long, brouillon et ses analyses souvent fantasques. Mais le premier volume, paru en 1918, portait un titre suffisamment suggestif, alors que le premier conflit mondial touchait à sa fin, pour lui assurer un fort retentissement. Exemple typique d'un ouvrage aussi discuté que peu lu, il mit – pour l'accepter ou la refuser – la perspective d'une décadence de l'Occident à la mode<sup>270</sup>. Toutefois, le débat confrontant pour l'essentiel de simples opinions, la controverse retomba vite, de sorte que la parution du second volume en 1922 fut largement ignorée.

Pourtant Spengler traçait un cadre de pensée dans lequel s'inscrit en partie le nazisme (et qui trouve de troublantes correspondances avec certaines thématiques actuelles<sup>271</sup>). Car Spengler ne soutient pas que le sort de l'Occident est réglé. Il se réfère plutôt à la fin de la République romaine, qui enclencha l'inévitable destin et l'effondrement de Rome à terme mais qui fit d'elle néanmoins pour plusieurs siècles un solide Empire. La tâche de l'Occident, ainsi, reste immense pour Spengler. Il n'y aura plus de Goethe ou de Shakespeare, annonce-t-il. Mais il y aura de nouveaux César (*Pessimisme*, 1921<sup>272</sup>). A la fin du second volume du *Déclin*, Spengler trace un tableau du monde occidental moderne au sein duquel les hommes sont devenus esclaves des machines, servies par des prêtres-ingénieurs – ce qu'il redit dans *L'homme et la technique* (1931<sup>273</sup>). La haute finance internationale, libre et insaisissable, tire toutes les ficelles, en s'appuyant sur la démocratie, qui n'est plus qu'un clientélisme généralisé. Toutefois, la dictature de l'argent arrive au bout de ses succès, selon Spengler. Le dernier combat commence qui donnera à l'Occident sa forme définitive. Et comme Rome est devenu un Empire, l'Occident verra un césarisme technocratique et socialiste

<sup>265</sup> Voir T. Lindemann *Les doctrines darwiniennes et la guerre de 1914*, Paris, Economica, 2001.

<sup>266</sup> Voir M. Korinman *Deutschland über alles. Le pangermanisme 1890-1945*, Paris, Fayard, 1999.

<sup>267</sup> Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966.

<sup>268</sup> München, Langen & Müller, 1926.

<sup>269</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Gallimard, 1976.

<sup>270</sup> C'est encore sous cet angle qu'il peut être considéré de nos jours. Voir G. Merlio *Le début de la fin ? Penser la décadence avec Oswald Spengler*, Paris, PUF, 2019.

<sup>271</sup> Voir J. Bouveresse *Essais II*, Paris, Agone, 2001, *La vengeance de Spengler* (1983).

<sup>272</sup> *Ecrits historiques et philosophiques. Pensées*, trad. fr. Paris, Ed. Copernic, 1979.

mener le combat du sang contre l'argent. Dans l'histoire, ce dont il s'agit est la vie, la race et la victoire de la volonté de puissance. Une formule que les nazis auraient pu tout à fait s'approprier.

Pourtant, Spengler ne se reconnut pas du tout en eux, tandis qu'Hitler ne goûtait guère son discours de décadence. Surtout, si Spengler rompait nettement avec l'esprit des Lumières, c'était pour en arriver à nier toute continuité d'esprit, tout partage d'une même histoire mondiale entre les différents peuples et races. Chaque civilisation est selon lui porteuse d'un destin propre et isolé. Elle naît et meurt infailliblement. La civilisation occidentale, ainsi, n'a pas vocation à devenir universelle. En regard, Hitler en restait à la vision d'une seule histoire de l'humanité, dominée par les Aryens, proche de celle de Gobineau dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853<sup>274</sup>).

\*

En fait, pour expliquer Hitler, la piste idéologique est tout aussi décevante que la piste biographique. Parce que l'opportunisme semble avoir largement primé en ce domaine : parvenus au pouvoir, les nazis n'ont d'idéologie que passablement confuse, qui emprunte autant aux communistes (des attaques contre le grand capital et les grandes surfaces jusqu'à l'apostrophe "camarade" au sein du Parti), qu'aux conservateurs. Parce qu'ils affichent leur anti-intellectualisme, promettant d'agir et non de parler et rêvent surtout de ressusciter l'énergie nationale, l'ambiance de mobilisation totale de 1914<sup>275</sup> – qui pour des pays comme l'Italie ou l'Allemagne représenta comme une découverte de la réalité nationale. Cet enthousiasme, en effet, fut peut-être la première matrice du totalitarisme nazi<sup>276</sup>. Il s'opposait à toute idéologie trop rigide posée et valorisait l'action avant tout.

Pour les nazis, il se serait ainsi agi avant tout de retrouver la guerre. Mais pour quelles raisons ? Venger la défaite, bien sûr. Mais cela ne pouvait suffire, tant le pays, éprouvé, pouvait se défier du recours aux armes. Il fallait poser un but plus élevé pour justifier que la violence permanente devienne un principe et la conquête la première mission de l'Etat. On inventa ainsi ou l'on emprunta à d'autres l'idée d'une guerre des races, leur concurrence vitale exacerbée par le danger communiste. Cela supposait que l'Etat soit fort et que la nation soit une, tout entière tendue vers ce but. Il faudrait donc lutter contre tout ce qui pouvait l'affaiblir : l'intérêt égoïste, l'attrait du profit privé, le culte de l'argent qui n'a pas de frontière et corrompt les intérêts nationaux. A l'époque, l'antisémitisme était une manière de dire tout cela et pas seulement pour les nazis. Les juifs seraient ainsi l'ennemi immédiat. Tout cela avait sa logique, par exemple chez Spengler et ce qui est délirant n'est pas de l'avoir posé mais surtout d'y avoir fermement cru !

Car tout cela faisait une idéologie assez simplette ! De sorte qu'on peut croire que les nazis ont sciemment fait au plus court en la matière – ce qui les suppose cyniques. Ou bien, s'il faut

---

<sup>273</sup> trad. fr. Paris, RN Ed., 2016.

<sup>274</sup> *Œuvres I*, Paris, Pléiade Gallimard, 1983.

<sup>275</sup> Voir J. Winter *The Experience of World War I*, London, MacMillan, 1988.

<sup>276</sup> Voir P. Grosser *Pourquoi la Deuxième Guerre Mondiale ?*, Paris, Complexe, 1999, p. 24 et sq. & N. Patin *Krüger, un bourreau ordinaire*, Paris, Fayard, 2017.

reconnaître que ces rêves les ont vraiment mobilisés, une autre motivation apparaît qui est la bêtise – un ressort psychologique qui n’a guère droit de cité dans les études historiques<sup>277</sup>. Et pourtant ! Dans la bibliothèque d’Hitler, note Timothy Ryback, on trouve beaucoup d’encyclopédies, dans lesquelles le dictateur aimait vérifier les choses plutôt deux fois qu’une, ce qui paraît une attitude assez typique d’autodidacte. De nombreux almanachs, dans lesquels Hitler apprenait par cœur d’innombrables détails sur les équipements militaires, les chiffres sur la production industrielle de l’URSS, etc. Beaucoup de livres ésotériques, de régime et de nutrition, ainsi que, sous couverture discrète, des livres d’aventures (Karl May) et des romans d’amour. Rien de très saillant, au total. Rien qui permette d’établir une filiation idéologique nette, exclusive. Rien qui explique *l’extrémisme – lequel n’est peut-être après tout, note l’auteur, que la ressource intellectuelle d’un homme moyen tentant de développer une pensée forte.*

Hitler avait sans doute quelques facilités intellectuelles - lesquelles conviennent d’ailleurs à son profil de jeune homme fantasque. Le problème n’est pas là mais dans le fait que tout cela n’est quand même pas grand chose ! Dans la biographie de l’un des plus grands monstres de l’histoire on ne trouve rien. Rien qui explique comme rien qui annonce ce qui va se passer. Pas même les éléments d’un jeu de contrastes permettant de bâtir une épopée. Comme il serait satisfaisant ainsi de jouer de l’idée que le futur Führer n’était qu’un vagabond à Vienne. Mais non, il logeait en fait dans une pension assez chère.

#### *Interprétations psychanalytiques.*

Pour comprendre Hitler, la piste biographique paraît décevante et les interprétations psychanalytiques, elles, sont en général consternantes, qui recherchent dans sa biographie quelque traumatisme déclenchant. Pour les uns, ainsi, tout tient au Père<sup>278</sup> - c’est son propre père qu’Hitler persécutait dans le Juif - et l’on a beaucoup disputé en ce sens quant au caractère brutal ou non du père d’Hitler<sup>279</sup>. Pour d’autres, tout tient à la Mère et Hitler a souffert d’un complexe incestueux - l’attachement au sol, au sang n’ayant rien été d’autre chez lui qu’un attachement à sa mère<sup>280</sup>. D’autres encore remplacent le traumatisme infantile par une perversion sexuelle. Hitler devient alors, au choix, homosexuel refoulé ou nécrophile<sup>281</sup>.

---

<sup>277</sup> Voir néanmoins E. Voegelin *Hitler et les Allemands*, 1999, Paris, Seuil, 2003.

<sup>278</sup> Voir par exemple A. Miller *C’est pour ton bien : racines de la volonté dans l’éducation de l’enfant*, trad. fr. Paris, Aubier Montaigne, 1984.

<sup>279</sup> Voir N. Bromberg & V. Volz Small *Hitler’s Psychopathology*, New York, International Universities Press, 1983.

<sup>280</sup> Voir par exemple J. Brosse *Hitler avant Hitler*, Paris, Fayard, 1972

<sup>281</sup> Voir par exemple E. Fromm *La passion de détruire*, 1973, trad. fr. Paris, Robert Laffont, 1975.

Enfin, quittant le strict champ psychanalytique, nombre d'auteurs refont le roman familial d'Hitler, lui reconnaissant une ascendance paternelle juive ou faisant même de lui un descendant des Rothschild - le psychiatre américain Walter Langer, qui fut recruté par l'OSS au cours de la guerre pour analyser la personnalité du Führer, lança le premier cette idée éminemment discutable<sup>282</sup>.

Ce qui est proprement consternant en tout ceci est que les causes incriminées - la brutalité du père, l'amour de la mère - sont évidemment, de par leur généralité, insignifiantes en regard des actes de l'individu ; ce dont tout ces auteurs ne semblent pas vraiment se rendre compte, qui développent par ailleurs un type d'explication témoignant de ce que la psychanalyse a pu être un grand vecteur de déploiement de la pensée magique.

En fait d'explication, en effet, on ne dépasse guère le niveau d'associations symboliques frustrées : le sang, le sol = la mère et si Hitler était bon en géographie à l'école, c'est que la Terre représentait pour lui l'anatomie de la mère (nous n'inventons rien !). De telles associations paraissent parfois involontairement comiques : un auteur soutenant par exemple que le végétarisme d'Hitler lui servait à refouler son propre sadisme. Refoulement dont la nécessité paraît avoir été beaucoup moins pressante en d'autres domaines !

De fait, les essais de biographie affrontent dans le cas de tels personnages un véritable dilemme : il leur faut soit renoncer à leurs catégories ordinaires d'analyse, lesquelles sont impuissantes à rendre compte de l'énormité des actes mais en risquant alors de recomposer une vie de manière largement imaginaire. Soit maintenir ces catégories, au risque de passer totalement à côté du personnage – et cela vaut aussi pour l'amusante nouvelle de Dino Buzzati recomposant le ressentiment naissant d'Hitler alors que garçonnet il jouait au parc (*Pauvre petit garçon !*, 1966<sup>283</sup>).

**Himmler.**

Au chapitre des aberrations de l'explication biographique, signalons notamment la durable vision d'Heinrich Himmler en subalterne médiocre, homme sans caractère, bon élève mais d'une méticulosité bornée, sensible dans l'insignifiance de sa correspondance et de son journal<sup>284</sup>. Mou et peureux, Himmler essayait de compenser ces traits de caractère en se forçant à la dureté, explique-t-on volontiers, sa vie n'étant qu'une lutte constante pour devenir fort. Dans la vie normale, ajoute-t-on, ce genre d'individu est fréquent et fait peu de mal.

<sup>282</sup> Voir W. C. Langer *Psychanalyse d'Adolf Hitler*, 1972 trad. fr. Paris, Denoël, 1973. Voir D. Pick *The pursuit of the nazi mind: Hitler, Hess and the Analysts*, Oxford University Press, 2012.

<sup>283</sup> trad. fr. in *Le K*, Paris, R. Laffont, 1992.

<sup>284</sup> Voir en particulier E. Fromm *op. cit.*, p. 312.

Le portrait que dresse de lui l'imposante biographie de Peter Longerich est pourtant fort différent (Himmler, 2008<sup>285</sup>). Himmler n'est pas un besogneux. Né en 1900, c'est un homme jeune – comme beaucoup de cadres du nazisme<sup>286</sup> - qui, très rapidement, saura mettre en place, dès 1936, un appareil policier redoutable. A cet égard, le rapprochement avec son quasi alter ego soviétique Lavrenti Beria, d'un an son aîné (1899-1953), est troublant. Beria, lui aussi, encore remarquablement jeune, prendra la tête de la police politique, le NKVD, en 1938. Aussi cruel qu'Himmler, il sera l'organisateur direct des massacres de masse, comme celui de Katyn, ainsi que l'administrateur en chef du goulag. Successeur désigné de Staline, comme Himmler d'Hitler, ils trahiront l'un et l'autre leur maître, que Beria, de plus, se vantera d'avoir assassiné, avant de réclamer une déstalinisation massive, de libérer la moitié de la population des camps et de vouloir limiter les pouvoirs du Parti communiste (le Politburo le fera liquider)<sup>287</sup>.

Himmler n'est pas un bureaucrate par nature. Dès ses débuts dans le parti, il crée beaucoup de conflits et passe pour un mauvais coucheur. C'est, en revanche, un illuminé. Or c'est un qualificatif qu'on emploie beaucoup pour Hitler mais beaucoup moins pour lui. Longerich ne reprend pas à cet égard tout ce qu'on rapporte : les cérémonies initiatiques au château de Wewelsburg avec un exemplaire de *Mein Kampf* sur peau humaine, l'emploi d'un alchimiste, qu'il finit par faire pendre parce que l'or ne venait pas. Himmler n'en versa pas moins dans l'occultisme délirant (voir la théorie de la glace éternelle, p. 274), dans une mythologie germanique et aryenne qui surprenait Hitler lui-même. Fervent catholique dans son enfance, Himmler vécut semble-t-il comme une libération son antisémitisme forcené, développé assez jeune, ainsi que son affranchissement de la morale chrétienne, comme s'il s'était agi là de victoires sur lui-même, une manière de vaincre ses complexes, notamment physiques. Pour autant, Himmler n'évala jamais publiquement ses idées. Il avancera toujours masqué – jusqu'à sa mort, alors que fait prisonnier, il tenta de passer pour un simple soldat auprès des Britanniques.

Himmler compose tout au long de sa carrière. D'abord avec les ministères de la justice et de la police alarmés par la violence des premiers camps de concentration, puis avec l'armée, alors que les SS se déchainent contre civils et juifs en Pologne. Jusqu'au bout, Himmler cherchera à négocier, rencontrant même le représentant du Congrès juif mondial et tentant de justifier les camps devant lui ! A la fin de la guerre, devenu chef des armées, on le décrit plus fantasque que jamais ; craintif devant Hitler et incapable de présenter de façon nette la situation opérationnelle mais persuadé d'être le personnage clé pour les Alliés et très préoccupé de savoir s'il devrait s'incliner devant Eisenhower ou simplement lui serrer la main<sup>288</sup>.

Himmler est surtout un pervers – mais ni débauché, ni voleur (il décomptait ses pourboires de ses notes de frais). Son impudence, quand il se force à paraître enjoué sur les photos, le trahit d'ailleurs assez bien. Lui que sa gaucherie, sa bavardise complexent, que le besoin de se contrôler

---

<sup>285</sup> trad. fr., Paris, Ed. H d'Ormesson, 2010.

<sup>286</sup> Voir M. Wildt *Generation des Unbedingten*, Hamburg, Hamburger Ed., 2003. A la tête du contre-espionnage, Walter Schellenberg avait trente ans au début de la guerre (*Le chef du contre-espionnage nazi parle*, trad. fr. Paris, Perrin, 1952).

<sup>287</sup> Voir la biographie – romancée et assez décevante – de T. Wittlin *Beria*, 1972, trad. fr. Bruxelles, Ed. Elsevier & Séquoia, 1976.

obsède, ne peut que rêver d'un ordre ferme qui permettrait à sa perversité de s'exprimer sans gêne. Il créera ainsi l'ordre SS, une utopie d'une inhumanité inouïe, où tout devint possible. Ainsi assistera-t-il directement aux exécutions. Ainsi s'entourera-t-il de délinquants, d'épaves, dont il fera ses fidèles. Jusqu'au bout, il aura peur d'Hitler mais il lancera de lui-même, souligne Longerich, la plupart des mesures d'extermination. L'horreur nazie, c'est lui plus que quiconque et peut-être même plus qu'Hitler, concrètement. Car si pour les exterminations de masse ce dernier a peut-être pu se contenter, selon son habitude, de donner quelques vagues directives, Himmler, lui, se chargea d'appliquer ces directives et organisa concrètement les massacres. Il inspectait les camps. Mais Himmler n'a pas l'air d'un fou. Il n'a rien de marquant. Il a l'aspect d'un médiocre qui obéit aux ordres...

Hitler, cet individu que sa biographie nous invite à nous représenter non comme un génie du Mal mais plutôt comme un petit bourgeois cédant à des accès de manie (il ne pouvait notamment discuter des juifs sans finir par exploser) - à l'instar du surprenant portrait que propose de lui le film d'Alexandre Sokourov *Moloch* (1999) - Hitler est parvenu, en un temps extraordinairement court, à établir un contrôle dictatorial sur un appareil de gouvernement hautement sophistiqué, dans un pays dont la culture était en bien des domaines sans doute la plus vive du monde à l'époque.

Porté au pouvoir par une idéologie reposant entièrement sur le culte de sa personne (le salut hitlérien sera étendu aux fonctionnaires dès juillet 1933), Hitler ne fut nullement un jouet entre les mains d'autres acteurs plus fins ou plus compétents que lui. Avec la République de Salò, certains ministres italiens purent croire qu'ils pouvaient ressusciter le fascisme originel sans Mussolini. D'autres ont voulu revenir au léninisme sans Lénine. Le nazisme, lui, ne se conçoit pas sans Hitler<sup>289</sup>. Et à sa personne, l'opinion publique allemande semble avoir été attachée au moins jusqu'au milieu de la guerre.

Selon les sondages réalisés par les Américains auprès des prisonniers de guerre allemands, jamais moins de 30% d'entre eux continuèrent à lui faire confiance jusqu'à la fin des hostilités - ce pourcentage atteignant encore 68% à la fin juillet 1944<sup>290</sup>. C'est pourquoi les Alliés ne cherchèrent pas à tuer Hitler, ne voulant pas en faire un héros, ni laisser prendre le mythe selon lequel l'Allemagne aurait gagné s'il avait survécu.

Alors, pourquoi lui parmi tous les agitateurs racistes et ultra-nationalistes de l'époque - le NSDAP ne représentant que l'un des soixante-dix groupuscules d'extrême droite nés en 1919 ?

---

<sup>288</sup> Voir A. Beevor *La chute de Berlin*, 2000, trad. fr. Paris, Ed. de Fallois, 2002.

<sup>289</sup> Voir J. P. Stern *Hitler. Le Führer et le peuple*, 1975, trad. fr. Paris, Champs Flammarion, 1995.

\*

*Un magnétisme particulier ?*

On a parlé du magnétisme d'Hitler, du caractère hypnotique de son regard. On a dit et redit que, jusqu'à la fin, des hommes durs, résolus à s'opposer à lui, revinrent convaincus par ce qu'il leur avait dit. Mais quels hommes durs ? Ceux qui avaient accès à lui n'avaient-ils pas dès le début été sélectionnés sur leur capacité à abdiquer, à se compromettre ? Plusieurs généraux s'opposèrent à lui et furent écartés (Halder, Zeitzler, Manstein) ; d'autres furent tentés de comploter (Guderian) ou le firent (Canaris).

En septembre 1938, une partie de l'Etat-major allemand aurait envoyé à Londres une délégation pour demander le soutien britannique à l'élimination d'Hitler. Les Anglais auraient cru à un piège.

De plus, ce genre d'explication par le magnétisme ou la force de persuasion n'explique rien et sert trop volontiers ceux qui en usent - comme un Albert Speer, qui s'excuse presque ainsi d'être devenu l'architecte puis l'ami privilégié (*Au cœur du Troisième Reich*, 1971<sup>291</sup>). Enfin, malgré ces beaux pouvoirs, Hitler - surtout au début, lorsqu'il n'était encore qu'un agitateur de brasserie - passait tout simplement aux yeux de beaucoup pour un fou. Ainsi en jugea Mussolini dès leur première rencontre.

On a souligné ses fabuleux talents d'orateurs. A l'entendre, dit-on, tout devenait clair et l'auditoire avait la sensation d'être invité à faire l'histoire. On a présenté les meetings qu'il animait et les grandes fêtes annuelles du parti comme de véritables orgies entre l'orateur et la foule conquise. En quoi on n'aura fait le plus souvent que reproduire la propagande de Goebbels, car les films qui nous restent sont exaspérants - les discours sont longs, éprouvants même, qui culminent en phrases hachées d'une voix suraiguë. Or il est peu probable que le public de l'époque ait été à ce point différent de nous qu'il n'ait pas remarqué le caractère de forcené de celui qui s'agitait sur scène. Sachant que c'est précisément cela sans doute qu'on venait chercher dans ces meetings : le numéro d'une bête politique qu'il fallait avoir vu. Tandis qu'à l'étranger, Hitler passa volontiers pour un clown jusqu'à la guerre (le *Dictateur* de Chaplin est de 1940). Ce qui ne permet guère de croire non plus qu'Hitler fut le produit d'une géniale propagande.

---

<sup>290</sup> Voir P. Ayçoberry *La société allemande sous le Troisième Reich*, Paris, Points Seuil, 1998, p. 366.

<sup>291</sup> trad. fr. Paris, Fayard, 1971. Sur la délicate interprétation du rôle d'A. Speer, voir J. Fest *Albert Speer*, 1999, trad. fr. Paris, Perrin, 2001.

***L'acteur Hitler.***

Il serait intéressant d'analyser et surtout de situer dans son époque le jeu de l'acteur Adolf Hitler. Alors que l'influence du cinéma sur le nazisme paraît avoir été décisive, en effet, Hitler – avec beaucoup d'hommes d'Etat de son temps (Mussolini notamment) - reste un acteur de théâtre, s'adressant directement aux spectateurs, à distance sur une estrade et forçant son jeu et sa diction jusqu'à la stylisation. Il ne recherche pas le "naturel", la représentation de soi en situation, comme dans un film, qu'un Roosevelt commençait à développer. Lors de son ascension politique, il consacrait des heures à prendre des poses devant son photographe Heinrich Hoffmann en écoutant des enregistrements de ses discours.

Mais s'agissait-il d'un retard ? L'époque était volontiers expressionniste et, dans ce contexte, le cinéma soviétique des années vingt avait pu développer un style de jeu "excentrique", visant à extérioriser la violence des sentiments et des actes. Or c'est bien l'excentricité qui caractérise les prestations, tellement caricaturales, d'Hitler. Cette excentricité était peut-être moins ressentie comme telle en son temps. Nous manquons largement d'éléments pour l'apprécier. Quoiqu'il en soit, *il est possible de considérer qu'Hitler s'est délibérément donné un caractère exalté et que son apparente folie était peut-être en grande partie jouée.*

« Je suis le plus grand acteur d'Europe ! », aurait-il déclaré. Autodidacte, politicien de terrain, il n'était aucunement préparé à exercer les plus hautes responsabilités. Particulièrement gauche dans les réceptions officielles dès lors qu'il accéda au pouvoir, craignant d'être ridicule, de ne pas être pris au sérieux, il dut vite se composer un personnage. Cette mise en scène allait loin : le Führer ne devait pas avoir d'épouse. C'était comme pour un acteur de cinéma, jugeait-il. S'il se marie, il perd son attrait pour ses admiratrices. Ce qui m'entoure doit être grandiose, disait-il, pour mettre en valeur ma simplicité. Mais cette mise en scène est souvent ignorée. Nous jugeons la plupart du temps Hitler tel que lui-même fut anxieux d'apparaître.

Sans doute certains se laissèrent-ils idéologiquement entraîner par l'orateur. Mais les foules ? Peu d'éléments sont disponibles pour en juger (ne serait-ce que le nombre de spectateurs concernés). Sans doute ce genre de performances ne représentait-il qu'un exercice de communication politique assez limité, très dépendant du style brutal et exalté d'Hitler. Si agressif qu'il ne pouvait guère captiver qu'une foule indistincte de spectateurs complices - il faut souligner que ces meetings étaient payants - mais n'était guère en mesure de s'adresser à des publics particuliers (professionnels par exemple), porteurs de demandes propres.

A la radio, les discours ne pouvaient que perdre beaucoup de leur impact et c'était encore pire dans les journaux. On a dit que le nazisme n'aurait guère fonctionné à la télévision. Cela peut être discuté. Certes, Hitler aurait dû s'y prendre différemment, suggère la

fable de Timur Vernes mais il aurait parfaitement pu y promouvoir ses idées (*Il est de retour*, 2012<sup>292</sup>). Sur le petit écran, les meetings du parti auraient d'emblée paru comme ils nous semblent : bizarres et pénibles. Mais pour le reste, la barbarie nazie sut remarquablement utiliser les images, tirant pleinement parti, notamment, des procédés épiques qu'autorise le montage cinématographique ; permettant une propagande reposant essentiellement sur la subordination constante des idées et des sentiments à des images et accédant ainsi très vite au registre de l'archétype. Comme le note un historien, c'est peut-être à travers le cinéma, son noir et blanc synthétisant l'action dans un double onirique, l'illusion du continuum de l'action par ellipses, que se sont construites les puissantes volontés utopiques de l'entre-deux-guerres<sup>293</sup>. Hitler est sans doute l'un des personnages historiques dont les images sont les plus abondantes. La connaissance que nous avons de lui en est inséparable. Or beaucoup de ces images ont été composées. Le montage filmique est un aspect essentiel du nazisme et de la manière dont il s'est non seulement présenté mais même sans doute pensé.

***Epopée et barbarie à l'âge du montage cinématographique***

*Un nouvel Hollywood.*

Il serait dommage que ce présent encart sur le montage cinématographique paraisse déplacé par rapport à notre propos car les procédés de montage audiovisuel scandent les épopées modernes, fournissant une clé assez indispensable pour comprendre comment l'action politique peut désormais être pensée. Le nazisme en fournit une bonne illustration, car les nazis - Goebbels en premier lieu mais aussi Hitler, qui tous les jours visionnait un film ainsi que les bandes d'actualité - exercèrent un contrôle très rapproché sur le cinéma allemand, auquel ils fournirent également de gros moyens<sup>294</sup>.

Des soviétiques, les nazis avaient retenu que le cinéma est un puissant outil de propagande et, plus encore, un vecteur privilégié des représentations collectives. Ils lui accordèrent une attention particulière. Cette attitude était relativement nouvelle, les pouvoirs publics voyant en général à l'époque le cinéma comme un agent de frivolité, qui avait bien failli être interdit à ce titre en Allemagne au cours de la Première Guerre mondiale. Comme les communistes, les nazis voulurent créer un nouvel Hollywood - objectif qu'ils atteignirent d'ailleurs en partie, leur cinéma s'exportant fort bien (en août 1939, un tiers des films diffusés en France étaient allemands). Il faut dire que, consistant pour l'essentiel en films légers de divertissement (dont le succès se prolongea bien au-delà de la guerre) et à l'inverse de ce qui se passait en URSS, la

<sup>292</sup> trad. fr. Paris, Belfond, 2014.

<sup>293</sup> Voir L. Gervereau *Histoire du visuel au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2000 & 2003, pp. 182-183.

<sup>294</sup> Voir B. Eisenschitz *Le cinéma allemand*, Paris, Nathan, 1999. Un artisan actif de la montée du nazisme fut Alfred Hugenberg, chef du Parti national allemand, qui possédait la moitié de la presse écrite, ainsi que la UFA et ses actualités cinématographiques.

production cinématographique n'était guère marquée par l'idéologie. On a même pu parler d'un cinéma apolitique du III<sup>e</sup> Reich. Une telle appréciation paraît naïve dans la mesure où, se référant à des modèles passés idéalisés, ce cinéma visait bien entendu au conditionnement des esprits<sup>295</sup>. Mais il est vrai que le nazisme n'eut pas de héros modernes à proposer, même à travers la figure de son chef, très peu représenté (à la différence de Staline dans le cinéma soviétique). Quant au cinéma de propagande, notamment antisémite, il n'intervint qu'assez tardivement (*Le Juif Süß* et *Le péril juif* sont de 1940 - tout au long de la guerre, ces films seront projetés aux populations et aux forces de police avant chaque liquidation de ghetto).

Au total, la diffusion cinématographique s'appuyait sur un système très moderne permettant par exemple la présentation simultanée et à chaud de l'actualité dans toutes les salles, dont le nombre plaçait l'Allemagne de 1938 tout de suite après les USA. En 1941, des rapports l'informant que beaucoup de personnes avaient de plus en plus tendance à arriver en retard aux séances pour échapper aux actualités, Goebbels décida que les salles seraient désormais fermées dès que les actualités auraient commencées. Comme si le régime avait tiré sa légitimité même des images qui magnifiaient son action<sup>296</sup>.

#### *L'imagerie nazie.*

Le souci particulier que les nazis déployèrent à l'égard du cinéma se comprend dans la mesure où l'imaginaire nazi semble avoir puisé dans le monde contemporain de l'image bien plus que dans des références historiques et livresques. L'époque consacrait le mouvement, l'action. L'uniforme de la SA emprunta aux courses automobiles<sup>297</sup>. En ceci, le nazisme était de son temps. Le fascisme italien l'avait précédé en cette voie. Dès 1909, on lisait dans le *Manifeste futuriste*<sup>298</sup> de Filippo Marinetti : nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité. Nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, la gifle et le coup de poing. La raison devait céder devant une nouvelle religion de la vitesse. Il fallait à cet effet importer en poésie l'alogisme émotionnel de la peinture. Revenir à un état auroral du langage. Abolir la syntaxe au profit du vécu sensoriel dans sa mobilité, dont le vol aérien fournissait une matrice que consacra « l'aéro-peinture » - par exemple avec ce « portrait aérien » de Mussolini d'Alfredo Gauro Ambrosi (1930<sup>299</sup>).

---

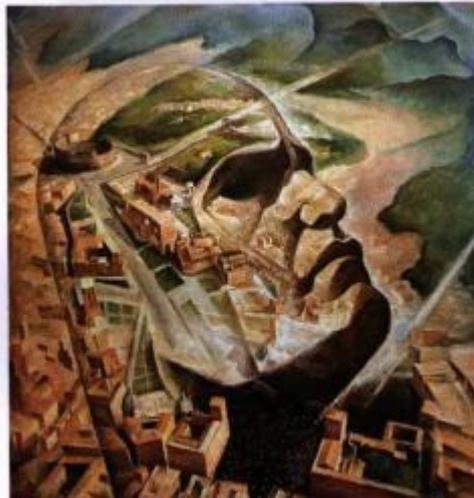
<sup>295</sup> Voir C. Delage *La vision nazie de l'histoire à travers le cinéma documentaire du 3<sup>e</sup> Reich*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1989.

<sup>296</sup> Cité in K. Kreimeir *Une histoire du cinéma allemand : la UFA*, 1992, trad. fr. Paris, Flammarion, 1994.

<sup>297</sup> Voir V. Klemperer *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*, 1945 & 1975, trad. fr. Paris, A. Michel, 1996, pp. 26-27.

<sup>298</sup> trad. fr. Paris, Séguier, 1996.

<sup>299</sup> « L'aéro-fascisme » a eu un certain nombre d'illustrateurs : Tullio Crali, Gerardo Dottori, Antonio Marasco ou Verossi Siviero.



L'influence des films d'Ernst Lubitsch ou de Fritz Lang (*Nibelungen*, 1924) est patente dans l'architecture du III<sup>e</sup> Reich. Et Albert Speer reconnut même avoir puisé chez Cecil B. De Mille. On a pu souligner de même que les effets de clair-obscur du cinéma muet des années 20 se retrouvèrent dans l'organisation des manifestations du parti, dans les marches aux flambeaux, etc. Mais surtout, l'idéologie nazie - telle fut sa principale modernité - choisit de s'investir davantage dans les images plutôt que dans le langage, réduit à un ressassement et à une performance vocale plus que verbale dans les discours d'Hitler.

Le nazisme, à la différence du marxisme, n'eut guère d'idéologues de quelque valeur et n'en chercha pas. Sa propagande eut avant tout recours à des graphistes, à des architectes et à des réalisateurs<sup>300</sup>. Ainsi de Leni Riefenstahl dont les films impressionnèrent beaucoup : *Le Triomphe de la volonté* (1935), consacré au congrès du NSDAP de 1934 et *Les dieux du stade* (1938) sur les jeux olympiques de Berlin de 1936<sup>301</sup>. Usant d'importants moyens pour l'époque (travellings à partir de caméras sur rails et ascenseurs notamment) et n'hésitant pas à rejouer nombre de scènes en studio (comme la prestation de serment de Hess) à la demande d'Hitler lui-même, Leni Riefenstahl usa d'un montage esthétisant dans lequel est inscrite toute l'idéologie nazie : fusion des volontés, rapport orgiaque des masses au Führer, détermination impitoyable, dynamisme martial - tout ce que le nazisme voulait montrer de lui mais sous forme de flash pour lui donner le plus de force et sans s'épuiser à le dire, à le justifier. La supériorité aryenne se voulait d'abord plastique. Et, face à elle, il s'agissait de stigmatiser les juifs d'abord sous une apparence de laideur.

Même si l'esthétisme martial et glacé de Riefenstahl ne peut passer pour caractériser dans son ensemble une esthétique nazie beaucoup plus "kitch" dans d'autres productions, il reste que peu de régimes, même jusqu'à nos jours, auront été à ce point convaincus que l'adhésion des masses ne repose pas sur des arguments et ne sollicite guère la raison mais est avant tout affaire d'*excitation*. Une adhésion presque motrice, comme est à même de la provoquer un montage

<sup>300</sup> Voir D. Pelassy *Le signe nazi*, Paris, Fayard, 1983.

<sup>301</sup> Voir R. Schneider *Histoire du cinéma allemand*, Paris, Cerf, 1990, p. 117 et sq.

dynamique d'images. Dans *Le Triomphe de la volonté*, ainsi, l'idéologie n'est même pas énoncée et n'a pour vecteur qu'une parade de corps.

En regard de cette attitude, les communistes, eux, ne se déferont jamais de l'obligation d'argumenter leur action (rédaction d'un programme débattu et adopté en congrès, propagande par voie de presse, etc.). Le Parti communiste tirait sa légitimité du caractère "scientifique" de ses décisions et de ses réalisations. De là, la gestion ubuesque de la Direction de la statistique, dont cinq responsables seront successivement fusillés entre 1937 et 1939. Les chiffres n'étaient pas ceux attendus. Or l'on croyait encore en eux...<sup>302</sup>

C'est pourtant en URSS que furent en premier lieu exploitées expérimentalement les ressources expressives du montage cinématographique.

\*

#### *Le montage cinématographique.*

Techniquement, le montage d'un film est la mise bout à bout de différentes prises de vue. C'est l'organisation des plans selon certaines options d'ordre et de durée. En ce sens, on parle de montage narratif<sup>303</sup>. Monter un film, c'est exposer une action, la développer en scènes ordonnées, trouver des détails d'expression plus clairs qu'une phrase. C'est prévoir l'angle des prises de vue et la durée approximative des suites d'images. C'est écrire en images, explique René Clair (*Réflexion faite*, 1951, pp. 110-121<sup>304</sup>). C'est surtout organiser sur un même rythme l'ensemble de la réalité. Les principaux procédés du montage reposent à cet égard sur l'utilisation de la caméra comme d'un œil, en considérant les choses tantôt de loin et tantôt de près (gros plan), en suivant un même personnage à travers différents décors et en faisant alterner des épisodes convergeant tous vers un même but (exemple : dans une poursuite, plans alternés des poursuivants et des poursuivis), etc.

Les historiens du cinéma ont identifié différents initiateurs du montage, comme George A. Smith qui introduisit des gros plans au milieu de plans généraux (1900), puis James Williamson (*Attaque d'une mission en Chine*, 1900) et Edwin Porter (*La vie d'un pompier américain*, 1902), auteurs des premiers récits proprement cinématographiques. Ces innovations ne paraissent néanmoins pas avoir été intégrées au langage cinématographique courant avant David Griffith (*Naissance d'une nation*, 1915). Parallèlement, le montage d'actualités se développa avec les grands reportages, notamment à l'occasion du couronnement de Nicolas II (1896), empruntant aux dessins de presse et caressant très vite le rêve d'écrire l'histoire sur le vif : le premier journal filmé fut le Pathé journal en 1908.

Par la suite, différents auteurs russes expérimentèrent un type de montage dit "expressif" ou "intellectuel" qui, à travers la juxtaposition de plans, vise un effet précis - au point que toute la création cinématographique puisse paraître avoir lieu au montage, comme le soutinrent des

<sup>302</sup> Voir particulièrement A. Blum & M. Mespoulet *L'anarchie bureaucratique. Statistiques et pouvoir sous Staline*, Paris, La Découverte, 2003.

<sup>303</sup> Voir M. Martin *Le langage cinématographique*, 1977, Paris, Cerf, 1985, VIII.

théoriciens comme Geo Bauer ou Dziga Vertov. Ce dernier, qui créa un supplément filmé à la *Pravda*, exerça une grande influence sur le montage d'actualités, dans lequel il est fréquent par exemple qu'une juxtaposition brutale d'images invite à considérer que l'une est la cause et l'autre l'effet immédiat (exemple : les vociférations d'Hitler et l'entrée des Russes à Berlin).

A travers ce type de montage, Sergueï Eisenstein visera à produire directement des émotions ; à exercer une véritable pression psychologique en "labourant le psychisme du spectateur". Dans son film *La grève* (1924), à un plan de massacre d'ouvriers, il juxtapose une scène d'abattoir. Dans *Octobre* (1927), le montage acquiert un véritable rythme comme le cinéma en offre peu d'exemples, il n'illustre plus une parole mais est directement langage. Enfin *Le cuirassé Potemkine* (1925) emprunte tout entier aux bandes d'actualité.

\*

Bien entendu, chaque genre cinématographique privilégie un style de montage propre. A la fin du cinéma muet, ainsi, certains films multiplièrent les plans (parfois plus de 2 000 par film) à travers un montage ultra-rapide. Par la suite et jusqu'à nos jours, le cinéma d'auteur adoptera au contraire le plan-séquence (d'où l'impression que le cinéma "sérieux" se sent comme obligé d'être lent et ennuyeux), après que les abus d'un montage trop directif aient été dénoncés<sup>305</sup> – Gilles Deleuze y décèlera une crise de confiance dans le devenir du monde et dans nos capacités d'action (*Cinéma 1. L'image-mouvement*, 1983, p. 278<sup>306</sup>). Le cinéma documentaire, lui, adopte fréquemment un montage haché, les plans se succédant par coupures franches, etc.

Quel que soit le style du montage, ce dernier répond toujours à l'unité de ton souhaitée d'un film et autorise la fluidité du récit à travers différents choix de construction. En quoi le cinéma est d'abord, comme le roman, un art de l'ellipse narrative. L'intelligence d'un réalisateur se juge en partie à ses renoncements, note René Clair. Hormis dans certains essais expérimentaux, en effet, un film ne livre en général d'une action que ses moments forts, plaçant le spectateur en situation de témoin ubiquiste - il saisit l'action sous ses différents plans - et participatif - il reconstitue la totalité d'une action qui ne lui est présentée qu'en partie. Ce qu'il ne voit pas décuple le coefficient de ce qu'on lui montre<sup>307</sup>. Tout l'invite à généraliser enfin et à faire des images singulières qu'on lui montre des représentations de portée universelle – le visage d'Einstein est l'Intelligence ainsi et celui d'Hitler la Haine ou le Mal. On a pu parler en ce sens de montage idéologique<sup>308</sup>. Ainsi, à travers les techniques de montage, les schémas épiques investiront de manière privilégiée le cinéma au XX<sup>e</sup> siècle et particulièrement les bandes d'actualités.

*Le montage d'actualités et d'archives.*

<sup>304</sup> Paris, Gallimard, 1951.

<sup>305</sup> Voir A. Bazin *L'évolution du langage cinématographique* in *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Paris, Cerf, 1985.

<sup>306</sup> Paris, Minuit, 1983.

<sup>307</sup> Voir P. Durand *Cinéma et montage : un art de l'ellipse*, Paris, Cerf, 1993, p. 262.

<sup>308</sup> Voir M. Martin *op. cit.*, p. 24.

Dans le cinéma d'actualités et plus généralement dans le journalisme audiovisuel, le dynamisme du montage emporte tout. Bien faite, une succession de plans courts acquiert, selon les procédés épiques les plus classiques, une dimension tragique que nous croyons inhérente aux choses - comme si les événements suivaient un destin. L'usage majoritaire de plans larges nous met par ailleurs comme à distance des choses et nous rend d'autant plus prisonniers du rythme de l'action que l'image paraît incontestablement réelle<sup>309</sup>. Il nous est alors très difficile d'en soupçonner l'artifice ; de réaliser par exemple que pratiquement tous les films d'archives de la Seconde Guerre mondiale furent bruités et post-sonorisés en studio, faute d'autres moyens fiables d'enregistrement sonore et beaucoup d'entre eux tournés au cours de manœuvres et non de combats réels.

Cette guerre est la première dont il reste un grand nombre d'images répondant à nos propres critères de visualisation. De sorte que nous pouvons croire possible d'en avoir à travers elles comme la perception directe. Il s'agit pourtant là d'une illusion. Les films qui nous montrent la guerre et le nazisme ne sont pour la plupart que des montages d'archives d'époque dont les procédés, on l'a noté, font comme écran à la perception historique<sup>310</sup>. Du côté allemand, le montage des bandes d'actualité était directement réalisé au Ministère de la Propagande avec, semble-t-il, un grand luxe de moyens (la SS avait son propre système de courrier qui lui permettait de diffuser films et photos avant le reste de l'armée). Pourtant, si les commentaires originels sont volontiers gommés tant ils nous paraissent aujourd'hui outranciers, les images elles sont livrées sans être dé-montées. Elles passent pour nous donner la réalité même, tant nous croyons volontiers qu'une image ne saurait tromper. Tant nous ne percevons pas facilement qu'un montage nous livre une perception subjective du monde<sup>311</sup>. Au cinéma, souligne Christian Metz, la dénotation est construite et le film parvient ainsi à connoter de lui-même, en ce que le signifié ne se distingue plus du signifiant. Il s'adresse ainsi à nous sur le ton de l'évidence, du « c'est ainsi » (*A propos de l'impression de réalité au cinéma*, 1965 ; *Problèmes de dénotation dans le film de fiction*, 1967 ; *La connotation de nouveau*, 1971<sup>312</sup>).

Montées comme autant d'évidences démonstratives d'un discours extérieur à elles, les images font le plus souvent écran à l'histoire réelle. Elles sont comme des icônes, imposantes. Au point qu'il est difficile, à travers elles, de ne pas trouver plus encore que de l'intérêt un certain plaisir à l'épopée nazie, dont les ressorts dynamiques sont si parfaits : la détermination cruelle de l'agresseur, son avancée irrésistible et sa chute, inexorable et totale - qu'on illustre souvent musicalement par la Marche funèbre du *Crépuscule des dieux*... que les nazis utilisaient déjà !

Il y a là en effet une ambiguïté qui n'est pas assez soulignée. Car, même si c'est pour susciter l'effroi ou la répulsion, l'imagerie nazie et celle d'Hitler restent très présentes dans la culture actuelle. A cet égard, aucun autre régime historique ne peut sans doute leur être comparé. De sorte que c'est peut-être la seule « réussite » qui peut être reconnue au nazisme, notamment par

<sup>309</sup> Voir J. Mitry *Esthétique et psychologie du cinéma*, Paris, Ed. Universitaires, 1990, p. 194.

<sup>310</sup> Voir F. Niny *L'épreuve du réel à l'écran. Essai sur le principe de réalité documentaire*, Bruxelles, De Boeck Université, 2000, p. 257 et sq.

<sup>311</sup> Voir J. Mitry *Esthétique et psychologie du cinéma*, Paris, Ed. Universitaires, 1963, I, pp. 10-11.

<sup>312</sup> in *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Klincksieck, 2003.

rapport au stalinisme. Avoir anticipé avec une large avance le passage d'une intelligibilité linéaire - celle de l'écrit, du discours - à une forme de compréhension et de perception beaucoup plus vive et moins argumentée, fondée sur l'image et les signes, dont l'importance ne sera reconnue que quelques décennies plus tard avec l'avènement des mass médias et qui est en train de devenir hégémonique de nos jours. Une intelligibilité beaucoup plus frustrée, facilement manipulable mais beaucoup plus puissante quant à emporter la conviction et à pousser à l'action car fondée non sur l'envie de convaincre mais de séduire.

De nos jours encore, la manière courante de montrer le nazisme ne réussit ainsi le plus souvent qu'à faire de lui un spectacle, avec tout le plaisir - ambivalent et culpabilisant en l'occurrence - que ce terme implique. Cet inavouable plaisir que nous prenons à consommer des images de cataclysme. Cette envie de voir cachée derrière l'honorable motif d'être informé. Mais c'est qu'à travers les images qui nous restent, nous voyons le nazisme pratiquement tel que lui-même voulut se montrer. Nous cédon à son insidieuse propagande par l'image. En ceci, le nazisme a survécu à son effondrement historique. Et ce qui reste de lui est précisément ce par quoi il voulut s'annoncer : un principe d'excitation des images, d'autant plus ambivalent que ces images peuvent séduire en elles-mêmes et être utilisées indépendamment des visées idéologiques qui les soutenaient. En quoi *le nazisme fut intrinsèquement barbare. Non parce qu'il le fit - il ne fut pas le premier régime à tenter de manipuler les esprits par la propagande - mais parce qu'il considéra résolument que là était tout ce qu'il avait à faire.* Nous ne parlons pas pour dire quelque chose mais pour obtenir un certain effet, avoue Goebbels dans son journal. Antoine de Saint-Exupéry jugera que les nazis étaient des publicistes contre lesquels nous avons usé du langage, là où le langage n'avait rien à voir (*Le pangermanisme et sa propagande*, 1939<sup>313</sup>).

\*

#### *La barbarie nazie.*

Sans doute le nazisme était-il *intrinsèquement* barbare. Sans doute l'était-il, au delà même de tous ses crimes, en quelque sorte métaphysiquement, par son usage délibéré du mensonge et par sa volonté de ramener toute vérité à un effet de puissance et de séduction. Si l'on examine les ressorts de la propagande nazie, en effet, on s'aperçoit que l'animait la conviction qu'il n'y a pas même d'opinion à convaincre, à gagner mais seulement des consciences à contrôler. Pour cela, *il fallait moins interdire que plaire*, c'est-à-dire tromper et dissimuler. Et l'une des grandes originalités du système concentrationnaire nazi, notamment, est là. Qu'un pouvoir élimine ses ennemis ou ses indésirables, cela est courant dans l'histoire. Mais les soviétiques donnèrent au goulag quelque justification politique - même effrontément mensongère - quand les nazis crurent, eux, que l'extermination de millions de personnes pourrait avoir lieu en cachette. Comme si elle n'avait pas existé ! Ils n'en parlèrent pas et n'en laissèrent guère de traces, d'archives. En novembre 1941, Heydrich interdira aux soldats de prendre des photos des

---

<sup>313</sup> *Œuvres complètes II*, Paris, Pléiade Gallimard, 1999.

massacres<sup>314</sup>. Dans la logique nazie, seule l'image valait encore pour principe de réalité. Cette interdiction d'Heydrich est symétrique de l'obligation que Goebbels faisait à ses concitoyens de regarder les bandes d'actualités officielles.

Tout se fit en secret et sous le registre de la dissimulation. Si les nazis avaient gagné, les juifs ne seraient pas morts. Ils auraient tout simplement disparu. Au besoin, on aurait réalisé quelques films mensongers, tels ceux sur la situation des camps à l'adresse de la Croix Rouge à la fin de la guerre. Une telle attitude paraît foncièrement ambiguë et explique bien des divergences d'appréciation quant au nazisme : s'agissait-il là d'une démarche réfléchie, cynique certes mais intellectuellement raffinée ou bien s'agissait-il là tout simplement de ce que pouvait faire des moyens audiovisuels à sa disposition une bande de brutes ? Une brutalité née de la rue, qui trompe, dissimule, menace et terrorise – même face aux puissances étrangères, jusqu'à la guerre. Avec un certain succès cependant !

Hitler vociférait mais son régime adoptait le mutisme d'une bande de brigands - bien plus que les règles d'une société secrète, comme on a souvent été tenté de le croire, le nazisme suivit surtout, comme le suggère Bertold Brecht (*La résistant ascension d'Arturo Ui*, 1941<sup>315</sup>), celles d'une pègre - dont beaucoup de membres, comme Goebbels ou Speer, réalisèrent d'ailleurs de grands profits personnels. Tandis que la Nuit des longs couteaux eut tout d'un règlement de comptes entre brigands.

Toute perspective d'un langage commun, d'une raison universelle, étant répudiée, il convenait d'agir comme si n'existaient que des discours particuliers, susceptibles d'être contrôlés et détournés par la violence. Comme si toute vérité n'était jamais que le point de vue du plus fort, ce dernier n'ayant guère à se justifier mais seulement à plaire, à entraîner. La marche à la guerre telle que les nazis la présentèrent au cours des années 30 illustre particulièrement cette approche.

On comprend dès lors la nécessité pour le régime non seulement de contrôler les opinions mais de "monter" sa propre épopée. Comme s'il avait tiré sa légitimité même de sa capacité à mobiliser et à enrôler les masses ainsi, c'est-à-dire à leur *plaire, à les séduire*. Tandis que, par comparaison, le fascisme italien se sentait encore obligé de convaincre et d'éduquer les masses – en ayant notamment recours au mythe<sup>316</sup>. En ce sens, le nazisme fut le premier régime politique résolument ancré dans la société de spectacle, après que, lors de la Première Guerre mondiale, aux USA, le travail de la Commission Creel, militant pour l'entrée en guerre, ait ouvert un nouvel âge de la propagande politique, qui impressionna les totalitarismes européens<sup>317</sup>. Les nazis furent les premiers à appliquer la technique publicitaire américaine à la politique et à la propagande, notait Georg Lukacs (*La destruction de la raison*, 1954, II, p. 280 et sq.<sup>318</sup>).

---

<sup>314</sup> Car il y eut parmi les soldats allemands une curieuse et morbide fascination à photographier les exécutions. Voir par exemple comment cela retarde une exécution de partisans russes, comme le rapporte Mario Rigoni Stern (*La dernière partie de cartes*, 2003, trad. fr. Paris, La fosse aux ours, 2003, p. 115).

<sup>315</sup> trad. fr. Paris, L'Arche, 1959.

<sup>316</sup> Voir E. Gentile *La voie italienne au totalitarisme*, 1995, trad. fr., Paris, Ed. du Rocher, 2004.

<sup>317</sup> A la tête d'un Comité d'information publique en avril 1917, George Creel, publicitaire, eut recours au cinéma comme instrument de propagande, malgré la méfiance de l'armée américaine.

<sup>318</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, L'Arche Ed., 1959.

Goebbels s'attacha ainsi à généraliser la radio (il voulait faire la même chose pour la télévision mais la guerre l'en empêcha). Un nouveau poste de radio, le *Deutscher Kleirempfänger*, ne coûtait que 35 reichmarks et le nombre de foyers disposant de la radio passa de 4 millions en 1933 à 16 millions en 1941. Parallèlement, 6 000 colonnes de haut-parleurs avaient été installées dans les villes. Non pas du tout pour marteler en boucle des messages de propagande mais en faisant une large place à la musique légère et au divertissement<sup>319</sup>.

\*

Parce que la suggestion devait remplacer la conviction, le nazisme usa presque exclusivement de procédés tels que changer le sens des mots<sup>320</sup>, s'adresser pour convaincre prioritairement à la sentimentalité et non à la raison du public, éluder toute argumentation risquant de nuire à la lisibilité d'un message, ou encore valider toute duperie en faisant état de l'adhésion du public qu'elle recueille, etc. Procédés qui de nos jours représentent le b-a-ba des consultants en communication... De sorte que le destin historique du nazisme demeure incertain : doit-il être inscrit seulement dans l'histoire de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ou ouvre-t-il à sa façon un âge où les images valent preuves et leur montage argument, dans cet état de crise permanente qu'entretiennent à vide les bulletins d'actualité ?

Un âge où l'intelligence se réduit volontiers au martèlement de slogans, de formules non développées et d'idées non critiquées, ainsi qu'au maniement facile de l'ironie. Force est en tous cas de constater avec Lukacs que la récusation nazie de toute vérité objective entre en concordance avec la philosophie moderne depuis Nietzsche !<sup>321</sup> Dans un texte de 1934, Emmanuel Lévinas situe l'émergence du nazisme dans un contexte intellectuel marqué par le poids d'un marxisme brisant la culture européenne, enchaînant l'esprit au corps, rendant toute sincérité impossible et faisant du doute un manque de conviction (*Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*<sup>322</sup>). Cependant, en regard des communistes empêtrés dans leur propre idéologie, les nazis étaient furieusement modernes. Ils se vantaient d'ailleurs d'être à la pointe du progrès et traitaient volontiers leurs opposants de réactionnaires.

A cela devraient peut-être davantage songer tous ceux qui de nos jours nous ressassent que les idéaux humanistes et la Raison même sont morts avec le nazisme et que ce dernier fut comme l'aboutissement logique de la raison technicienne ou de l'Etat moderne. Lorsque Zygmunt Bauman nous explique par exemple que les camps de concentration ont été possibles grâce à ce dont la modernité est plus fière que de tout autre chose : la rationalité, la technologie et la science (*La vie en miettes*, 1995, p. 181<sup>323</sup>), on peut se demander si l'énoncé tranquille d'une telle énormité ne relève pas de la même rhétorique qui soutint ce qu'il dénonce !

---

<sup>319</sup> Voir particulièrement P. Reichel *La fascination du nazisme*, 1991 (trad. fr. Paris, O. Jacob, 1993).

<sup>320</sup> Voir V. Klemperer *op. cit.*, p. 89 et sq.

<sup>321</sup> Voir également L. M. Vacher *Le crépuscule d'une idole*, Montréal, Liber, 2004.

<sup>322</sup> Paris, Payot & Rivages, 1997.

\*

*Interprétations structuralistes du nazisme.*

L'insignifiance même des explications biographiques semble inviter à conclure que l'homme Adolf Hitler ne compta que peu et qu'aucune explication du nazisme ne saurait être trouvée dans sa personne, laquelle n'aurait été que le vecteur contingent de forces historiques qui la dépassaient. Certains historiens ont refusé ainsi de faire du nazisme un hitlérisme. Cette approche fut particulièrement le fait d'historiens marxistes dans les années 60, aux yeux desquels la prééminence accordée à la personnalité éclipsait le rôle du grand capital dans l'avènement du nazisme et le disculpait presque.

Ce type d'interprétation, toutefois, tourne assez vite court, faute de pouvoir identifier de quelles forces historiques les crimes nazis ne furent en quelque sorte que les conséquences les plus extrêmes. Ou faute, plus simplement, de pouvoir mettre à jour un soutien intentionnel fort apporté par *le* capital aux nazis ou une simple logique de classe les ayant portés au pouvoir.

On a longtemps voulu croire à une sur-représentation des classes petites-bourgeoises (les commerçants notamment) dans le vote nazi - en quoi il s'agissait surtout pour nombre d'intellectuels de gauche de disculper la classe ouvrière. Cette vision paraît néanmoins peu pertinente au vu de l'historiographie récente. Aucun facteur - sauf peut-être la confession religieuse (les protestants sont proportionnellement plus représentés que les catholiques) - ne semble avoir joué un rôle décisif au plan national quant aux votes qui portèrent les nazis au pouvoir<sup>324</sup>.

La personne d'Hitler, ainsi, a été assez vite réintroduite dans le champ historique<sup>325</sup> et une sorte de voie moyenne s'est imposée - notamment à travers la notion de "pouvoir charismatique" de l'historien Ian Kershaw (*Hitler. Essai sur le charisme en politique*, 1991<sup>326</sup>).

*Le pouvoir charismatique.*

Cette notion - que Kershaw n'est pas le premier à avoir appliquée à Hitler<sup>327</sup> - est chez Max Weber (*Le métier et la vocation d'homme politique*, 1919, p. 102 et sq.<sup>328</sup>). Le charisme

---

<sup>323</sup> trad. fr. Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2003.

<sup>324</sup> Voir P. Ayçoberry *La société allemande sous le III<sup>e</sup> Reich*, Paris, Points Seuil, 1998, p. 94 et sq.

<sup>325</sup> Voir notamment J. Fest *Hitler*, 1973, trad. fr. Paris, Gallimard, 1973.

<sup>326</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1995.

<sup>327</sup> Voir F. von Neumann *Béhémoth. Structure et pratique du national-socialisme*, 1942, trad. fr. Paris, Payot, 1987. Voir également R. Caillois *Quatre essais de sociologie contemporaine*, Paris, Perrin, 1951, chap. III.

désigne le caractère extraordinaire ou du moins reconnu tel d'une personne douée d'une force surnaturelle ou considérée comme divine et qui tire son pouvoir de la perception qu'ont les autres de ce caractère. Le pouvoir charismatique désigne donc un type d'autorité fondé sur la grâce personnelle extraordinaire d'un individu, auquel les autres se dévouent au vu de ses qualités prodigieuses. C'est là tout particulièrement le pouvoir dont peut être investi un prophète, un saint, un chef religieux ou un sauveur politique, dont toute la légitimité est fondée sur l'enthousiasme qu'ils suscitent et repose donc sur une sorte de délégation d'héroïsme. C'est là surtout un phénomène d'autosuggestion que l'individu qui en bénéficie doit constamment alimenter et confirmer en s'efforçant de fuir toute routinisation qui ferait oublier ses dons. Ainsi des incessantes batailles d'un Bonaparte. Ainsi de la marche à la guerre puis de la logique de guerre totale d'Hitler.

En somme, ni la biographie ni l'analyse historique ne livrant d'explication nette, c'est-à-dire de facteurs déclenchants entrant en proportion avec la gravité des événements, il ne reste qu'à admettre un phénomène d'autosuggestion : Hitler fut finalement la création de ceux-là même qu'il parvint à asservir les premiers. Et ce type de légitimité le poussait irrémédiablement à une politique de l'excès et du pire.

Seulement, si cela permet peut-être de caractériser son style de pouvoir, cela ne l'explique en rien. De sorte que l'impression demeure que le phénomène nazi se dérobe à toute explication globale<sup>329</sup>.

\*

### *Comprendre le nazisme ?*

En fait, l'idée même d'explication ne saurait aller de soi en l'occurrence. Compte tenu des crimes, toute explication serait *obscène* explique Claude Lanzmann, le réalisateur du film *Shoah* (1985)<sup>330</sup>. Expliquer, c'est comprendre et c'est justifier. C'est presque déjà pardonner. Comme si comprendre ne permettait plus de juger. On devrait donc s'interdire de remonter aux motivations, estime C. Lanzmann. Il faut choisir entre comprendre et agir, notait Valéry.

On sait notamment qu'en l'absence de toute trace écrite d'Hitler concernant la solution finale mise en oeuvre en 1941, une controverse a eu lieu entre historiens intentionnalistes,

---

<sup>328</sup> in *Le savant et le politique*, trad. fr. Paris, 10/18 Plon, 1959. Voir également *Economie et société I*, posthume 1921, trad. fr. Paris, Plon, 1971, p. 249 et sq.

<sup>329</sup> Voir particulièrement R. Rosenbaum *Pourquoi Hitler ?* (1998, trad. fr. Paris, J-C. Lattès, 1998), qui dresse un panorama très documenté de la question.

<sup>330</sup> Voir R. Rosenbaum *op. cit.*, chap. 14.

pour lesquels elle correspondait à un projet médité de longue date<sup>331</sup> et historiens fonctionnalistes qui y devinent l'aboutissement d'initiatives prises peu à peu, Hitler se désintéressant des modalités concrètes<sup>332</sup>.

L'historien Ernst Nolte a même vu dans le génocide une action dénuée d'originalité, la simple copie raciale des purges staliniennes et de l'extermination des koulaks, le nazisme n'étant ainsi selon lui que la réponse à une barbarie asiatique introduite en Europe par le bolchevisme (*La guerre civile européenne 1917-1945*, 1987<sup>333</sup>). Ces idées ont suscité de vifs débats<sup>334</sup>. Une querelle des historiens (*Historikerstreit*) vit notamment en Allemagne Jürgen Habermas s'en prendre à Nolte, ainsi qu'à tous ceux pouvant être tentés de normaliser l'histoire de la Seconde guerre mondiale du côté allemand. Comme Andreas Hillgruber, affirmant qu'à la fin de la guerre, sur le front est, les soldats allemands se battaient simplement pour permettre aux populations de fuir devant l'Armée rouge et non pour défendre le nazisme.

Entre ces deux interprétations, une voie moyenne se dessine qui consiste à reconnaître dans la solution finale la radicalisation assez soudaine d'un système qui conduisait logiquement à elle mais ne put être conçu que progressivement<sup>335</sup>.

Dès 1939, Hitler menaça les juifs d'extermination. Mais il semble qu'on réfléchit longuement sur des scénarios d'émigration – à Madagascar notamment.

Or, l'enjeu de telles interprétations n'est pas bénin. Si la solution finale ne fut décidée qu'en 1941, cela signifie qu'Hitler hésitait à l'engager. Il aurait suffi qu'il hésite encore... Cela revient à lui reconnaître un rôle décisif, cela nous place entre ses mains et sans doute cela a-t-il quelque chose d'obscène, souligne Ron Rosenbaum (*op. cit.*, p. 572). Tandis que si l'on admet que la solution finale correspondait à un programme conçu dès 1918, Hitler paraît être le simple agent venu sur Terre pour l'accomplir et son crime répond ainsi à une nécessité quasi maléfique. Hitler n'en portera dès lors pas tant la responsabilité qu'il ne l'incarnera. Il sera diabolisé. R. Rosenbaum souligne que cette seconde interprétation est comme une sorte de consolation dont toute vanité n'est pas absente : le caractère maléfique et imparable du crime confère non seulement quelque nécessité mais même une certaine dignité à ses victimes.

---

<sup>331</sup> Voir notamment E. Jäckel *Hitler idéologue*, 1969, trad. fr. Paris, Calmann-Lévy, 1973 & A. Hillgruber *Hitlers Strategic*, 1965, Bernard und Graefe, 1982.

<sup>332</sup> Voir par exemple H. Mommsen *Le national-socialisme et la société allemande*, Paris, Maison des Sciences de l'homme, 1998.

<sup>333</sup> trad. fr. Paris, Ed. des Syrtes, 2000.

<sup>334</sup> Voir E. Husson *Comprendre Hitler et la Shoah*, Paris, PUF, 2000, p. 179 et sq.

<sup>335</sup> Voir P. Burrin *Hitler et les Juifs*, Paris, Le Seuil, 1989 ; C. Browning *The path to Genocide*, Cambridge University Press, 1992 & C. Gerlach *Sur la conférence de Wannsee*, 1998, Paris, Ed. L. Lévi, 1999.

Après la Seconde guerre mondiale, note en ce sens un auteur, une véritable compétition s'est développée entre groupes historiquement persécutés pour le statut de victime par excellence<sup>336</sup>.

Surtout, dans l'attribution à Hitler de la volonté inébranlable de mettre en place la solution finale, nous retrouvons la thématique du destin en ce que celle-ci, avons-nous vu, a pour principale fonction de nous délivrer imaginairement de la violence que d'autres hommes sont à même d'exercer sur notre vie – et ce d'autant plus que nous sommes davantage dépossédés de la conduite de nos vies. Une telle violence serait purement obscène, en effet, s'il fallait reconnaître que rien ne la justifiait - aucune nécessité du destin, ni aucun héroïsme particulier, tenant à la malveillance diabolique de ceux qui l'exercèrent mais qu'elle fut simplement à la portée de quelques imbéciles. En ce sens, rechercher quelque explication d'Hitler ou du nazisme qui soit comme diaboliquement proportionnée au caractère extrême des crimes commis, c'est refuser d'accepter que les sociétés humaines ont d'abord pour principe la violence et que les moments de leur histoire puissent intervenir finalement sans vraies raisons valables. C'est refuser d'admettre que le mal est le fait d'hommes ordinaires. A l'affirmation selon laquelle Auschwitz ne s'explique pas, Imre Kertesz répliquait que seul le bien qui put malgré tout y être parfois constaté ne s'explique pas... A contrario, la formule d'Hilary Putnam selon laquelle l'hypothèse d'un nazi rationnel est non seulement monstrueuse mais contradictoire et auto-réfutante, cette formule paraît assez vaine. Si Hitler était fou ou diabolique, ainsi que nombre d'interprétations invitent à l'admettre, qui voient en lui un fanatique persuadé d'agir pour le bien<sup>337</sup> (pas assez cependant pour ne pas avoir pris la précaution de ne laisser aucune trace écrite des massacres qu'il commanda...), ses actes ne devaient pas lui paraître aussi abjects que nous les jugeons. C'est là une interprétation qui est beaucoup plus facilement admise que celle qui pourrait voir en lui un imposteur sans scrupules, s'étant servi de l'antisémitisme pour satisfaire ses ambitions et ayant fini par être prisonnier du rôle qu'il s'était créé<sup>338</sup>.

Pourtant, de tout ce que nous livre sa biographie, s'impose inévitablement l'image d'une personnalité fantasque s'étant longtemps cherché un rôle et ayant en ce sens repris nombre d'idées qui n'étaient nullement les siennes. Un menteur donc mais qui aurait fini par croire à ses propres mensonges et par oublier même qu'il mentait – à son propos, le général

---

<sup>336</sup> Voir J-M. Chaumont *La concurrence des victimes*, Paris, La Découverte, 1997. Concernant la Shoah, ce fut notamment l'objet des polémiques qui accompagnèrent le succès du roman d'André Schwarz-Bart *Le dernier des justes* (Paris, Seuil, 1959).

<sup>337</sup> Voir notamment H. R. Trevor-Roper *Les derniers jours*, 1947, trad. fr. Genève, Famot, 1975.

<sup>338</sup> Voir notamment A. Bullock *Hitler ou les mécanismes de la tyrannie*, 1952, trad. fr. en 2 volumes, Verviers,

Halder parlait de *selbsthypnose*, d'autopersuasion. Tant c'est à travers ses mensonges qu'il dut avoir l'impression de se révéler enfin tel qu'il était. Puisque c'est dès lors qu'il se mit à mentir qu'on se prit à l'écouter. Hitler évoque ainsi le *Révizor* de Gogol (1836<sup>339</sup>), quand toute une ville de province prend un très jeune fonctionnaire venu de Saint-Petersbourg pour un intendant envoyé en mission secrète par le Tzar. L'homme, Khlestakov, est assez sot. C'est un "propre à rien", comme on dit dans les bureaux, écrit Gogol. Mais, compte tenu du rôle qu'on lui prête, on l'approche avec frayeur en Province. On lui trouve beaucoup de grâce et de discernement – et des yeux si vifs qu'ils vous troublent.

Hitler et ses sbires formaient ainsi une bande d'individus plutôt louches. Des fanatiques ? Mais ils étaient bien peu raisonneurs et intellectuels pour des idéologues - qui sortaient leur revolver en entendant prononcer le mot "culture" et que les beaux uniformes faisaient rêver. Et qui choisirent pour idéologue le plus taré d'entre eux (Rosenberg). Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un œil sur le *Journal* de Goebbels.

#### **Goebbels**

Joseph Goebbels passe volontiers pour avoir été le plus rusé, le plus intelligent et partant le plus machiavélique de la bande. De là, on s'attend à ce que son *Journal* nous livre quelque vérité, ignoble certes mais qui exhibe au moins les ressorts cachés du nazisme et montre que ce dernier a été porté par quelque volonté froide, terrible et calculatrice (*Journal 43-45*, 2005<sup>340</sup>). Autant prévenir cependant qu'on sera tout à fait déçu par ces pages interminables, écrites d'un ton papelard qui sent son directeur de collègue. Rien ne se laisse déceler là qu'un tout petit monsieur, d'une vanité désarmante (je crois que je porterais un coup terrible au peuple allemand si j'arrêtais mes articles, écrit-il), rongé par d'incoercibles rancoeurs contre tous ceux qui ont la possibilité d'approcher son maître Hitler, dont la moindre flatterie et même le simple contact suffisent à le faire fondre d'extase.

Pour le reste, tout est court, plat et bien peu machiavélique, qu'il s'agisse de l'analyse de la conduite des opérations militaire ou de la politique extérieure. A l'entendre, il ne s'agit dans cette guerre que d'arrêter le bolchevisme. Goebbels est outré par les atrocités russes commises sur le sol allemand et que des officiers SS puissent être jugés pour crimes et maltraités par la population des territoires anciennement occupés (2 décembre 1944). Heureusement, il est certain que le peuple l'approuve. Pour le savoir, il lui suffit de lire la presse (qu'il contrôle entièrement !). En août 1944, il croit que les idées nazies vont se répandre dans le peuple anglais. En mars 1945, à ce qu'il rapporte, Hitler envisage un rapprochement avec l'URSS contre les Anglo-saxons et Goebbels

---

Marabout Université, 1962.

<sup>339</sup> trad. fr. Paris, GF Flammarion, 1988.

<sup>340</sup> trad. fr. Paris, Tallandier, 2005.

songe au nouveau ministère qu'il fera construire après la guerre. Le 28 mars 1945, une petite critique est formulée contre Hitler, quant au fait qu'il vit dans les nuages et ne se soucie pas assez de la réalisation de ses idées...

A suivre la biographie que Peter Longerich lui a consacrée (*Goebbels*, 2010<sup>341</sup>), il faut renoncer à trouver en Goebbels le penseur et l'artisan machiavélique du nazisme. Egocentrique, profiteur, méprisant et désagréable avec ses collaborateurs, ce n'est qu'un ambitieux, plutôt jeune (né en 1897) et prêt à tout pour complaire à son chef (ainsi sa propre femme Magda et Hitler lui imposent une sorte de ménage à trois), quitte à supporter bien des blessures d'orgueil car, rarement associé aux prises de décision importantes, il n'aura jamais pleinement la main sur l'appareil de propagande.

Bref, tout cela paraît tragiquement idiot ! Tellement d'ailleurs qu'on peine à le croire. Bien sûr, Goebbels se compose un personnage. Il avait vendu par avance son *Journal*, à publier 20 ans après sa mort et il en avait profité pour extorquer à l'éditeur des revenus considérables. Il s'agit donc pour lui de délivrer la vérité officielle. Mais cela semble alors encore plus idiot ! Comment pouvait-il écrire en mars 1945 pour une future Allemagne victorieuse ? Comment, à cette date, faire comme si les crimes allaient continuer à être ignorés ? De sorte que la question – terrible ! - ne peut être contournée : a-t-il seulement compris ce qui se passait ?

Les nazis furent suffisamment malins pour comprendre que c'est en défendant des idées radicales qu'ils pouvaient obtenir quelque chose. Ils ne pouvaient dès lors qu'adopter et défendre une idéologie outrancière et raide car il s'agissait de se faire entendre dans la cacophonie ambiante – ils étaient loin d'être les seuls racistes et nationalistes à la ronde ! Autrement, ils n'avaient pas de titres, pas de perspectives de carrière. Ils n'étaient rien. Alors, ils en rajoutèrent. Hitler le premier. Et c'est là sans doute où sa personnalité propre a vraiment joué. Il fut suffisamment intelligent pour comprendre où les idées qu'il défendait pouvaient mener. Suffisamment fantasque pour se convaincre qu'elles représentaient sa mission et suffisamment histrion pour camper au prophète inébranlable. Un tel mélange n'avait certainement rien d'évident. Un peu plus de réflexion et ses rêveries l'auraient lassé. Un peu plus de dilettantisme et il ne pouvait plus tenir le rôle. Un peu plus de circonspection et il aurait été moins intransigeant, etc. En même temps, tout cela aurait vite sombré dans le ridicule si le terrain avait été moins propice. Et là, la personne n'explique plus rien.

Peter Longerich montre Goebbels soucieux, au cours de la guerre, d'organiser des manifestations antisémites, surtout pour mobiliser les militants. L'antisémitisme semble en effet avoir été le vrai point de ralliement des nazis et de leurs appuis (comme chez un Henry

---

<sup>341</sup> trad. fr. Paris, Ed. H. d'Ormesson, 2013.

Ford<sup>342</sup>). A lire les biographies de Peter Longerich, on voit Goebbels et Himmler tomber avant vingt-cinq ans dans un antisémitisme radical et féroce qui ne les quittera plus et leur fera excuser toutes les exactions à venir. Ceci correspondit chez les deux à une perte de la foi chrétienne et se mêla à une identification personnelle au destin de la nation, liés à de forts ressentiments quant à leur propre situation – d'écrivain raté pour Goebbels notamment. Pour autant, leur haine antisémite atteignait-elle un degré anormal ? Il reste assez difficile d'en juger. Dans le contexte de l'entre deux-guerres, l'antisémitisme était vif et on en trouve des expressions extrêmes dans bien d'autres pays qu'en Allemagne. Himmler ou Goebbels ont-ils développé de leur propre fait un antisémitisme forcené ou se sont-ils ralliés plus simplement à des courants de pensée certes extrêmes mais, à l'époque, assez répandus ? A un fonds antisémite profondément ancré en Europe depuis les Lumières, dont l'entre deux-guerres permit la surgescence, comme certains auteurs le soutiennent ?<sup>343</sup>

Au total, faut-il admettre qu'Hitler sut diaboliquement canaliser une sorte de sauvagerie primitive, reptilienne, une part maudite que les sociétés les plus policées ne parviendraient jamais à évacuer ? Le bourgeois du XX<sup>e</sup> siècle porte en lui un Hitler qui s'ignore, écrit Aimé Césaire (*Discours sur le colonialisme*, 1955, pp. 13-14<sup>344</sup>). Il n'est peut-être pas besoin d'aller jusque là. Car le nazisme, qui parvint légalement au pouvoir, sur la base d'un programme assez explicite, n'a peut-être finalement fait qu'exploiter certaines faiblesses très communes des modes de pouvoir humain. Il l'a seulement fait de manière effrontée, obscène, ses instigateurs ne paraissant pas avoir été d'un genre très raffiné.

\*

### *Obscénité du nazisme.*

L'obscénité de la violence humaine, le nazisme, plus que tout autre événement historique peut-être, l'aura mise à nu car il l'aura sciemment cultivée. De là, cette singularité qu'on lui reconnaît, sans trop savoir la définir, sinon par l'énormité de ses massacres. Comme si l'on ne savait pas définir l'horreur autrement qu'en termes quantitatifs et au point de rendre notre historiographie assez ignoble, avec ses crimes de première, de deuxième et de troisième classe.

---

<sup>342</sup> Voir A. Lee *Henry Ford and the Jews*, New York, Stern & Day, 1980.

<sup>343</sup> Voir S. Trigano *L'idéal démocratique à l'épreuve de la Shoah*, Paris, O. Jacob, 1999 & J-C. Milner *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Lagrasse, Verdier, 2003. Et leur critique par F. Azouvi *Le mythe du grand silence*, Paris, Fayard, 2012.

<sup>344</sup> Paris, Présence Africaine, 2004.

Notamment lorsqu'elle dispute de l'assimilation possible du système concentrationnaire nazi avec le goulag soviétique, les exterminations en Ukraine sous Staline ou l'élimination systématique des intelligentsias, de la Pologne à la Géorgie<sup>345</sup>. Comme si au total la vie des victimes du régime soviétique n'avait pas valu autant que celle des victimes du nazisme. Comme si leur mise à mort avait été davantage... méritée. La proclamation du caractère unique de la Shoa a suscité le malaise d'autres communautés ayant eu à subir des massacres de masse - qui parle en effet de nos jours des vingt millions de morts qu'entraîna la décolonisation du Congo belge ? Pourtant, comme on l'a souligné, la Shoa étant devenue comme la pierre de touche des valeurs morales de sociétés libérales dont la religion n'est plus le ciment, elle a acquis une vocation universelle qui peut être étendue aux autres génocides. Cette dimension est-elle universellement reconnue néanmoins ? La Shoa peut être vue en Chine avec la même distance que nous adoptons nous-mêmes vis-à-vis des crimes de Mao...<sup>346</sup>

Le stalinisme échappe couramment à une lecture ne voyant en lui qu'un déchaînement de violence pure. C'est que ses victimes furent d'abord des opposants politiques, même si la machine répressive s'emballa (des années 20 aux années 50, un adulte russe sur cinq serait passé par le goulag), ne poursuivant plus d'autre but que la conservation d'un pouvoir personnel.

Ainsi, c'est pour ne pas avoir à reconnaître ses erreurs et fragiliser son pouvoir que Staline se refusa à demander l'aide internationale lors de la famine de 1933 (qui fit 6 millions de victimes) et ne réduisit même pas les exportations de blé, source de devises.

Staline passe donc avant tout pour cruel et paranoïaque. Hitler lui, qui s'en prit à des êtres qui ne le menaçaient nullement et dont le racisme paraît n'avoir suivi d'autre principe qu'un pur déversement de haine, Hitler passe pour fou, comme s'il avait basculé hors de l'humanité<sup>347</sup>. Pourtant, *l'originalité du nazisme est peut-être plus exactement de n'avoir su que faire de son pouvoir*, ne trouvant à l'exercer que sous ses formes les plus extrêmes – l'extermination et la guerre – jusqu'à atteindre dans la violence pure une sorte de pouvoir absolu, ainsi que le suggère Wolfgang Sofsky (*L'organisation de la terreur*, 1993<sup>348</sup>).

\*

#### **4. 2. 21.**

*Le pouvoir absolu.*

---

<sup>345</sup> Voir T. Snyder *Terres de sang*, 2010, trad. fr. Paris, Gallimard, 2012.

<sup>346</sup> Voir E. Traverso *La fin de la modernité juive*, Paris, La Découverte, 2013.

<sup>347</sup> Pour J. Herf, cependant, les nazis crurent réellement à la menace du complot juif qu'ils dénonçaient (*L'Ennemi juif*, 2006, trad. fr. Paris, Calmann-Lévy, 2011).

<sup>348</sup> trad. fr. Paris, Calmann-Lévy, 1995.

On considère souvent que le système concentrationnaire nazi était gouverné par une logique toute bureaucratique - on veut en général que le nazisme ait représenté l'aboutissement monstrueux du technicisme moderne. La bureaucratie SS, montre pourtant W. Sofsky, n'était guère organisée pour exercer un despotisme fonctionnarisé, anonyme. Tissée de corruptions et de protections, elle allait jusqu'à accueillir des étrangers qui, comme les Ukrainiens, ne parlaient même pas allemand. Les 55 000 SS qui ont servi dans les camps formaient une troupe de troisième ordre, souligne W. Sofsky, ni particulièrement motivée, ni disciplinée par l'armée régulière et pas même fortement conditionnée idéologiquement - on flemmardait sans doute autant ici que dans n'importe quelle autre armée aux cours d'idéologie.

En s'appuyant que quelques figures comme celle de Reinhard Höhn, dont l'influence fut pourtant fort mince, un ouvrage nous explique le management... du nazisme à aujourd'hui, ce qui illustre assez bien le caractère fantasque que le nazisme a pris de nos jours<sup>349</sup>. Sachant que l'un des tout premiers avions à réaction fut le Messerschmitt 262, on pourrait écrire à meilleur droit une histoire de l'aviation moderne du nazisme à aujourd'hui. Mais à quel effet ? Pour avertir ceux qui prennent l'avion qu'ils contribuent à propager des idées nazies !? Ce serait tout à fait idiot. Pour un intellectuel français aujourd'hui, cependant, le management, c'est l'entreprise, l'argent, tout ça, donc le Mal et le référer au Diable semble normal. Pourtant, l'ouvrage a le mérite de souligner lui-même les lacunes en matière d'organisation de Nazis peu étatistes (bien qu'on assimile généralement l'Etat nazi à l'Etat prussien). Selon un sentiment né avec le romantisme allemand, l'Etat était assimilé au monde latin, à l'Eglise. Les nazis n'étaient pas non plus vraiment nationalistes. Leur idéal était celui d'un peuple, d'une communauté allemande (leur attitude vis-à-vis des Sudètes le marqua bien). Ils étaient *Völkisch*.

Les premiers commandos d'extermination, chargés des exécutions de masse à l'Est, étaient composés d'hommes relativement âgés, des réservistes sans imprégnation idéologique particulière, a montré de même Christopher Browning (*Des hommes ordinaires*, 1994<sup>350</sup>). De cela, on a généralement retenu qu'il s'agissait d'hommes ordinaires se pliant à bien exécuter les ordres qu'ils recevaient<sup>351</sup>. Mais il faut sans doute plutôt admettre que cette troupe tuait et torturait non parce qu'elle y était forcée ou était idéologiquement conditionnée *mais parce qu'elle y était autorisée*. En ce sens, si un certain ordre rigoureux existait bien dans les camps, souligne Sofsky, il ne s'opposait pas à l'arbitraire des SS, au contraire. Il lui fournissait d'innombrables prétextes et semble finalement n'avoir guère eu d'autre justification.

---

<sup>349</sup> Voir J. Chapoutot *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020.

<sup>350</sup> trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1994.

<sup>351</sup> Voir par exemple R. Rechtman *La vie ordinaire des génocidaires*, Paris, CNRS Ed., 2020.

Etudiant le comportement de ceux qui exécutèrent les massacres, Daniel Goldhagen a pu le rapprocher de celui de chasseurs. Tuer représentait pour eux une activité agréable, riche en péripéties mais sans danger. Certains responsables ne faisaient-ils pas venir leurs épouses et même leurs enfants parfois pour assister aux massacres ? (*Les bourreaux volontaires . Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, 1996, p. 241<sup>352</sup>). Tous n'étaient pas des SS fanatiques et beaucoup auraient pu relativement facilement se dérober aux ordres en maintes occasions. Mais non, leur acharnement frappe autant que leur absence totale de pitié. A l'été 1944, la guerre était clairement perdue. Mais pour exterminer la communauté juive de Hongrie on détournait les convois militaires (ce point a néanmoins été contesté). Lors des dernières marches à la mort (p. 356), on tuait en enfreignant les ordres. Himmler, qui voulait négocier, avait interdit de tuer.

Pour D. Goldhagen, un tel comportement ne s'explique que par l'antisémitisme éliminationniste que partageaient les Allemands de l'époque. Seul ce peuple pouvait agir ainsi, explique l'auteur, qui a été sévèrement critiqué sur ce point. Les analyses de Browning tempèrent les jugements trop rapides de Goldhagen. Dans les bataillons étudiés, il semble que 10% à 20% des hommes ont cherché à être mutés, ce qu'ils ont pu faire sans grands problèmes. Tandis que de 10% à 30% ont tué au-delà des ordres, avec un plaisir non dissimulé et même un certain enivrement. Enfin, de 50% à 80% se sont contentés d'obéir aux ordres, certains essayant de cacher leurs faiblesses devant leurs camarades car il semble que leur obéissance s'explique moins par la soumission à l'autorité que par le poids de la solidarité du groupe.

*Il semble ainsi que l'enjeu, pour les criminels, était d'exalter leur propre liberté, leur pouvoir absolu.* En quoi, le système concentrationnaire nazi, souligne Sofsky, ne se laisse guère ramener aux types de domination courants. Il aura représenté la seule forme de société où il fut possible de dominer entièrement l'homme, notait également en ce sens Hannah Arendt (*Les origines du totalitarisme*, 1951, III<sup>353</sup>). Le pouvoir absolu ne repose pas en effet sur l'exploitation mais sur la terreur. Car la terreur sert alors à gouverner, explique Hannah Arendt. De sorte que l'arbitraire lui est essentiel : les victimes sont innocentes même du point de vue de l'opresseur ! (III, p. 807 et sq.). C'est un pouvoir qui est au-delà des intérêts politiques, poursuit Sofsky ; comme un pouvoir pur, mis à nu. Il se déchaîne précisément quand tous les ennemis politiques sont à genoux. Il commence là où s'achève la terreur de la tyrannie - quand la liberté ne rencontre plus guère d'obstacles et peut s'extasier dans l'équarrissage de victimes non seulement innocentes mais même indifférentes. Non tant par plaisir que pour égaler la volonté et l'être. Le pouvoir hitlérien est marqué par un

---

<sup>352</sup> trad. fr. Paris, Seuil, 1997.

<sup>353</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 2002.

individualisme fondamental, note Louis Dumont. C'est une volonté qui veut le pouvoir pour lui-même et qui s'invente à cet effet une idéologie de lutte – une idéologie sommaire mais qui n'a pas de raison d'être élaborée : ce pouvoir sera juste car il s'invente un ennemi qui est tout le mal (*Individualisme et racisme chez Adolf Hitler*, 1970<sup>354</sup>).

Sofsky fouille cette idée dans un autre ouvrage (*L'ère de l'épouvante*, 2002<sup>355</sup>). Pourquoi tuer peut-il être une jouissance forte ? Sofsky l'analyse à travers les différentes pratiques de l'épouvante : le port d'un masque par les assassins, ainsi, créant un espace de liberté insoupçonné. Les insultes qu'ils délivrent à leurs victimes, les rires sarcastiques qu'autorise la supériorité physique. Plus la résistance des victimes est faible, plus le sentiment de puissance est exacerbé, plus il incite à l'arbitraire. C'est alors une expérience rare d'unité intérieure. Une action toute pure qui ne veut rien représenter. Cette violence est sans motif et elle est un plaisir, non un moyen. De sorte que les plus grands crimes n'ont besoin ni de fanatisme, ni d'idées. Le mal est liberté. Il s'enracine dans le désir qu'a l'homme de s'affirmer maître de la mort d'autrui comme pour s'éterniser lui-même. La civilisation accroît sans doute ce pouvoir mais ne le crée pas et situer les atrocités nazies dans l'accomplissement d'une bureaucratie rationnelle est tout à fait irréaliste, juge Sofsky. Pour qu'elles aient lieu, il fallait que des hommes s'en mêlent. Ce ne pouvait être là une simple tâche de fonctionnaires, car une telle violence, précisément, ne se déclenche que lorsqu'il est possible – lorsqu'il est permis – d'outrepasser les règles.

\*

On peut donc se demander avec H. Arendt et W. Sofsky si le système nazi, s'il avait duré, n'était pas voué à renouveler incessamment ses victimes. Peut-être juifs et Tsiganes n'étaient-ils que les premiers sur une liste qui ne pouvait avoir de fin (Arendt, p. 757 & p. 849). Le pouvoir absolu, en tous cas, ne peut avoir d'autre sens que de se confirmer lui-même - ce que rien ne permet plus immédiatement et plus souverainement que le pouvoir de tuer indistinctement. *Au bout de la volonté de puissance, le surhomme est un boucher*. L'œuvre de la liberté absolue est la mort, soulignait Hegel (voir 1. 7. 8.).

La terreur ne produit rien. Par essence, elle gaspille, trouvant son accomplissement dans une extermination permanente d'autrui. Et parce qu'elle n'a pas d'autre justification, elle est pour ses victimes aussi inexorable, aveugle et inflexible que le destin. Mais si l'on admet

---

<sup>354</sup> in *Essais sur l'individualisme*, 1983, Paris, Seuil, 1985.

cette caractérisation du nazisme, faut-il dire qu'il était foncièrement moderne, libérant des puissances jusque-là ignorées, comme si la terreur était consubstantielle à la modernité ? Ou bien le nazisme n'a-t-il fait qu'exhiber une certaine essence du pouvoir humain ?

*Colonisation et extermination.*

On a dit que la modernité s'est caractérisée par un insatiable appétit de destruction ; ceci sous le double impact de l'affranchissement par rapport à la tutelle religieuse et de la rationalité conquérante, n'ayant de cesse que de vouloir tout reconstruire sur une table rase<sup>356</sup>. Sous cette perspective, on a souligné que les exterminations nazies s'inscrivent logiquement au bout d'autres démarches ; particulièrement amorcées sous des cieux lointains, exotiques, où la férocité moderne trouva en premier lieu à se déchaîner<sup>357</sup>. H. Arendt note ainsi les frappantes similitudes entre impérialisme et totalitarisme (*Les origines du totalitarisme*, II).

Ce point lui a néanmoins été assez souvent reproché, d'autant qu'Arendt lie l'expansion impérialiste assez étrangement au déclin de l'Etat-Nation.

Les guerres<sup>358</sup> coloniales, puisqu'il s'agit d'elles, firent en effet peu de distinction entre civils et combattants. Bugeaud le premier, en Algérie, pratiqua la politique de la terre brûlée, déplaçant les populations pour leur ôter la possibilité de ravitailler les rebelles. Se caractérisant par l'emploi d'armes automatiques comme les mitrailleuses, ces guerres prirent souvent l'aspect d'hécatombes systématiques, menées par une poignée de Blancs et leurs auxiliaires locaux, contre des tribus indigènes mal organisées. Contre elles, les Anglais n'hésitaient pas à avoir recours aux balles "dum dum", qu'ils n'employèrent pas, néanmoins, contre les Boers, qui étaient des Blancs. Les expéditions coloniales se prolongèrent parfois par de véritables razzias – celle de la colonne Voulet-Chanoine au Tchad en 1898, par exemple, comme prise de folie, s'enfonçant au cœur du pays, violant et décapitant à tour de bras, au point que l'armée française dut se lancer à sa poursuite – et s'accompagnèrent de déportations et d'exterminations de masse. Contre les Hereros, ainsi, en Namibie, au titre de représailles, décidées par le général von Trotha, après qu'ils eurent massacré des colons

---

<sup>355</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 2002.

<sup>356</sup> Voir par exemple Z. Bauman *Modernité et holocauste*, 1989, trad. fr. Paris, La Fabrique, 2002.

<sup>357</sup> Voir S Lindquist *Exterminez toutes ces brutes !*, 1992, Paris, Le serpent à plumes, 1998.

<sup>358</sup> Balles virevoltantes occasionnant des blessures plus profondes et des plaies plus béantes.

(1904<sup>359</sup>). Les premiers camps de concentration furent créés par les Espagnols à Cuba puis par les Anglais lors de la Guerre des Boers<sup>360</sup>.

Au total, la colonisation s'accompagna de déclin démographiques importants même si les chiffres demeurent souvent incertains : de 15 à 20% de la population algérienne entre 1830-1870 ? De 50% de celle du Congo de 1880 à 1920 ?

La colonisation se réclamait d'une inégalité naturelle des races et présentait l'impérialisme comme un processus biologiquement nécessaire, certains peuples étant naturellement condamnés à disparaître. C'est ce qu'affirmait par exemple l'eugéniste Madison Grant (*The passing of the great race or the racial basis of European history*, 1916<sup>361</sup>), dont les nazis plus tard se réclamèrent. Ainsi déclassés au sein du genre humain, les indigènes purent être abattus comme des animaux. Et dans l'oubli qui a ensuite frappé ces comportements, certains dénoncent la volonté d'expulser l'horreur nazie de la trajectoire du monde occidental, comme si elle n'avait été qu'un "accident", alors même qu'elle s'inscrit au bout d'un processus de civilisation au sein duquel elle ne représente pas une exception<sup>362</sup>.

Pour un auteur, on trouve dans la colonisation de l'Algérie par les Français tous les éléments d'un projet cohérent de génocide (notions d'espace vital, de races sans valeurs, ...) <sup>363</sup>. Certains ont néanmoins souligné les excès de telles visions, en elles-mêmes et en ce qu'elles permettraient de reconstituer la généalogie du nazisme – laquelle pourrait ainsi vite remonter aux guerres de religions ou à la conquête de l'Amérique du Sud !<sup>364</sup> De fait, s'il est incontestable que le nazisme – qui prit volontiers l'empire colonial britannique pour modèle – est né dans le contexte d'un "racisme scientifique" qu'on a trop facilement oublié (voir 3. 2. I. 3.), il reste que les nazis faisaient peut-être moins la guerre par idéologie qu'ils n'avaient besoin d'une idéologie pour faire la guerre ; sur laquelle reposait leur pouvoir. Comme si la guerre représentait l'essence même du pouvoir qu'ils voulaient conquérir.

De sorte qu'ils se retrouvèrent peut-être, les conquêtes venues, dans la situation d'un pouvoir que sa force déborde et qui ne sait qu'en faire – sauf à la vouer à une destruction systématique capable de la confirmer inlassablement. A cet égard, certaines analogies peuvent être trouvées avec les conquêtes mongoles.

---

<sup>359</sup> Voir C. Erichsen & D. Olusoga *The Kaiser's Holocaust*, London, Faber & Faber, 2010.

<sup>360</sup> Toutefois, les camps peuvent trouver une autre généalogie au cours de la Guerre de Sécession, notamment avec le camp de prisonniers d'Andersonville ouvert par les Confédérés.

<sup>361</sup> London, G. Bell, 1920.

<sup>362</sup> Voir E. Traverso *La violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique, 2002.

<sup>363</sup> Voir O. Le Cour Grandmaison *Coloniser, exterminer : sur la guerre et l'Etat colonial*, Paris, Fayard, 2005.

***Les Mongols.***

Les Mongols auront conquis le plus grand empire continu de l'histoire et ils en furent sans doute les premiers surpris<sup>365</sup>. Ces nomades ne surent en tous cas que faire des civilisations qu'ils abattirent l'une après l'autre. Que pouvaient-ils faire d'une grande ville, en effet ? En 1215, la mise à sac de Pékin dura un mois. Jusqu'en plein XIV<sup>e</sup> siècle, les Gengiskhanides de Russie et du Turkestan demeurèrent des nomades qui, régulièrement, pillaient les villes qui... leur appartenaient. Décontenancés par leurs propres succès, ils procédèrent à de gigantesques massacres – on a chiffré jusqu'à 35 millions le nombre de morts que leurs conquêtes ont pu provoquer. Pour eux dont la tactique était essentiellement celle de chasseurs (affoler et fatiguer l'ennemi en le harcelant, s'acharner, le forcer et finalement l'encercler, voir 4. 2. 3.), la guerre ne pouvait s'achever que par une tuerie méthodique. A Méru, en février 1212, ils épargnèrent 400 habitants et décapitèrent tous les autres, formant des pyramides de têtes distinctes pour les hommes, les femmes et les enfants. Tamerlan fera de même à Bagdad en 1401, formant 120 pyramides de 90 000 têtes. En juin 1222, ils égorgèrent toute la population d'Hérât. Cela prit une semaine. Plus tard, la destruction de l'Iran oriental dépassa en horreur tout ce qu'on avait vu. A Riazan, l'essentiel de la population fut empalée ou écorchée vive, etc.

Les Mongols pillèrent puis dévastèrent méthodiquement le Khorassan, l'Afghanistan et envisagèrent d'abord la même chose pour la Chine. Raser, anéantir peuvent être des buts de conquête et mobiliser une grande énergie<sup>366</sup>. D'autres exemples historiques peuvent être trouvés, comme les Assyriens comblant les puits, obstruant les canaux d'irrigation pour livrer les vergers aux sables.

*Le bonheur de tuer.*

Il est un rapport destructeur à autrui qui est plus primitif que la haine et que Wolfgang Sofsky décrit dans un autre ouvrage (*Traité de la violence*, 1996, chap. X<sup>367</sup>). Une mise à mort que n'inspire aucune haine ni fureur mais le plaisir de sa propre force décuplée et soudain désinhibée. Pour des hommes en guerre, notait Nietzsche, la cruauté procure le plus voluptueux sentiment de puissance et la sensation de fonder une communauté sur le partage de cette jouissance (*Aurore*, 1881, § 18<sup>368</sup>). Une expérience de la destruction qui est peut-être

---

<sup>364</sup> Voir P. Vidal-Naquet & G. Meynier « Comment faire l'histoire des peuples coloniaux ? » *Esprit*, décembre 2005.

<sup>365</sup> Nous suivons ci-après l'ouvrage de R. Grousset *L'Empire des steppes*, 1965, Paris, Payot, 1985.

<sup>366</sup> Certains historiens ont voulu donner plus de complexité aux chefs mongols, comme A. Blin (*Tamerlan*, Paris, Perrin, 2007). On a même voulu faire de Gengis Khan un grand humaniste (J. Weatherford *Genghis Khan and the making of the modern world*, Three Rivers Press, 2005).

<sup>367</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1998.

<sup>368</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1970.

le sentiment de liberté le plus primitif, qui identifie celle-ci immédiatement à la jouissance de sa propre puissance.

Une expérience qui, dans nos sociétés pacifiques, trouve des exutoires bien particuliers – ainsi des hooligans qui accompagnent les équipes de football, à la recherche d’une violence gratuite, rituelle, derrière laquelle ne se laisse même pas deviner un désarroi économique ou social : les hooligans peuvent rassembler des hommes “rangés”, employés de banque, fonctionnaires, pères de famille<sup>369</sup>.

Un cran plus loin, il est un bonheur de tuer, qu’autorise particulièrement la chasse, ainsi que, bien entendu, les opérations militaires. Comme des enfants cassent les vitres, les soldats mettent le feu à un camp qu’ils quittent, malgré les défenses du général. Ils aiment à fouler aux pieds l’espérance de la moisson et démolir de superbes édifices, notait d’expérience Vauvenargues. Ce n’est pas là le simple plaisir de détruire car s’y attache une idée d’audace et de puissance (*Réflexions et maximes n° 396*, 1747<sup>370</sup>). Une violence qui ne veut qu’elle-même, non par haine ou rage mais comme par surchauffe et vis-à-vis de laquelle, comme le note Octave Mirbeau, la haine n’ajoute que le plaisir supplémentaire d’une vengeance personnelle, intimement savourée (*Le jardin des supplices*, 1894<sup>371</sup>). Quelle pouvait être ainsi, par rapport au devoir, la part de la pure jubilation dans “l’immense joie” que l’inquisiteur Pierre des Vaux de Cernay confesse avoir prise à faire brûler d’innombrables hérétiques ? (*Hystoria albigensis*<sup>372</sup>). Il n’est pas de plaisir comparable à celui de tuer, écrit le romancier Javier Cercas. C’est une sensation proche de celle qu’on a dû éprouver en naissant et qu’on a oublié. Cette sensation d’accomplir quelque chose d’important, de véritablement essentiel nous complète, comme si l’on se découvrait. Celui qui ne connaît pas cette vérité, toutefois, n’est pas en mesure de l’accepter (*A la vitesse de la lumière*, 2005, p. 112 et sq.<sup>373</sup>).

L’enfant ne prend-il pas plaisir également à détruire de petits animaux, dont la souffrance lui échappe alors complètement ou est négligée dans l’état de plaisir triomphant que communique à un esprit irréflecti la possibilité d’abuser de son pouvoir ? Or cette joie de la supériorité n’est sans doute à son plus haut degré que lorsqu’elle atteint une autre personne, note Alexander Bain. Et c’est l’une des choses qui fait que l’homme intéresse l’homme (*Les émotions et la volonté*, 1885, I, chap. X<sup>374</sup>). Une chose qui invite également à considérer le

---

<sup>369</sup> Voir B. Buford *Parmi les hooligans*, 1991, trad. fr. Paris, C. Bourgois, 1994. Ainsi que le film d’Alan Clarke *The Firm*, 1988.

<sup>370</sup> *Introduction à la connaissance de l’esprit humain*, Paris, GF Flammarion, 1981, p. 313.

<sup>371</sup> Paris, UGE 10/18, 1986.

<sup>372</sup> Cité in G. Duby *L’Europe au Moyen Age*, Paris, Champs Flammarion, 1984, pp. 123-124.

<sup>373</sup> trad. fr. Paris, Actes Sud, 2006.

<sup>374</sup> trad. fr. Paris, Alcan, 1895.

culte craintif dont un pouvoir autoritaire peut faire l'objet comme une recherche de protection – une façon détournée de reconnaître que l'arbitraire fait la délectation d'un tel pouvoir.

Face au système concentrationnaire nazi, on a souvent évoqué *La colonie pénitentiaire* (1919<sup>375</sup>) de Kafka. Une technique industrielle de mort et des exécutants bornés, indifférents au sort des victimes et uniquement préoccupés par le rendement et l'entretien des machines d'extermination. Comme si l'Holocauste n'avait été possible qu'à travers une démarche technique rationnelle éliminant la violence et la déresponsabilisant. Mais on comprend mal alors l'acharnement et la cruauté qui purent être constatées. On néglige l'intérêt – et le plaisir ! - que purent en l'occurrence trouver à exterminer des exécutants qui, parce que leur responsabilité individuelle n'était précisément pas engagée, se retrouvèrent investis d'un pouvoir absolu dans la destruction d'autres hommes. C'est cette jouissance de pouvoir, qui va bien plus loin que le sadisme, que libèrent les régimes totalitaires, explique Tzvetan Todorov (*Face à l'extrême*, 1991, p. 196 et sq.<sup>376</sup>).

Il n'y eut rien de moderne en cela mais un intérêt que toute situation de pouvoir sans frein – c'est-à-dire capable d'aller jusqu'à l'anéantissement d'autrui – est à même d'éveiller. Mais il est vrai que c'est à l'âge moderne qu'un tel pouvoir fut pensé en tant que tel. Avec Sade, tout particulièrement, qui le raisonna interminablement et en cultiva l'idée d'abord pour sa puissance érotique - jusqu'à identifier meurtre et jouissance. Et, comme on l'a noté, Sade découvrit que la vraie volupté du crime n'est pas dans la satisfaction ponctuelle de caprices mais dans l'édification d'une organisation<sup>377</sup>. De là, dans les châteaux sadiens, une organisation minutieuse, entièrement vouée au carnage, à la destruction mécanique d'êtres, incessamment renouvelée.

Ce qui fut proprement moderne fut la complaisance apportée au mirage de la sauvagerie, sensible dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et que les hécatombes de la Première guerre mondiale ne suffirent pas à dissiper. Car, sans une assez étrange complaisance, peut-on vraiment affirmer comme Max Horkheimer & Theodor Adorno que Sade et Nietzsche ont proclamé à haute voix l'impossibilité de produire contre le meurtre un argument de principe fondé sur la raison ? (*La dialectique de la raison*, 1947 & 1969, Digression II – Juliette ou raison et morale<sup>378</sup>). Un appel à la violence et à la brutalité qui attendait son heure et que la Raison a produit peut-être mais comme la religion engendre

---

<sup>375</sup> trad. fr. Paris, Folio Gallimard, 1948.

<sup>376</sup> Paris, Seuil, 1991.

<sup>377</sup> Voir E. Enriquez *De la horde à l'Etat*, Paris, Gallimard, 1983. Voir également E. Marty *Pourquoi le XX<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>378</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1974.

l'hérésie et l'athéisme ! Le nazisme est né alors que le dernier mot de la civilisation paraissait être la nostalgie de la barbarie et que le spectacle de la démocratie inspiraient à certains le souhait d'un retour à l'esclavage.

\*

*Pouvoir absolu et esclavage.*

La singularité du système concentrationnaire nazi était de ne pas avoir la soumission pour objectif, souligne Sofsky. Il ne représentait pas en ce sens une exploitation, comme dans l'esclavage - système de travail dans lequel l'esclave possède quelque valeur. La mort d'un esclave est une perte économique. L'agonie des détenus des camps était une victoire pour les SS. De sorte que ce n'est que lors de la dernière phase de la guerre que furent adoptées des mesures allant dans le sens d'une certaine rationalité économique. Les détenus étaient alors devenus indispensables à la production de guerre mais on chercha pourtant moins à baisser leur taux de mortalité qu'à réguler ce dernier.

Pour autant, il semble qu'on a trop négligé les aspects de spoliation et de pillage liés aux exterminations de masse, ainsi que de prédation, autorisée par l'occupation d'autres pays<sup>379</sup>. Beaucoup fut fait, visiblement, pour que la population allemande ne connaisse pas une diminution de son pouvoir d'achat. Par ailleurs, l'historiographie moderne a fait justice d'une compréhension simplement économique de l'esclavage. Celui-ci correspondit bien à l'institution d'un mépris humain à la faveur duquel éclatait la liberté souveraine des maîtres et l'on a pu souligner ainsi qu'à Athènes le développement d'un esclavage purement instrumental, réduisant des hommes au statut de pures marchandises, aura marché de pair avec l'affirmation des libertés civiques pour les citoyens - les esclaves étant alors majoritairement des étrangers, des barbares<sup>380</sup>.

A Sparte, alors que les hilotes vivaient couramment dans un état de grande proximité vis-à-vis des citoyens libres, différentes possibilités d'affranchissement et statuts intermédiaires leur étant par ailleurs ménagées, le mépris n'en fut pas moins institutionnalisé, ritualisé<sup>381</sup>. La tradition de la Cryptie autorisait ainsi les jeunes Spartiates à massacrer des hilotes à leur convenance lors de raids nocturnes – une tradition qu'on pourrait rapprocher de certaines pratiques indiennes vis-à-vis des parias.

---

<sup>379</sup> Voir G. Aly *Comment Hitler a acheté les Allemands*, trad. fr. Paris, Flammarion, 2005.

<sup>380</sup> Voir Y. Garlan *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 1995.

<sup>381</sup> Voir J. Ducat « Le mépris des hilotes » *Annales ESC*, n° 6, nov.-déc. 1974.

A Rome, aussi bien, la jeunesse dorée pouvait molester les passants. Les jeunes filles de bonnes familles se livraient également à des expéditions nocturnes. Il semble que le phénomène soit en fait assez général. On le rencontre aussi bien dans le Japon classique où les *tsujigiri*, de jeunes guerriers, sabraient au hasard les bourgeois qui passaient<sup>382</sup>.

La liberté des citoyens de Sparte avait pour vecteur un pouvoir arbitraire de vie et de mort sur les hilotes ; pouvoir qui permettait par exemple d'exécuter ceux dont l'apparence physique, rivalisant avec celle des maîtres, était jugée ne pas convenir à des esclaves. En 425 av. JC, la cité fit disparaître 2 000 hilotes qui s'étaient illustrés au combat et avaient permis, au péril de leur vie, de sauver Sparte. Ces esclaves pouvaient prétendre à l'affranchissement. Mais on jugea visiblement important de rappeler que leur vie ne dépendait jamais que d'un caprice des maîtres. Une telle attitude peut cette fois être rapprochée des lynchages américains.

*La loi de Lynch.*

Jusqu'en 1968, plusieurs milliers de Noirs furent lynchés aux USA, essentiellement dans les Etats du sud. Ces exécutions avaient tout de fêtes sauvages, la foule n'hésitant pas à poser, radiuse, à côté des victimes sur les photographies et la police participant souvent aux exécutions. En 1908, la poste fédérale refusera d'acheminer les cartes postales qui représentaient de tels événements.

Ces meurtres n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfants, auxquels il était parfois seulement reproché d'avoir refusé de se découvrir devant un Blanc. Surtout, les Noirs les plus exposés furent ceux qui pouvaient prétendre à une condition meilleure. Ainsi, après les deux guerres mondiales, des soldats s'étant montrés fiers de leurs décorations. Une dernière vague de terreur intervint dans les années 50, avec le Mouvement des droits civiques.

Les USA luttèrent contre l'Allemagne nazie au nom de l'antiracisme. Mais on a pu rapprocher les lois anti-juives allemandes de 1935 des conditions qui étaient celles des Noirs dans les Etats du sud à la même époque – au cours de la guerre, on rapporta le cas de prisonniers allemands y fréquentant des bars interdits aux Noirs.

Au fond du nazisme, affirme le philosophe et ancien déporté Jean Améry, il y avait le sadisme, au sens d'une négation radicale de l'autre permettant d'affirmer sa propre souveraineté par son anéantissement. Une autoréalisation meurtrière dont la face la plus tragique est peut-être "l'ignominieuse vénération" de cette souveraineté chez les victimes

---

<sup>382</sup> Voir M. Pinguet *La mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984, p. 150.

*(Par delà le crime et le châtement, 1977, p 84 et sq.<sup>383</sup>). Exalter dans le massacre délibéré et sans autre justification qu'un racisme délirant, le culte de la puissance pure, le plaisir triomphant du caprice cruel et de l'abus de pouvoir, du meurtre libre, c'est-à-dire sans prétexte ni autre visée que d'anéantir une liberté pour extasier une volonté, là fut l'obscénité du nazisme ; car c'est la première fois qu'un pouvoir le revendiqua presque ouvertement. Hitler, qui pesa comme peu d'hommes sur le cours de son temps et dont le profil humain, en regard, paraît pourtant peu consistant, Hitler est le nom de cette violence. C'est pourquoi on ne saurait trouver aux exterminations nazies la moindre "rationalité". De sorte que l'obscénité d'une telle violence est encore redoublée par le fait que celle-ci ne répondit à aucune nécessité historique mais exploita seulement jusqu'à l'horreur, jusqu'à l'absurde, la faiblesse des organisations humaines. Des camps, écrit Jean Améry, nous ne sommes pas revenus plus sages. Nous n'y avons rien appris que nous ne savions déjà (p. 56).*

\*

#### *La marche au pouvoir d'Hitler.*

Car tout de même qu'on ne trouve rien dans la biographie d'Hitler qui puisse vraiment expliquer ses actes, on ne saurait guère avancer de justification historique du nazisme qui en rendrait irrémédiable l'avènement. La marche au pouvoir n'eut rien d'inéluctable en effet<sup>384</sup>. Le nazisme ne fut notamment pas ardemment souhaité par une large majorité de la population allemande. Lors des dernières élections pluralistes, en mars 1933, le NSDAP ne recueillit pas la moitié des voix – il n'atteignit jamais la majorité absolue (il ne recueillit au mieux que 37,4% des voix). Et s'il est vrai qu'il bénéficia de nombre de complicités et de soutiens de militaires ainsi que d'industriels allemands et étrangers comme Henry Ford, on ne peut parler d'un appui massif du grand capital (en fait, Hitler a ses débuts semble avoir reçu de Staline un précieux soutien<sup>385</sup>) ou de l'armée. Le nazisme ne parvint pas même au pouvoir à la faveur d'un coup d'Etat.

Son ascension, de fait, fut assez précaire. Longtemps, ainsi, Hindenburg refusa d'appeler Hitler au poste de chancelier, provoquant de la sorte une grave crise au sein du parti après les élections de novembre 1932, alors que 2 millions de voix venaient d'être perdues. Il semble que Hindenburg ne céda finalement que sous la pression du chantage (il était sous le coup d'une enquête parlementaire pour détournement de prêts gouvernementaux).

---

<sup>383</sup> trad. fr. Paris, Actes sud, 1995.

<sup>384</sup> Voir B. C. Hett *Comment meurt une démocratie*, 2018 (trad. fr. Paris, L'Artilleur, 2022).

<sup>385</sup> Voir P. Renoux *La montée de Hitler*, Paris, Ed. C. Hérissey, 2005.

De la conquête du pouvoir par les nazis, on peut seulement tirer que les institutions politiques, parfois, engendrent des catastrophes. Ensuite, la terreur s'installa, prolongeant le climat d'assassinats politiques et de laxisme judiciaire qui s'était développé en Allemagne depuis 1918. De 1933 à 1938, 435 000 Allemands furent condamnés pour crimes et délits politiques. Cette violence, cependant, ne pouvait suffire. Elle s'exerça de fait avec des moyens assez limités : en 1937, la Gestapo contrôlait Düsseldorf (500 000 habitants) avec 126 officiers, Essen (650 000 habitants) avec 43 officiers, etc. Autant dire que les dénonciations furent primordiales pour le maintien de l'ordre. *Le nazisme ne fut possible qu'avec une collaboration de la population allemande qu'il sut diaboliquement susciter*. Comme le suggère Hans Fallada, *le pouvoir nazi reposait sur la compromission (Seul à Berlin, 1947<sup>386</sup>)*. Cela, Hitler le savait, ce qui invite à croire qu'il était pleinement conscient de ses monstruosité ; au point d'attendre un « arrangement » avec l'Histoire. On ne reproche plus aujourd'hui à Gengis Khan toutes les morts que ses conquêtes ont provoquées, disait-il à Speer. Si je réussis, je deviendrais l'un des plus grands hommes de l'histoire. Si j'échoue, je serais condamné, rejeté et maudit. En ceci, Hitler fut bien une sorte de diable.

Et Norman Mailer de s'être demandé quand et comment le diable s'était emparé de lui dans son dernier roman (*Un château en forêt*, 2007<sup>387</sup>).

\*

### *Le diabolisme d'Hitler.*

Certes, Hitler ne fut pas le Diable. Il ne fut pas Satan, même si certains se sont demandé s'il demeurerait dans le spectre de la nature humaine - ce qui voudrait dire qu'il y a du Hitler en chacun de nous - et même si l'on a pu voir en lui l'incarnation du mal radical, de la pure malfaisance<sup>388</sup>. Et même s'il a pris la place des diables de théâtre et de comédie d'antan (voir 1. 13.).

Comme eux, on le berne facilement dans les films populaires - en France, voir par exemple *L'as des as* (1982) de Gérard Oury. *Le Il est de retour* (2012<sup>389</sup>), de Timur Vermes, est une véritable farce, mettant en scène un Hitler quasi bouffon avec, comme dans toute farce, une visée morale : attention au retour de la Bête ; laquelle sommeille toujours au cœur de la populace, selon la vision de l'auteur et celle de nombreux intellectuels de nos jours. Hitler est invoqué comme une sorte d'argument limite dans les discussions : est-on pour ou contre la peine

---

<sup>386</sup> trad. fr. Paris, Denoël, 2013.

<sup>387</sup> trad. fr. Paris, J'ai lu, 2009.

<sup>388</sup> Voir R. Rosebaum *op. cit.*, chap. 16, ainsi que p. 347 et sq.

<sup>389</sup> trad. fr. Paris, Belfond, 2014.

de mort dans son cas ? Le fait qu'il était végétarien est opposé à ceux qui défendent ce régime alimentaire, etc. Ce que l'on nomme la « loi de Goodwin » veut que plus une discussion dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison avec les nazis ou Hitler au titre d'argument ultime s'approche de 1. On gagne un « point Goodwin » quand on peut signaler à un interlocuteur qu'il a vérifié la loi.

Hitler n'était pas le diable, note Denis de Rougemont, parce que l'ayant supprimé nous n'avons pas supprimé le mal dans le monde (*La part du diable*, 1942, Hitler ou l'alibi<sup>390</sup>). Parce qu'il faudrait alors reconnaître que Satan n'a pas les moyens de résister à la puissance industrialo-militaire des Etats-Unis. Au mieux, écrit D. de Rougemont, Hitler ne pouvait être qu'une ruse grossière de Satan nous disant : voyez, je ne suis qu'Hitler !

Hitler ne fut qu'un pauvre diable mais cette dénomination lui convient toutefois assez bien. Car qu'est-ce qu'un diable sinon un individu qui tire son être des travers qu'il exploite chez les autres ? Sa biographie n'explique pas ses actes ? C'est qu'au fond l'individu Adolf Hitler importe assez peu. Jusqu'au physique, ne fut-il pas dans sa conquête du pouvoir l'homme moyen, anonyme, écrasé par des forces hostiles ?<sup>391</sup> Sa rencontre avec le personnage de Charlot n'est pas fortuite. Il est Monsieur-tout-le-monde !, jugea l'industriel Günther Quandt quand il le rencontra en 1931.

Ayant accédé au pouvoir, Hitler ne fut bientôt plus que ce que les autres commirent en son nom - ces nombreux psychiatres, par exemple, qui ne firent guère de difficulté à appliquer le nouveau "traitement" des malades mentaux<sup>392</sup>. Hitler, écrit Rougemont, n'était grand que de la grandeur de nos misères secrètes - exactement comme il ne nous demeure un mystère qu'en regard de la facilité que nous avons à croire qu'un homme a pu être seul ou presque responsable d'une guerre qui fit 45 millions de victimes ! Mais ne furent-ils pas pires que lui, au fond, tous les cadres moyens du nazisme, tous ceux qui à leur poste firent plus qu'en appliquer par peur ou devoir les consignes mais agirent par pur intérêt ou souci de carrière ? Ces industriels qui augmentèrent leurs profits en employant des déportés ? Ces gestapistes qui se battirent après guerre pour que leurs états de service soient comptabilisés dans le calcul de leurs retraites ?<sup>393</sup> Ces paysans polonais qui surent profiter de la liquidation des ghettos ?<sup>394</sup> Tous ceux-là à coup sûr n'étaient pas fous et n'avaient pas, par conviction fanatique et délirante, le sentiment de faire le bien. Etaient-ils des monstres ? Ne peut-on leur reconnaître

---

<sup>390</sup> Paris, Gallimard, 1982.

<sup>391</sup> Voir J. Guilton *Hitler, la Révolution et la guerre*, 1940 in *La pensée et la guerre*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969.

<sup>392</sup> Voir R. Proctor *Racial Hygien: Medecine under the Nazis*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1988.

<sup>393</sup> Voir E. A. Johnson *La terreur nazie. La Gestapo, les Juifs et les Allemands ordinaires*, 1999, trad. fr. Paris, A. Michel, 2001.

des circonstances atténuantes ? Ces gestapistes, après tout, ne s'employaient qu'à faire valoir leurs droits, n'ayant guère les moyens de s'en passer et c'est cela qui est diabolique. Derrière ces assassins réintégrés dans leur profession civile, notait Max Picard, il y a un monde sans mémoire. Le monde des bulletins d'informations, marqué par la discontinuité des choses, sans lien organique entre elles. Un monde où le temps n'existe plus comme durée. Où l'homme ne se développe donc pas mais ne fait que passer en glissant sur les choses. Dans un tel chaos, un Hitler pouvait se révéler suffisamment habile pour avoir du succès ! (*L'homme du néant*, 1947<sup>395</sup>). Hitler est le nom d'un ouragan, d'une spirale infernale qui s'est créée au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, auquel personne ne put échapper et qu'on ne peut expliquer par des déterminants historiques seulement.

Certes, on ne peut ignorer le contexte de la période d'avant-guerre. Alors que les plus grands crimes restaient à venir, le retour à l'ordre que semblaient réaliser les nazis ne pouvait que satisfaire une société allemande bouleversée par la crise économique. Les succès diplomatiques, par ailleurs, enflammaient une nation humiliée par le règlement de la Première Guerre Mondiale. On pouvait croire enfin, selon les perspectives ouvertes notamment par Spengler, que le nazisme représentait une voie nouvelle et spécifiquement allemande par rapport à la démocratie libérale anglo-saxonne et au communisme.

L'adhésion de certains intellectuels comme Martin Heidegger, qui n'étaient pas particulièrement racistes (mais pas particulièrement cosmopolites non plus...) et dont les nazis n'avaient que faire du soutien, semble devoir s'expliquer ainsi.

Certes, le parti avait la dent dure contre les juifs, les asociaux et bien d'autres encore. A l'époque, il n'était guère le seul. L'antisémitisme valait volontiers pour refus de la démocratie parlementaire et de l'économie libérale - du capitalisme, du socialisme et encore du rationalisme, de l'autorité des parents, etc., note ironiquement Robert Musil (*L'homme sans qualités*, I, 73)<sup>396</sup>. L'antisémitisme était devenu à ce point commun et même ringard qu'il ne retint pas trop l'attention – dans *Mein Kampf*, Hitler lui-même reconnaît l'avoir d'abord tenu pour un préjugé vulgaire, avant de se rendre compte, à Vienne, à quel point les juifs tenaient la société.

---

<sup>394</sup> Voir J. T. Gross *Moisson d'or* (2011, trad. fr. Paris, Calmann Lévy, 2014).

<sup>395</sup> Neufchâtel, La Baconnière, 1947.

<sup>396</sup> Voir B. Hamann *La Vienne d'Hitler : les années d'apprentissage d'un dictateur*, 1996, trad. fr. Paris, Ed. Des Syrtes, 2001.

Dans les conversations rapportées par Hermann Rauschning, Hitler reconnaît que l'idée de nation est une idée assez vide de sens quoiqu'opportune et que les juifs ne forment pas une race – le Juif est un principe (*Hitler m'a dit*, 1938, p.310 et p.312<sup>397</sup>)

Et quant aux asociaux, c'était une époque qui faisait un best-seller en France d'un ouvrage du prix Nobel Alexis Carrel recommandant entre autres de gazer les "nuisibles" de la société (voir 3. 2. 17.).

Tout cela ne justifiait pourtant pas l'adhésion plus ou moins volontaire au nazisme, *dont le diabolisme tient précisément à ce qu'on ne peut lui trouver de justification historique globale, supérieure aux individus qu'il embrigada et que ceux-ci pourraient invoquer*. Le nazisme renvoie chacun de ceux qui permirent la réalisation de ses plans à quelque niveau que ce soit à sa propre responsabilité - en même temps qu'il faut admettre que chacun a pu se décharger de cette responsabilité en considérant qu'elle ne s'exerçait pas sans menace, ce qui est vrai. Et qu'elle comptait pour peu dans l'ensemble, ce qui n'est pas faux. *Mais le mal n'est jamais possible que dans cette incertitude*. En ce sens, le nazisme n'est qu'une illustration parmi d'autres, aussi extrême soit-elle, de ce qu'un individu peut diaboliquement extirper des modalités du pouvoir humain dès lors qu'il s'applique à en exploiter les faiblesses pour faire uniquement valoir sa propre volonté.

Ainsi, la mise à l'index des juifs dans les premières années du régime ne suscita guère de protestations ? Il n'y a couramment guère de contestation politique à l'échelle d'une société hors le relais de certaines forces instituées, lesquelles n'agissent pas sans parti pris et se turent en l'occurrence. Mais dès lors que, comme les Eglises, ces forces instituées n'avaient pas été annihilées par les nazis, elles défendirent leurs intérêts. Dans l'Allemagne hitlérienne, il y eut des contestations assez massives de la population pour défendre un pasteur ou pour le maintien des crucifix dans les écoles. Et les Eglises firent reculer également le pouvoir dans le gazage des anormaux. Contre les jeunesses hitlériennes, il y eut des groupes de jeunes, comme les Swings, qui jugeaient le nazisme ringard, écoutaient du jazz et rêvaient des USA. Dans un régime totalitaire - comme en situation d'anarchie - chacun est renvoyé à la défense crispée, anxieuse, de ses propres intérêts. Mais ceux-là comptent encore et l'on peut se demander si le pouvoir qui déporta et extermina des millions de personnes aurait tout simplement pu facilement interdire la chasse – qu'Hitler réprouvait. Car, de fait, le nazisme évita assez largement de s'en prendre aux intérêts individuels et catégoriels. S'en tenant à

---

<sup>397</sup> trad. fr. Paris, Hachette Pluriel, 1995.

juguler toute contestation politique, il fit peser sur ceux qu'il reconnaissait comme Allemands bien moins de terreur que les régimes communistes sur les comportements individuels.

Il faut lire à ce propos dans l'ouvrage de Ian Kershaw (*op. cit.*, p. 168) les débats que suscita en pleine guerre au plus haut niveau, c'est-à-dire jusqu'à Hitler lui-même, la question de savoir s'il fallait ou non interdire les courses de chevaux.

Cela encore est diabolique : les premières années, le nazisme exerça une terreur (très) relativement *douce* sur des individus qui, dans leur grande majorité sans doute, n'avaient guère d'idéaux politiques si impérieux qu'ils ne puissent assez facilement les taire au besoin. Telle fut la "banalité du mal" qu'Hannah Arendt a mise au jour dans le cas d'Adolf Eichmann lors de son procès. Voilà un être borné, ayant commandité des massacres gigantesques mais qui ne put soutenir la seule exécution à laquelle il assista. Un individu insignifiant, affirmant pour sa défense qu'il ne faisait que son devoir et s'enorgueillissant d'être sous les projecteurs. Un être dont la caractéristique en même temps que la banalité est, au cours de toutes ces années, de n'avoir pas pensé (*Eichmann à Jérusalem*, 1963<sup>398</sup>).

La « banalité » du mal. Le terme choqua – d'abord parce que beaucoup furent assez stupides pour comprendre qu'Arendt trouvait les crimes nazis banals ! Un célèbre hebdomadaire français titra ainsi sur l'une de ces couvertures : *Hannah Arendt est-elle nazie ?* Par la suite, on se demanda plus sérieusement si le concept d'Arendt était valide et si elle-même ne s'était pas laissée abusée par la défense qu'adopta Eichmann au cours de son procès, voulant qu'on le prenne pour un simple fonctionnaire exécutant des ordres. Il n'est pas de banalisation du mal, déclare Jean Améry, au sens où les exécutants n'auraient pas pris intérêt à ce qu'ils faisaient, n'y auraient pas trouvé exaltation d'eux-mêmes et plaisir. Arendt a oublié la jouissance du crime, souligne de même le psychiatre Michel Dubec qui, expert auprès des tribunaux et chargé à ce titre de se prononcer sur la personnalité de nombreux criminels d'envergure, comme Paul Touvier, est néanmoins effectivement frappé par leur médiocrité (avec C. de Rudder *Le plaisir de tuer*, 2007, p. 84 et sq.<sup>399</sup>).

En revanche, il ne semble guère pertinent de soutenir que cette banalité du mal chez un Eichmann contredit le mal radical qu'Arendt voyait à l'œuvre dans le système totalitaire. Arendt ne dit pas que le mal commis par Eichmann était banal ! Pour Arendt, l'énormité de leurs actes ne permettait pas de traiter les nazis en simples criminels – mais on risquait alors de leur conférer une aura satanique qui au fond les servait, lui fit remarquer Karl Jaspers. Il

---

<sup>398</sup> trad. fr. Paris, Folio Gallimard, 1997.

<sup>399</sup> Paris, Seuil, 2007.

fallait donc trouver le moyen de ne donner en aucune façon une dimension de surhommes à ceux qui avaient provoqué de tels crimes. Mais en ceci peut-être (un peu comme dans la plupart des biographies de Himmler, voir ci-dessus) Arendt a-t-elle effectivement négligé le fanatisme du personnage d'Eichmann, que d'autres ont mis en avant<sup>400</sup>. Plus immédiatement, elle voulait surtout montrer qu'on s'égarait en diabolisant un tel homme, dont les crimes, compte tenu de son profil personnel, paraissent peut-être moins énormes qu'aberrants - comme on a pu le juger des crimes nazis de manière générale<sup>401</sup>.

Dès les années 30, on a jugé, à gauche, que fascisme et nazisme étaient issus du fonds hideux de la plèbe (à droite, certains jugeaient que c'était plutôt le cas du socialisme et du communisme, tandis que d'autres rajoutaient ceux-ci aux deux premiers). Le mal est en nous, ainsi. Il se nourrit de nos bassesses et, à ce titre, il a largement survécu et nous menace toujours<sup>402</sup>. A quoi, Brecht, par exemple, oppose la valeur des militants (*Grand-peur et misère du III<sup>e</sup> Reich*, 1938<sup>403</sup>). De ces jugements sont issus de nos jours, à gauche comme à droite, une méfiance vis-à-vis de tous les « populismes » et l'idée qu'être vertueux consiste à se distinguer de la masse – en quoi la vanité est à même de se conjuguer avec le mépris de classe, ce qui porte largement sans doute le succès de tels jugements ! En regard, la « banalité du mal » invite plutôt à considérer comment la catastrophe a pu profiter du monde comme il va, plutôt qu'elle n'en est directement issue. Comment elle est normalement possible, non parce qu'elle comble des aspirations mais parce qu'elle rencontre peu de barrières. Comme dans *Le conformiste* (1951<sup>404</sup>) d'Alberto Moravia, on devient fasciste non seulement parce que penser autrement et juger par soi-même paraît relever d'un orgueil inconfortable et déplacé mais surtout parce que, de manière générale, il paraît bien plus positif de composer avec ce qui est et d'y saisir des opportunités. Les idéologies sont d'autant plus puissantes qu'elles trouvent à s'imposer sans avoir véritablement à convaincre.

\*

*Hitler ou la séduction du paroxysme.*

Le nazisme fut un régime de la compromission lente, insidieuse, de sorte qu'aucun de ceux qui se soumirent à ses vues ne peut prétexter d'un total et involontaire aveuglement ni

---

<sup>400</sup> Voir D. Cesarani *Adolf Eichmann*, 2004, trad.fr. Paris, Tallandier, 2010.

<sup>401</sup> Voir R. Klüger *Refus de témoigner*, 1992 (trad. fr. Paris, Ed. V. Hamy, 1997, pp. 162-163).

<sup>402</sup> Voir les romans de Wolfgang Koeppen par exemple (*La mort à Rome*, 1954, trad. fr. Marseille, Ed. du Typhon, 2019).

<sup>403</sup> trad. fr. Paris, L'Arche, 2013.

d'une terreur constante. Comme l'écrit Denis de Rougemont, avant 1939, en Allemagne comme ailleurs, la majorité savait qu'Hitler était le nom d'un désastre imminent et mondial. Et peu sans doute étaient dupes du personnage. Son caractère fantasque, malsain, ridicule devait éclater aux yeux de ses contemporains presque autant qu'aux nôtres - notre regard n'est différent de l'époque, en effet, seulement (mais ce n'est pas rien !) en ce qu'il sait de plus Hitler monstrueux. Sur les photos des années 20, on voit des enfants se moquer des SA qui paradedent dans les rues... Mais cela fut oublié. La médiocrité du personnage devint grandeur, sa biographie un modèle d'ascension sociale. Hitler fut bientôt le grand chef providentiel qui permit de supporter l'omniprésence des petits chefs du parti, leur incompétence et leurs travers ("Ah, si le Führer savait...", disait-on).

Hitler avait tout d'un diable de foire, c'est-à-dire d'un être essentiellement ambivalent, moitié méprisable et moitié séduisant car capable de tout. A travers lui, on retrouvait notamment le frisson de la guerre, cet état d'exception infiniment plaisant car procédant au grand ajournement des problèmes quotidiens et justifiant l'irresponsabilité universelle ; la possibilité de suspendre une existence de plus en plus conforme aux prévisions des compagnies d'assurance, comme écrit Rougemont. En ce sens, il est clair que le personnage Hitler peut trouver un écho en chacun de nous. Au moins au titre d'une tentation inavouée, comme le laissent deviner nombre de dénonciations un peu trop passionnées du nazisme. Hitler ne fut sans doute même pas un "attrapeur de rêves", comme l'a nommé Ernst Jünger. Car, même au niveau des désirs inavouables, il est bien plus probable que pour une majorité d'Allemands l'approbation du gouvernement nazi ne valait pas appréciation idéologique mais seulement rejet de la situation précédente et le désir, assez vague, de voir les choses changer. Ensuite, il est vrai, les premiers succès militaires purent faire croire au génie d'Hitler. Mais auparavant, on pouvait croire à Hitler sans trop y croire. On pouvait se laisser un moment griser par un déversement de haine et de ressentiment sans trop croire que cela serait vraiment de conséquences. En même temps, en effet, la médiocrité, le caractère bizarre du personnage faisaient croire qu'il ne ferait pas long feu. Et puis, il est si rare qu'un homme politique fasse ce qu'il promet !

Tout fonctionnait ainsi dans l'ambivalence et le langage hitlérien en premier lieu, dont on a souligné l'équivocité paradoxale : *Mein Kampf* dit ouvertement des choses si incroyables que le vrai programme y semble encodé ! Hitler eut la naïveté ou la malice d'annoncer clairement son programme et il ne fut pas cru, sinon des initiés qui paradoxalement se

---

<sup>404</sup> trad. fr. Paris, Flammarion, 1985.

retrouvaient être les seuls à entendre ce qui était pourtant clamé !<sup>405</sup> Les autres crurent volontiers qu'à l'épreuve des réalités politiques, le nazisme en rabattrait bientôt de ses fanfaronnades.

A sa parution en juillet 1925, *Mein Kampf* reçut des critiques exécrables, même au sein du NSDAP. On parla de suicide politique et beaucoup préférèrent ne pas le lire. En 1927, le premier tome ne s'était pas écoulé à cinq mille exemplaires. Le deuxième volume fut totalement ignoré. Après 1945, les Alliés n'interdirent pas de le vendre, le jugeant trop grotesque pour être dangereux.

Il n'y eut guère d'adhésion mystique des masses au nazisme ainsi mais une lente compromission qui menait à accepter de plus en plus de choses, jusqu'à l'inacceptable - comme l'armée, peu à peu conduite à se commettre dans des crimes politiques et raciaux. En 1940, l'exécution sommaire de prisonniers français africains provoqua d'assez vives réactions dans la Wehrmacht. Mais à l'Est, au fil des années, l'armée couvrit les actions de "police". Hitler avait une formule éloquente à cet égard vis-à-vis de ses généraux, dont il disait qu'il savait les forcer à "brûler leurs vaisseaux", soit à se compromettre si fortement qu'aucun retour en arrière n'était plus possible. Mieux vaudrait reconnaître ainsi que le nazisme ne fut pas un phénomène de masse, au sens où une telle expression peut signifier pour beaucoup d'intellectuels : surgi des remugles de l'ignoble populace.

Wilhelm Reich a fait ainsi du nazisme la somme de toutes les réactions caractérielles de l'homme moyen (*La psychologie de masse du fascisme*, 1933<sup>406</sup>). Il fut, à suivre Reich, la manifestation quasi pathologique d'un état de frustration sexuelle naturellement généré par les classes petites-bourgeoises - car il fut, estime Reich, issu des classes moyennes et non pas ouvrières, lesquelles ont une attitude plus ouverte vis-à-vis de la sexualité (même si le monde ouvrier, déplore Reich, s'embourgeoise). Le nazisme ne fut certainement pas, en tous cas, le fait des vrais révolutionnaires, de la "jeunesse saine", dont le sentiment de la vie est réaliste et vigoureux (p. 134). Le terme de frustration est faible d'ailleurs. Pour Reich, c'est une angoisse biopathique, une impuissance orgastique qu'éprouve le bourgeois et qui s'investissent d'ordinaire dans le racisme ou le mysticisme religieux. La répression bourgeoise des besoins sexuels, affirme Reich, ne permet pas de réguler ce que lui à découvert, l'énergie biologique (orgone), que l'orgasme libère et qui est essentielle à l'organisme, finissant par ôter au corps toute énergie, rendant le sujet passif et apolitique et provoquant l'apparition de cancers<sup>407</sup>.

Au total, ce n'est pas que l'ouvrage ne contienne des notations intéressantes - soulignant la charge érotique de l'imagerie nazie (p. 184) ou caractérisant une mentalité tout à la fois avide d'autorité et d'esprit volontiers séditieux chez ceux qui souhaitèrent l'arrivée au pouvoir d'Hitler, etc. Mais il est quand même très

---

<sup>405</sup> Voir A. Koyré *Réflexions sur le mensonge*, 1943, Paris, Ed. Allia, 1996, p. 34 et sq.

<sup>406</sup> trad. fr. Paris, Payot, 1972.

<sup>407</sup> Reich inventa un « accumulateur d'orgone », qui eut un certain succès auprès d'intellectuels américains dans les années 60 et Reich devint ainsi une icône libertaire. Il fut poursuivi pour charlatanisme en 1954 aux USA et incarcéré en 1957.

gênant que, s'efforçant à longueur de pages de stigmatiser l'ignominie d'une classe d'hommes au nom d'une scientificité fantasque, la dénonciation de Reich puisse étroitement ressembler aux discours qu'elle tente de discréditer ! Il faut lire ce genre d'ouvrage pour comprendre que, quant à la haine sociale et quant à la scientificité délirante, le nazisme fut bien de son temps.

Pendant toute la guerre, la propagande n'eut d'autre objet que d'essayer de mobiliser une population – Goebbels le reconnaissait - peu enthousiaste. Pour cette raison, nous l'avons vu, on hésita longtemps à mobiliser l'arrière. Mais Goebbels insista en revanche sur l'impact des bombardements alliés, pour tenter de faire naître un désir de revanche. A la fin, l'Holocauste n'était plus un secret. On ne savait pas tout mais le caractère massif de l'extermination n'était pas ignoré par la population allemande<sup>408</sup>. Aucun dispositif de terreur permanente n'avait été nécessaire pour organiser une telle compromission à l'échelle d'une société entière. La terreur jouait surtout à effrayer ceux que le régime jugeait indésirables et à empêcher toute formation d'une force organisée de contestation politique.

Dès 1942, la solution finale semble avoir été ce que Peter Longerich nomme un « secret public », même si on n'en mesurait sans doute pas l'ampleur et même si entre savoir et ignorance, il y avait une vaste zone grise de rumeurs et de demi-vérités. Il reste que certains éléments, comme la vente des biens juifs aux enchères, devaient forcément amener à se douter de quelque chose. On savait donc plus ou moins, sans en parler et alors même que le régime recherchait une certaine complicité de la population. Il n'obtint qu'une ignorance collective, qui deviendra le « nous ne savions rien » d'après-guerre. Et il est de fait, souligne Longerich, qu'il n'y avait pas dans l'Allemagne nazie une conscience collective pour *savoir* de telles choses. En dictature, il n'y a pas d'opinion publique mais une société totalement atomisée. De sorte qu'il est finalement difficile de parler *des Allemands* (« *Nous ne savions pas* ». *Les Allemands et la solution finale 1933-1945*, 2006<sup>409</sup>).

Au total, une société aussi atomisée, surveillée et contrainte ne devait pas se réguler d'une manière très différente d'une population de cadres de nos jours dans une grande entreprise : la dénonciation y est permanente, sans être vécue comme telle d'ailleurs (on rapporte seulement ce que font et disent les collègues), et le mensonge également est constant, surtout vis-à-vis des responsables, rarement contredits et véritablement infantilisés dans la mise à disposition des informations et l'exposition des problèmes dont ils font l'objet - c'est bien ainsi que vis-à-vis d'Hitler agirent ses généraux en tous cas, le laissant à la fin déplacer

---

<sup>408</sup> Voir W. Laqueur *Le terrifiant secret*, 1980, trad. fr. Paris, Gallimard, 1981.

<sup>409</sup> trad. fr. Paris, D'Ormesson/Le livre de poche, 2008.

sur la carte des divisions qui n'existaient plus que sur le papier. Dès lors, les chefs peuvent bien aller infailliblement aux solutions les plus simplistes, la consigne générale qui enjoint de "ne pas faire de vagues" dans l'intérêt de sa carrière, assure la compromission de la plupart. Ceci pouvant aller jusqu'à l'adoption d'une pose de virilité défensive, se traduisant par du mépris voire de la haine pour les faibles, les subordonnés. Un tel rapprochement peut paraître incongru et il l'est certainement si la différence de proportions n'est pas clairement soulignée. Ce rapprochement, un auteur, Christophe Dejours, l'a néanmoins tenté, essentiellement pour montrer que *l'origine du mal social n'est pas tant dans la violence elle-même que dans les stratégies de défense mobilisées par chacun pour lutter contre la peur*, dans un contexte de rapports de domination où il n'est guère possible de déclarer forfait (*Souffrance en France*, 1998<sup>410</sup>).

De fait, que déclara finalement, lors de son jugement, Franz Stangl, le commandant de Treblinka ? Qu'il se sentait "tenu" par ses supérieurs et menacé, depuis qu'avant la guerre il avait figuré sur une liste noire de policiers autrichiens devant être fusillés par les nazis. Cet homme, que ses supérieurs estimèrent être le meilleur commandant de camp et qui fut jugé pour le meurtre de 900 000 personnes, passa toute la guerre à essayer de changer d'affectation. Cet homme n'était ni une bête féroce ni un dément. Il avertit sa femme de ce qu'il faisait et celle-ci, très croyante, consulta un prêtre qui finit par absoudre son mari. Pour le reste, Stangl ne se déroba pas à ses responsabilités criminelles. Il les accomplit sans haine mais avec mépris pour ses victimes et avec le sentiment que se dérober lui aurait coûté cher et n'aurait rien changé pour les autres. Finalement, il affirma que sa conscience était en paix ; que sa croyance en une juste rétribution au-delà de cette vie l'avait toujours soutenu et qu'il n'avait jamais fait de mal à quiconque volontairement<sup>411</sup>.

Que dire face à un tel cas ? Qui peut prendre une décision morale à la place d'un autre et prétendre que Stangl aurait dû avoir le courage de se donner la mort ? demande Michel Terestchenko. Comment formuler à l'égard d'autrui un devoir d'héroïsme ? Qui peut être certain qu'il aurait agi plus courageusement ? Pourtant, Stangl n'a pas saboté son travail et s'il nous faut juger d'abord ses actes c'est qu'il n'est pas certain que nous ayons affaire face à un tel individu, une fois l'uniforme ôté, à une véritable personne. Stangl ressemble plutôt à un rat pris au piège des circonstances (*Un si fragile vernis d'humanité*, 2005, chap. 3<sup>412</sup>). Le mal, précisément, entend montrer M. Terestchenko, est dans ce néant d'être. De là, une lecture

---

<sup>410</sup> Paris, Seuil, 1998.

<sup>411</sup> Voir également G. Sereny *Au fond des ténèbres*, 1974 (trad. fr. Paris, Tallandier, 2013) & *Dans l'ombre du Reich*, 2000, chap. V (trad. fr. Paris, Plein Jour, 2016).

nouvelle de l'altruisme, attitude radicalement opposée à celle d'un Stangl, comme reposant d'abord sur une forte autonomie personnelle. Sur une capacité à s'affirmer soi, comme capacité de résistance, qui permet d'agir en accord avec ses propres principes, indépendamment des valeurs sociales en vigueur ainsi même que de tout désir de reconnaissance. L'altruisme ne correspond donc pas à une déprise de soi. Il n'est pas le contraire de l'égoïsme, souligne l'auteur. L'autre en tant qu'autre ne peut être qu'au bout de soi. Mais ce soi ne se révèle pas tant qu'on demeure gouverné par ses pulsions, ses peurs, ses envies et même par son amour propre. Pour prendre sur soi la souffrance d'autrui, comme pour résister à l'autorité, il faut un moi autonome. Il faut des personnes.

En 1994, au Rwanda, les Hutus exterminèrent les Tutsis, la plupart du temps à la machette. Les deux communautés ayant été jusque là assez étroitement liées, les tueries eurent lieu entre voisins se connaissant de longue date. Dans ce contexte, le mari tutsi d'une femme hutu était tué en priorité avec leurs enfants et la femme elle-même, si elle protestait. Les femmes tutsies d'hommes hutus étaient généralement épargnées. Elles pouvaient se montrer exemplaires dans les tueries, auxquelles les femmes s'associaient volontiers pour piller. Près de dix ans après les faits, le journaliste Jean Hatzfeld a interrogé des miliciens hutus ; des paysans et un instituteur, qui avouent facilement leurs meurtres, y compris les meurtres d'enfants, tout en détaillant les difficultés qu'ils pouvaient avoir à les réaliser : leur hésitation face à un Tutsi qu'ils connaissaient, leur souci de ne pas croiser le regard de ceux qu'ils massacraient ; tandis qu'en même temps, expliquent-ils, on se moquait de ceux d'entre eux qui s'y prenaient mal ou rentraient bredouille. Ces hommes finalement ne parlent que d'eux et leur égocentrisme frappe le journaliste, surtout par contraste avec la faible individualité d'hommes qui ne savaient finalement guère pourquoi ils tuaient et ne cherchèrent pas à le savoir, la décision ayant été prise pour eux par ceux qui les dirigeaient (*Une saison de machettes*, 2003<sup>413</sup>).

#### *Personnages et personnalités historiques.*

Finalement, ne sont-ce pas des individualités fortes qui manquèrent le plus étonnamment dans l'accession d'Hitler au pouvoir ? Certes, on ne peut certainement pas dire que personne ne se soit opposé à lui mais le plus étonnant, dans un contexte de vacillement des pouvoirs établis, comparable en ceci à la situation de prise du pouvoir par bien d'autres

---

<sup>412</sup> Paris, La Découverte, 2005.

<sup>413</sup> Paris, Seuil, 2003. Voir également Boubacar Boris Diop *Murambi. Le livre des ossements*, Abidjan, Nouvelles éditions ivoiriennes, 2001.

personnages historiques, c'est qu'il n'y ait eu personne pour réclamer le pouvoir au moins aussi vivement que lui. Quand on jette un regard sur l'Histoire, le plus étrange est finalement qu'elle compte si peu d'individualités – que de la France tout de suite après la Révolution, par exemple, nous n'ayons pas gardé cinquante noms d'hommes ayant aspiré à des fonctions politiques importantes. Le mal, loin de renvoyer à quelque nature humaine, souligne M. Terestchenko, renvoie plutôt à la manière dont, socialement, se construit la personnalité.

\*

L'hitlérisme tint ainsi à la rencontre d'un individu plutôt étrange, d'un contexte historique très particulier et des faiblesses d'un système politique dont beaucoup sont fort communes. Ainsi de l'énorme difficulté d'exercer réellement son autorité par le détenteur d'un pouvoir et de gérer un conflit sans céder ou temporiser. Une attitude, qui fait le jeu des semeurs de trouble et des mauvais coucheurs et qu'on ne peut manquer de soupçonner chez ces responsables français et anglais qui tardèrent tellement jusqu'à la guerre à refuser à Hitler ce qu'il exigeait.

Car, de fait, le seul qui obtint de ce dernier quelque chose - de ne pas aider l'Axe et notamment de ne pas occuper Gibraltar - fut celui qui osa être encore plus grossier que lui. Ce fut Franco, petit Caudillo d'un pays qui venait d'être ruiné par la guerre civile, qui eut d'abord l'outrecuidance de faire attendre longuement lors de leur rencontre en 1940 celui qui venait de conquérir la moitié de l'Europe et qui osa réclamer, en contrepartie de son intervention, une aide massive et la cession par la France du Maroc et de l'Oranie. Franco sut fort bien jouer d'une règle diplomatique courante voulant que, plus on est faible, plus on doit se montrer intransigeant. Pour autant, il semble illusoire de prêter à Franco une volonté ferme de résistance à Hitler. Se souvenant de l'exemple napoléonien, il semble que ce dernier redoutait d'avoir à se battre en Espagne, où il pensa également assez longtemps que les Alliés allaient débarquer.

\*

Au total, on peut être tenté de dire que tous ceux qui assistèrent à la montée en puissance puis aux crimes du nazisme sans s'opposer ouvertement à lui, qui le soutinrent plus ou moins mollement par leur vote, sans défendre farouchement ses idées, tous ceux là furent *irresponsables. Et là est précisément le problème !* Dressant différents portraits d'habitants d'une petite ville allemande des années 20, Hermann Broch a voulu montrer qu'aucun d'entre eux ne fut responsable de l'avènement du nazisme – même ces petits-bourgeois désorientés, appelant la Bête pour qu'elle les commande – mais qu'en chacun, cependant, le nazisme a

puisé sa force (*Les irresponsables*, 1950<sup>414</sup>). Comme si le nazisme n'avait finalement que diaboliquement joué de l'irresponsabilité dans laquelle l'organisation politique laisse l'immense majorité d'entre nous – une irresponsabilité qui s'alimente d'abord au fait qu'il est toujours dangereux de s'en prendre à un pouvoir institué. *Face au pouvoir, il est toujours trop tard !*

De plus, cette soumission au pouvoir peut être gratifiante. Dans *Le tentateur* (posthume 1959<sup>415</sup>), Broch imagine comment un vagabond fascine tout un village. C'est que les habitants, avec lui, se sentent comme élus et développent une camaraderie qui leur paraît pouvoir surmonter la mort.

Toutefois, s'il n'est aucune autorité qui ne tire sa puissance d'un consentement, celui-ci ne représente pas en soi l'affirmation d'une liberté, car cette puissance et le consentement qu'ils recueillent ne sont jamais si forts que lorsque les hommes peuvent être traités en masse. Ce qui est toujours possible dès lors que chacun – sauf quelques-uns réputés inassimilables, dont il faudra se débarrasser – dès lors que chacun est rivé à la défense de ses intérêts.

Les hommes ne forment qu'une masse dès lors qu'ils sont singuliers, c'est-à-dire dès lors qu'ils ne partagent pas une raison commune leur permettant de dire ce qu'ils subissent et veulent tous. Et si le Mal est la transformation de l'humanité en masse<sup>416</sup>, cela ne requiert pas forcément une contrainte directe et soutenue mais seulement la confiscation de certains discours, jusqu'à laisser sans voix le plus grand nombre. Jusqu'à renvoyer chacun à ses problèmes quotidiens et à ses soucis concrets. Cela n'est pas propre à la tyrannie et survient aussi bien dans les régimes démocratiques. Le totalitarisme y ajoute, par la terreur, l'effacement de certaines idées puis l'interdiction même de penser.

\*

*Retour final sur Napoléon et Hitler.*

Certes, la Raison a bon dos ! Mais il est quand même assez étonnant qu'elle ait pu être invoquée à travers les deux figures historiques que nous venons de considérer : Napoléon, dont on souligne le génie et Hitler, dont on nous assure que les actes auront représenté comme l'aboutissement de la rationalité abstraite et scientifique de l'Occident. L'épopée de ces deux figures historiques ne défie-t-elle pas suffisamment la raison !?

---

<sup>414</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1961.

<sup>415</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 1960. En parallèle de ce texte, Broch a tenté d'écrire une *Théorie de la folie des masses* (posth. 1979, trad. fr. Paris, E. de l'éclat, 2008).

Que Bonaparte poursuit-il à travers ses incessantes campagnes ? A-t-il sérieusement pu croire qu'il allait réduire les autres puissances européennes au statut de dociles vassaux ? A-t-il vraiment caressé le rêve d'être sacré Empereur du Monde à Moscou ? Comment a-t-il pu à ce point négliger la menace anglaise ? Car pour l'Angleterre, en revanche, les choses étaient très claires : il ne pouvait y avoir une puissance dominante en Europe continentale. Il fallait un allié à la France. Bonaparte hésita entre l'Autriche et la Russie – cette dernière devant néanmoins à ses yeux demeurer une puissance orientale (les Russes trouvèrent des cartes de la route des Indes dans les malles abandonnées de l'Etat-major. Peut-être Bonaparte espérait-il, avec Alexandre pour allié, en chasser les Anglais). Il s'abusa dans les deux cas et négligea les Etats allemands, qui représentaient peut-être le système d'alliances le plus naturel. Au total, Bonaparte fit définitivement de la France une puissance non pas encore tout à fait moyenne mais en tous cas de moins en moins capable d'affronter seule ses voisins anglais et bientôt allemand. Bonaparte a totalement manqué de saisir une suprématie qui était encore à sa portée, dont l'idée avait été apportée à Louis XIV par Leibniz avec son *Projet de conquête de l'Egypte* (1672<sup>417</sup>) et dont les Anglais crurent un moment, à tort, qu'elle avait effectivement influencé Bonaparte.

En conquérant l'Egypte, suggérait en effet Leibniz, la France s'assurerait la domination de la chrétienté plus sûrement qu'en guerroyant en Europe, où elle ne parviendra qu'à coaliser toutes les nations contre elle. L'Egypte unit l'Orient et l'Occident. Elle réunit les deux mers les plus importantes. Elle est la Hollande de l'Orient, la source de la vraie richesse de l'empire turc, que ce dernier aurait pourtant du mal à défendre, faute de disposer d'une marine suffisante. La domination maritime est en effet ce qui fait la puissance des Etats modernes, estime Leibniz et elle représente ainsi ce que la France doit s'assurer, pour conquérir l'Egypte et, de là, supplanter le commerce hollandais des Indes, mettre à bas la Porte et délivrer l'Europe centrale de la menace turque. Reconquérant l'empire d'Alexandre – Leibniz ne manque naturellement pas de mobiliser cette image pour plaire à Louis XIV – la France dominerait l'Orient et se partagerait le monde avec l'Empereur d'Autriche possédant l'Occident, les Amériques. Sur cette base, les deux maisons cesseraient d'être ennemies, pour le plus grand bienfait de toute l'Europe. Et Leibniz de fournir le détail de la réalisation d'une telle conquête, soulignant notamment l'importance stratégique de Malte et surtout de Suez.

Lorsqu'on parle de ce projet, de nos jours encore, c'est pour le présenter – surtout chez les philosophes - comme la chimère d'un esprit bien éloigné des réalités concrètes. Et l'on ne

---

<sup>416</sup> Voir A. Brossat *op. cit.*

manque pas de citer la réponse, cinglante, que l'entourage de Louis XIV fit à Leibniz : « les guerres saintes ne sont plus à la mode » ! En fait, le projet fut considéré avec un réel intérêt par les Français mais la guerre de Hollande le fit vite refermer (et le voyage de Leibniz à Paris ne fut pas payé par le roi). Bonaparte rêvera, vaguement, d'un partage de l'empire ottoman avec la Russie. En 1803, il songera à conquérir l'Égypte. Au début du Consulat, il semble avoir eu des ambitions coloniales dans le Golfe du Mexique, que le piteux échec de l'expédition militaire à Saint-Domingue lui fit abandonner – il vendit la Louisiane aux États-Unis, pensant peut-être à une alliance avec eux contre l'Angleterre<sup>418</sup>.

Ce projet de Leibniz est singulier en ce qu'il décrit avec une étonnante avance et précision ce que l'Empire britannique réalisera, en même temps qu'il formule des principes que l'économie politique reprendra bien plus tard : la suprématie et la richesse des nations reposent sur le commerce, donc sur la puissance maritime, la puissance doit être pensée à l'échelle mondiale. Chimères d'un philosophe ? Mais deux siècles plus tard, ces principes domineront l'histoire mondiale. Leibniz souligne que pour tenir l'Inde, Suez est bien plus intéressante que Madagascar, où les Français avaient commencé à être présents. Pourtant, lorsqu'il reçut ce projet, Louis XIV pouvait presque tout. L'Allemagne et l'Espagne n'avaient pas encore surmonté le désastre de la Guerre de Trente ans. Les Stuarts étaient à la solde du roi de France. La Hollande était fragile et isolée. Mais Louis XIV était un esprit médiocre, souligna Saint-Simon, qui se ruina à guerroyer en Europe, où il ne signa pratiquement que des paix de vaincu, même lorsqu'il était victorieux, comme après Denain. Difficile dès lors de ne pas considérer que plus de profiter du « génie » d'un Bonaparte ou d'un Louis XIV, le destin de la France n'a pas davantage subi les contraintes de leurs limites humaines propres – exactement comme l'Espagne avec Charles Quint, premier souverain planétaire et le moins universel des esprits, a-t-on dit, qui ne sut exploiter les Amériques qu'à travers un joug fiscal, malgré les visées et conseils des banquiers allemands, les Fugger, les Welser, qui avaient soutenu (payé ?) à cet effet son élection.

\*

Quant à Hitler, son parcours paraît proprement insensé, puisqu'il ne se donna finalement même pas les moyens d'atteindre ses objectifs ou ne sembla pas mesurer de quels moyens il aurait dû disposer. Quand il attaque l'URSS, l'économie allemande n'est même pas

---

<sup>417</sup> *Œuvres de Leibniz* publiées par A. Foucher de Careil, T. V, Paris, Firmin Didot, 1864.

mobilisée pour l'effort de guerre (voir 4. 2. III). Face à la Grande-Bretagne, il ne paraît pas trop savoir ce qu'il veut. Pour ne pas avoir à lutter sur deux fronts, dès lors que la guerre avec l'URSS paraissait inévitable, il fallait liquider la Grande-Bretagne ou parvenir à s'entendre avec elle. Après la victoire sur la France, cependant, aucun plan n'a été préparé en ce sens et on laissera passer le meilleur moment pour une invasion, souligne Erich von Manstein dans ses *Mémoires* (1955<sup>419</sup>). Hitler formula alors une vague offre de paix. Pouvait-il encore être jugé crédible après Munich ? De toute façon, Churchill n'était pas près à composer, ne voyant pas au-delà de la vieille règle anglaise s'attachant à ne pas laisser s'installer une puissance dominante sur le continent. Churchill, juge Manstein, aurait cependant pu s'entendre avec Hitler ; pour mieux jeter l'un contre l'autre les deux Etats totalitaires soviétique et allemand pour qu'ils se détruisent l'un l'autre (mais, selon certains historiens, c'est bien ce qu'attendirent assez longtemps Roosevelt et Churchill, retardant volontairement leurs interventions malgré les demandes de Staline).

Ce que Bonaparte et Hitler ont chacun mis à jour est l'incertaine rationalité, la rationalité faible des systèmes politiques qu'ils ont pu utiliser, s'approprier et finalement supprimer - l'un et l'autre ayant pu profiter avec une incroyable facilité des talents, des hommes et des richesses qu'offraient deux pays hautement cultivés. Alors même que, ce qu'ils firent l'un et l'autre, personne, à part eux-mêmes et leurs lieutenants, ne paraît l'avoir vraiment souhaité.

Certes, l'œuvre d'un soldat travailleur et intelligent, d'un général appliqué comme Bonaparte se révélera durable sur certains points. Mais, dans les deux cas, les Empires bâtis s'écrouleront en très peu de temps. Comme si, au total, Bonaparte et Hitler n'avaient occupé qu'une place excessive mais vide, en regard de laquelle l'affirmation d'une volonté individuelle n'était pas prévue mais ne parut pas incongrue. Comme si le vrai pouvoir avait été ailleurs. Mais nulle part comme entité. Comme si le pouvoir humain n'était jamais qu'un effet de violence, non pas l'expression d'une souveraineté mais la traduction instable du compromis plus ou moins pacifique de multiples intérêts. Comme si l'homme était un animal social mais très peu politique, c'est-à-dire n'attendant rien de l'organisation sociale en elle-même mais cherchant à en profiter et toujours prêt, à ce titre, à composer avec l'autorité en place – laquelle est ainsi comme une place vide à ses yeux, qui ne lui revient pas et paraît réservée à d'autres. Une place que quelques-uns, dans certains cas de figure, peuvent s'approprier. Comme si l'homme était un animal non pas foncièrement égoïste mais

---

<sup>418</sup> Voir P. Branda & T. Lentz *Napoléon, l'esclavage et les colonies*, Paris, Fayard, 2006.

essentiellement méfiant, craintif et irréductiblement fragile, seul et désarmé face à un pouvoir extérieur qu'il percevait au fond d'abord comme une violence et qu'il craint.

\*

Ainsi, revenons un instant sur le cas de certains des généraux d'Hitler, ces hommes "durs" allant le voir alors que tout s'écroulait, prêts à lui dire les choses en face, à exiger des décisions – enfin – réalistes et revenant de l'entretien calmés, et même visiblement convaincus de ce qu'Hitler leur avait dit. Ces témoignages paraissant incontestables, deux questions peuvent dès lors être posées : 1) Hitler disposait-il d'un "charme" particulier, au sens magique du terme ? Ou bien 2) ces généraux avaient-ils un autre choix que celui de se convaincre eux-mêmes ? Ces généraux dont Basil Liddell Hart, les interrogeant après la guerre, souligna autant la compétence militaire que l'extrême crédulité pour tout ce qui ne relevait pas de cette compétence particulière (*Les généraux allemands parlent*, 1951<sup>420</sup>).

Imaginons l'un de ces généraux entreprenant d'exposer crûment ses problèmes et qui trouve face à lui un individu exalté, énervé, rongé par la maladie, n'écoutant pas, niant l'évidence et tempêtant. Invoquant des arguments dérisoires avec une conviction apparemment inébranlable et guettant avec un soupçon terrible – car on sait cet individu prêt à tout - le moindre signe de doute chez son interlocuteur ; lequel est un soldat, respectueux de la hiérarchie en général et qui se retrouve là, face à un homme concentrant tous les pouvoirs entre ses mains et entouré de courtisans obséquieux et admiratifs, incarnant eux l'Etat – Keitel ainsi, qu'on a décrit comme pompeux, vain, stupide et obséquieux. Ayant une peur bleue d'Hitler, il rappliquait en courant quand celui-ci le faisait appeler.

Comment notre général n'aurait-il pas été finalement convaincu, même en surface et même de manière passagère ? Ne pas l'être aurait été dangereux et aurait surtout mené trop loin. Car ce général – un homme de pouvoir, pouvant lui-même décider du sort d'innombrables hommes d'un claquement de bottes – ce général aura pu au moins à cette occasion confusément apercevoir à travers sa propre attitude, dans sa propre conviction soudaine, toute la violence du pouvoir humain. Peut-être aura-t-il même ainsi aperçu la racine du Mal, cette *déraisonnable* habitude qu'ont les hommes de réagir en masse, qui laisse à quelques-uns une puissance effroyable – jusqu'au Mal radical, comme le définit Hannah

---

<sup>419</sup> trad. fr. Paris, Perrin, 2015.

<sup>420</sup> trad. fr. Paris, Perrin, 2011.

Arendt : un système où tous les hommes sont devenus superflus, que la guerre met particulièrement à nu.

\*

\* \*